

# LE CRAPOUILLOT

**BALLETS  
ROSES  
BALLETS  
BLEUS**

*Jacques Bontoulon*

# LES PÉDOPHILES

# LE CRAPOUILLOT

NOUVELLE SÉRIE

C'est aussi  
72 numéros  
parus  
à ce jour

**CERTAINS SONT  
ENCORE DISPONIBLES**

**18 F l'unité**  
**Frais d'expédition**  
**compris**

- N° 58 LES HOMOS  
N° 59 LE VRAI MITTERRAND  
N° 60 LES TOUBIBS  
SUR LE GRIL  
N° 61 LES GROSSES TETES

- N° 62 L'ETAT DE DISGRACE  
N° 63 LES FEMMES FATALES  
N° 64 ESPRIT ES-TU LA ?  
N° 66 L'ARGENT A GAUCHE  
N° 67 LES MEILLEURS  
DESSINS DE  
LA PRESSE  
N° 68 LA BATAILLE DE PARIS  
N° 69 L'ECOLE EN GUERRE  
N° 70 LE PAMPHLET  
N° 71 LES MONSTRES  
N° 72 LES SUPERFEMMES

**POUR COMMANDER CES NUMÉROS UTILISER LE  
BULLETIN ENCARTÉ DANS CET EXEMPLAIRE.**

## LE CRAPOUILLOT

Jean Galtier-Boissière († 1966) - Jean-François Devay († 1971)

Revue de bibliothèque non conformiste  
Nouvelle série n° 73

Direction - Rédaction  
Administration - Publicité :  
49, avenue Marceau, 75116 Paris. Tél. : 720-65-09

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION :  
Jean-Claude GOUDEAU

NUMERO REALISE SOUS LA DIRECTION DE  
Yannick BOURDOISEAU

REALISATION TECHNIQUE  
Pierre GATINIOL  
Claude CHAUVÉAU

Abonnements  
6 numéros : FRANCE 80 F  
ETRANGER 95 F (taxes aériennes en sus)  
C.C.P. : SEPA, Paris 25-391-74  
(Pour changer d'adresse, joindre 4 F)

Composition : SEPA  
Imprimé en France par BRODARD GRAPHIQUE

Société d'Éditions Parisiennes Associées  
R.C. Seine 63 B 5039  
Commission paritaire octobre 1978 n° 61.147  
Président-directeur général : Patrice BOIZEAU  
Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 1983



# LES PÉDOPHILES



Thérèse  
rêvant,  
toile  
de Balthus

● <b>La pédophilie dans l'Antiquité</b> : Ballets bleus chez les immortels, par <b>Roger PEYREFITTE</b> .....	Page 5
● Les nymphettes galantes de la IV <sup>e</sup> , par <b>Jean-Paul LACROIX</b> .....	Page 13
● Les pédophiles s'expliquent, par <b>Jacques de BRETHMAS</b> .....	Page 24
● <b>Pédophilie et cinéma</b> : Roméos et Lolitas, par <b>Robert ARNAUD</b> .....	Page 28
● <b>Pédophilie et magouilles policières</b> : Le vilain manège du Coral, par <b>Vincent ACKER</b> .....	Page 36
● Une trace lumineuse, par <b>Gabriel MATZNEFF</b> .....	Page 43
● Les petits garçons, par <b>Guy HOCQUENGHEM</b> .....	Page 46
● <b>Pédophilie et baby-porno</b> : Voyeurs et dévoyeurs, par <b>Jean-Serge BERTO</b> .....	Page 49
● Les enfants prostitués, par <b>Frédéric BREMONT</b> .....	Page 58
● <b>Pédophilie et prostitution</b> : La Belle Epoque des vieux marcheurs, par <b>ROMI</b> .....	Page 66
● Les trottoirs de Paris, par <b>Marie-Laure WINKLER</b> .....	Page 72
● <b>Pédophilie et sadisme</b> : La vampire et les jouvencelles, par <b>Robert de LAROCHE</b> .....	Page 78

La photo de couverture est de Jacques BOURBOULON

# Avant-propos

**C'**EST seulement dans son édition de 1980 que le « Petit Larousse illustré » a accueilli le terme « pédophile » : « attirance sexuelle morbide de l'adulte pour les enfants ». Curieusement, dans les éditions suivantes, le mot « morbide » disparaît comme si la pédophilie était entrée dans les mœurs si rapidement que le « Petit Larousse », observateur attentif de notre société, avait jugé que la qualification péjorative ne se justifiait déjà plus.

« Pédophile » ne fait que remplacer « pédéraste », venu lui aussi du grec « paĩdos » (enfant) et dont André Gide (1), en orfèvre, donne cette définition : « J'appelle pédéraste celui qui, comme le mot l'indique, s'éprend des jeunes garçons. »

Mais dans le langage courant, la pédérastie finissait par s'appliquer à l'homosexualité masculine en général. D'où la nécessité d'un autre mot pour qualifier ce vice très ancien. « Pédophile » a le mérite — discutable, certes — d'être plus précis et plus général puisqu'il concerne les enfants des deux sexes.

Si le vocable est nouveau, la perversité qu'il désigne est aussi ancienne que l'humanité et même un peu plus si l'on en croit les littératures grecque et latine antiques attribuant aux dieux de l'Olympe un goût lyrique pour la pédagogie très rapprochée.

Les grands pédophiles des siècles issus du Moyen Age mirent plus tard dans leur pratique moins de poésie, mais une fougue sanguinaire et démesurée à l'image de leur temps. Nous avons choisi de ne pas traiter dans ce « Crapouillot » le cas du plus célèbre d'entre eux, Gilles de Rais, compagnon vaillant de Jeanne d'Arc avant de devenir le modèle de « Barbe bleue », mais celui de sa consœur hongroise moins connue, la comtesse Erzsébet Bathory, « Barbe rose » cousine de Dracula et qui, dans les années 1600, mit à son « tableau de chasse » plus de six cents très jeunes paysannes avilies et torturées à mort.

Dans ce domaine particulier, la Belle Epoque eut un style plus... bon enfant, si l'on ose dire. Vieux marcheurs et cousettes donnaient à la traque des jouvencelles un aspect pittoresque estompant, autant que faire se pouvait, les aspects sordides d'un marché entre appétits séniles et faims authentiques.

Dans les commissariats de l'immédiat après-guerre, on se racontait l'histoire de cet exhibitionniste qui attendait à la sortie des écoles publiques les fillettes, et les attirait au moyen d'un paquet de bonbons sous les portes cochères. Un jour qu'il exhibait ce que, dans les journaux d'alors, on appelait son « ultimatum insultant », il provoqua les pleurs d'une gamine effrayée. Attirés par le bruit, des gardiens de la paix surprirent l'individu alors qu'il cherchait en vain à consoler l'écolière en lui répétant, éperdu : « Mais enfin, ne fais pas l'enfant ! »

Vint, à la fin de la IV<sup>e</sup> République, l'affaire où l'on parla pour la première fois de « ballets roses » et qui entraîna la mort politique du président de l'Assemblée nationale Le Troquer. Dans les couloirs du palais de Justice, on voyait passer madame Pinaïeff — superbe nom pour une telle fonction — qui recrutait au bénéfice du parlementaire manchot des mineures peu farouches.

« Soyez très gentilles avec Monsieur le président, leur disait-elle, il est vieux et malade. »

Devant la porte du juge d'instruction, un coiffeur célèbre mêlé à ce réseau, et inculpé, tirait par la manche ses amis journalistes et leur désignait les victimes, très jeunes sans doute mais fort délurées, accompagnées de mamans fardées, plus mères maquerelles que nature.

« Mais enfin, répétait-il, regardez-les... Franchement, vous auriez hésité ? »

Franchement, ses interlocuteurs préféraient ne pas répondre.

C'était encore le temps de la pédophilie honteuse. Elle ne l'est plus.

Des politiciens, des écrivains, des journalistes réclament une liberté sexuelle totale pour les enfants ; en réalité, la liberté pour les adultes d'assouvir sur eux leurs instincts, sans risque de poursuites judiciaires.

Dans ce numéro, nous avons voulu donner la parole à certains d'entre eux. Leur témoignage pourra choquer. Mais il était indispensable à ce dossier sans complaisance.

Jean-Claude GOUDEAU

(1) Journal, feuillet II, février 1918.





La pédophilie dans l'Antiquité

# BALLETS BLEUS CHEZ LES IMMORTELS

par Roger PEYREFITTE

— J'ai envie de Psyché...  
— Au fond du Corydon à droite...  
(Dessin de Dubout.)



**L**A littérature pédérastique est née dans le ciel, — naturellement, le ciel de la Grèce. Jupiter, le roi des dieux, époux de Junon et, sous diverses métamorphoses, amant de nombreuses mortelles, se changea en aigle pour enlever dans l'Olympe un jeune berger troyen dont il s'était épris : Ganymède. Il lui donna la place d'Hébé, déesse de la jeunesse, qui servait d'échanson aux immortels. Mais il lui donna surtout une place dans son lit. Je traduis le dialogue de

Lucien de Samosate qui nous raconte leur première nuit d'amour, et je traduirai ensuite d'autres textes, grecs ou latins. Citer des extraits me paraît la meilleure façon de faire connaître cette littérature et ce sera un commencement de ce florilège que me demandent tant de lecteurs. Un extrait parle mieux que n'importe quelle analyse de l'ouvrage : il établit le contact direct entre l'auteur et le lecteur.

Je traduis, direz-vous : mais n'existe-t-il pas des traductions

des *Dialogues des dieux* de notre Lucien, comme de ses *Dialogues des courtisanes* et de tous ses livres ? Je me permets de rappeler que j'ai aussi traduit son dialogue *Les Amours* et que cela m'a inspiré l'envie de continuer : il y a certaines choses que seul un écrivain peut rendre, quand il est en communion avec ce qu'il traduit. Tel n'est pas toujours le cas des traducteurs patentés. J'avertis, d'autre part, que je donne aux dieux leur nom latin, selon la tradition de la langue française ; leur nom grec, dont on abuse ridiculement aujourd'hui, est un pédantisme venu des Parnassiens. Ronsard, qui lisait *en deux jours l'Iliade d'Homère*, n'a jamais employé un nom grec et Leconte de Lisle qui, à en croire Anatole France, ne savait pas le grec, met, dans sa traduction de ce poème, un accent circonflexe à Apollôn, afin d'attester sans doute son profond respect pour l'orthographe grecque.

14<sup>e</sup> Dialogue des dieux, de Lucien de Samosate :

JUPITER :

Voyons, Ganymède, maintenant que nous sommes où il fallait, embrasse-moi, pour que tu saches que je n'ai plus ni bec ni griffes aigües, ni ailes, tel que je te paraissais être un oiseau.

GANYMEDE :

Homme, n'étais-tu pas un aigle tout à l'heure et, t'étant abattu sur moi, ne m'as-tu pas enlevé du milieu de mon troupeau ? Comment donc ces ailes te sont fondues et es-tu devenu un être ?

JUPITER :

Mais tu ne vois pas un homme, ô jeune garçon, ni un aigle : je suis le roi de tous les dieux, ayant changé de forme pour l'occasion.

GANYMEDE :

Que dis-tu ? Tu es le dieu Pan ? Pourquoi n'as-tu pas de flûte ni de cornes ni de jambes velues ?

JUPITER :

Penses-tu que celui-là est le seul dieu ?

GANYMEDE :

Non, mais nous lui sacrifions un bouc bien pourvu de ses testicules, que nous conduisons à la caverne où se tient sa statue. Toi, tu me parais être un ravisseur d'hommes libres.

JUPITER :

Dis-moi, n'as-tu pas entendu le nom de Jupiter et n'as-tu pas vu, sur le Gargare (1), l'autel de ce dieu qui envoie la pluie et le tonnerre et les éclairs ?

GANYMEDE :

Tu dis que c'est toi, ô excellent, qui, dernièrement, nous as versé dessus tant de grêle, toi que l'on dit habiter dans le ciel, qui fais ce bruit et à qui mon père a sacrifié un bélier ? Et pour quelle faute m'as-tu enlevé, ô roi des dieux ? Peut-être que les loups ont déjà mis en pièces mes moutons en se jetant sur eux, abandonnés.

JUPITER :

Songes-tu encore à tes moutons, toi qui es devenu immortel, fait pour vivre ici avec nous ?

GANYMEDE :

Que dis-tu ? Tu ne me rapporteras pas sur l'Ida aujourd'hui ?

JUPITER :

Pas du tout ; car ce n'est pas en vain que, de dieu, je me suis fait aigle.

GANYMEDE :

Mais mon père me cherchera et se fâchera s'il ne me trouve pas et ensuite je recevrai des coups, pour avoir laissé le troupeau.

JUPITER :

Et comment donc te verra-t-il ?

GANYMEDE :

Non, je veux mon père. Si tu me ramènes à lui, je te promets qu'il te sacrifiera un autre bélier, pour prix de m'avoir retrouvé. Nous en avons un de trois ans, le grand, qui conduit au pâturage.

JUPITER :

Que cet enfant est naïf et simple et vraiment encore un enfant ! Mais, ô Ganymède, dis adieu à toutes ces choses et oublie-les et le troupeau et l'Ida ; car tu es maintenant un habitant du ciel et tu feras d'ici beaucoup de choses pour ton père et ta patrie et, au lieu de fromage et de lait, tu mangeras l'ambrosie et boiras le nectar. C'est toi qui le verseras et présenteras à tous nos hôtes. Et, ce qui est bien davantage, tu ne seras plus homme, mais immortel et je ferai apparaître ton astre très beau et tu seras totalement heureux.

GANYMEDE :

Mais si je désire jouer, qui jouera avec moi ? Sur l'Ida, en effet, nous étions nombreux du même âge.

JUPITER :

Ici tu auras pour jouer avec toi l'Amour et quantité d'osselets. Sois seulement de bonne humeur et hilare et ne regrette rien des choses d'en-bas.

GANYMEDE :

Mais à quoi vous serai-je utile ? Est-ce qu'il me faudra ici garder des troupeaux ?

JUPITER :

Non, mais tu verseras le vin, tu auras le soin du nectar et tu serviras le banquet.

GANYMEDE :

Cela n'est pas difficile, car je sais comment il faut verser le lait et présenter la coupe.

JUPITER :

Voilà qu'il songe encore au lait et qu'il croit avoir affaire à des hommes ! Mais c'est ici le ciel et nous buvons, comme je t'ai dit, le nectar.

GANYMEDE :

Est-ce plus doux que le lait, ô Jupiter ?

JUPITER :

Tu le sauras avant peu et, l'ayant goûté, tu ne te soucieras plus du lait.

GANYMEDE :

Et où coucherai-je la nuit ? Sera-ce avec l'Amour, qui a mon âge ?

JUPITER :

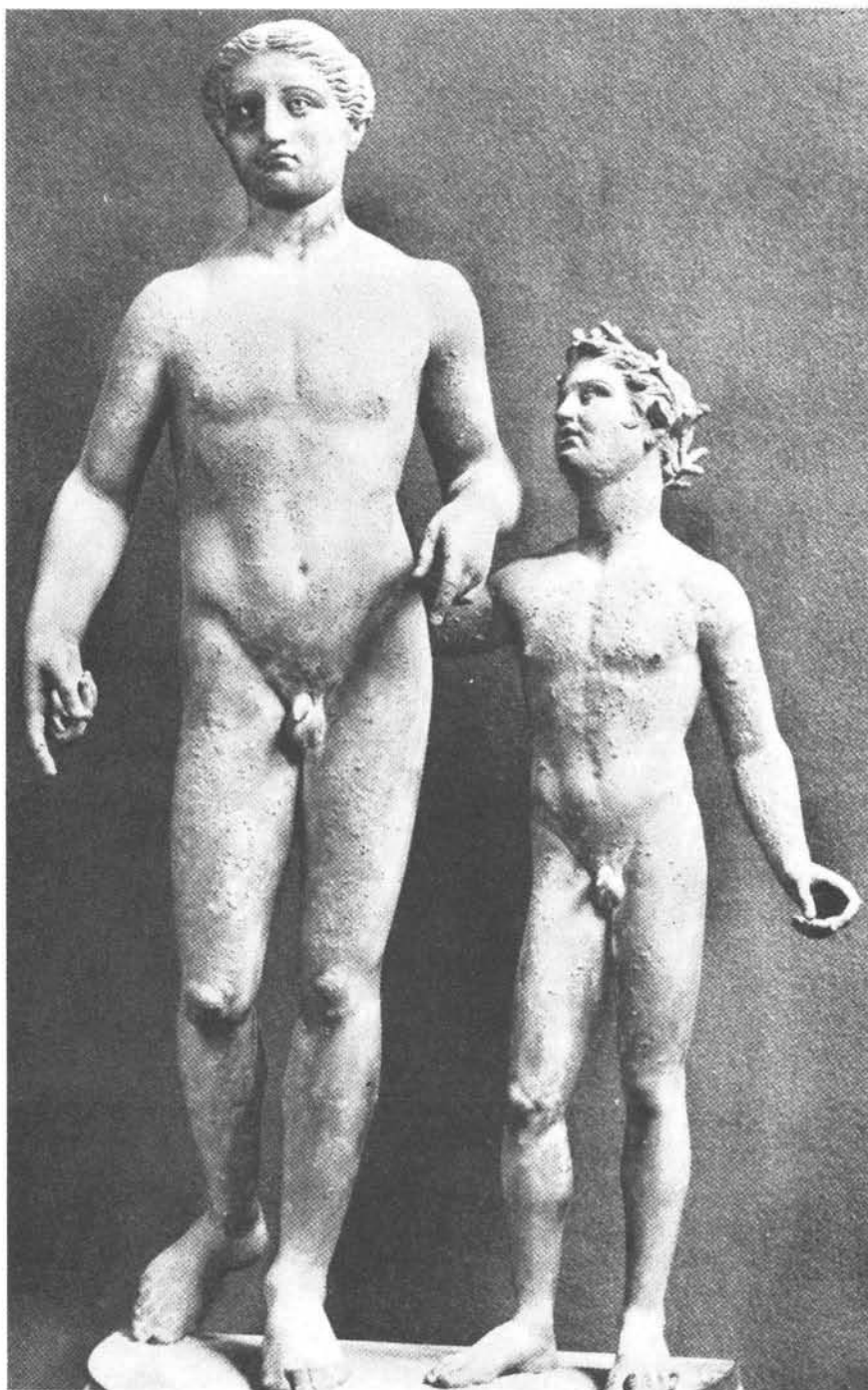
Non, car si je t'ai enlevé, c'est pour que nous couchions ensemble.

GANYMEDE :

Toi donc, tu ne peux être seul et tu trouves plus agréable de coucher avec moi ?

(1) Un des sommets du mont Ida, où Ganymède avait été enlevé.





Bacchus  
et Ampèles  
(doc. Musée  
de Naples).

**JUPITER :**  
*Certes, avec quelqu'un comme toi, Ganymède, qui es si beau.*

**GANYMEDE :**  
*En quoi la beauté te sera-t-elle utile au sommeil ?*

**JUPITER :**  
*Elle a un charme suave et le rend plus agréable.*

**GANYMEDE :**  
*Mais mon père, avec raison, était en colère contre moi lorsque je dormais avec lui et il me racontait le matin comment j'avais empêché son sommeil en me retournant et en lui donnant des coups de pied et en parlant quand nous couchions ensemble. C'est pourquoi il m'envoyait le plus souvent coucher avec ma mère. Il vaut mieux, si, comme tu dis, tu m'as enlevé pour cela, me redescendre sur la terre ; autrement, tu auras des ennuis à*

*ne pas dormir, car je t'incommoderai en me retournant sans cesse.*

**JUPITER :**  
*Tu ne feras rien de plus agréable que de me tenir éveillé avec toi, t'embrassant souvent et t'étreignant.*

**GANYMEDE :**  
*Tu verras, moi, je dormirai pendant que tu m'embrasseras.*

**JUPITER :**  
*Nous saurons alors ce qu'il faudra faire. Maintenant, ô Mercure, emmène-le et, dès qu'il aura bu l'immortalité, ramène-le pour nous servir le vin, en lui apprenant d'abord comment il faut présenter la coupe ».*

Le dialogue peut nous sembler puéril et Ganymède, en effet, un garçon « naïf et simple ». Mais c'est le commentaire parfait

des sculptures, des poteries ou des terres cuites antiques représentant Jupiter et Ganymède : l'air apeuré de l'enfant, lorsqu'il se voit enveloppé de cet aigle gigantesque, qui sans doute lui parle à l'oreille pour le rassurer, — sinon il se débattrait, — est celui de tout ingénu auquel un adulte révèle, dans l'espoir de satisfaire sa passion, un monde insoupçonné. Il y a, au musée d'Olympie, une terre cuite où Jupiter garde ses apparences anthropomorphiques pour enlever Ganymède et le garçon n'en paraît pas moins craintif. Il va sans dire que l'érotisme n'est pas seulement sous-jacent dans le dialogue de Lucien : on sourit, comme a dû sourire Jupiter, quand Ganymède l'avertit qu'il a l'habitude de « se retourner » dans son sommeil, et quand Jupiter prie Mercure de lui apprendre à « présenter la coupe », il s'agit évidemment de la croupe. Jupiter est plus que « le roi de tous les dieux » : il est le dieu de tous les pédérastes. Ses paroles à Ganymède, ses offres de protection, voire d'aide à la famille, ses « sucreries », sont le premier modèle des moyens employés par tous les chasseurs de garçons en vue de conquérir leurs jeunes proies. Pour aller du sommet de l'Olympe aux bas-fonds de la société, dans cet ordre de choses, je pense aux discours que devait tenir à ses futures victimes ce fou de Houston qui, il y a dix ans, tua vingt-sept garçons. C'était un fabricant de bonbons et son épouvantable histoire a inspiré un roman américain ; *L'homme au sucre d'orge*. Les bonbons étaient son nectar, son ambroisie, non pour rendre immortel, mais pour envoyer au royaume des ombres. Revenons aux choses de la lumière.

Il faudrait avoir la place de citer des extraits de Platon, de Xénophon et de Plutarque (le *Lysis* et le *Banquet* du premier, le *Banquet* du second et le *Livre d'amour* du troisième) mais ce sont seulement d'exquises dissertations sur la pédérastie ou des parallèles entre l'amour des femmes et l'amour des garçons. Pareillement le dialogue de Lucien de Samosate, *les Amours*, que j'ai traduit en 1954 dans une édition à tirage limité, et republié en 1973 avec *La muse garçonnière* de Straton de Sardes.

## L'âge des dieux

Les épigrammes réunies sous ce titre par ce Lydien, contemporain du Syrien Lucien (II<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ) sont ce que la pédérastie a inspiré de plus ravissant dans l'érotisme. La plupart des épigrammes sont d'ailleurs de lui. Je citerai les principales dans le recueil, florilège des florilèges.

Straton (épigramme 4) :

*« Je fais mes délices à l'extrême des garçons de douze ans ;  
Mais beaucoup plus désirable est le garçon de treize ;  
Et celui qui a deux fois sept ans, la plus douce fleur des  
amours ;  
Et qui commence à en avoir trois fois cinq, plus charmant  
encore ;  
La seizième année est l'âge des dieux. La dix-septième,  
Ce n'est pas à moi qu'il convient de le rechercher, mais à  
Jupiter.  
Si quelqu'un a le désir de plus âgés, il ne joue pas ;  
Il exige déjà « la réplique ».*

Soit dit en passant, Straton est le seul à prêter dix-sept ans à Ganymède. Les sculptures antiques, aussi bien que le dialogue de Lucien, prouvent que c'était un tout jeune garçon.

Comme pour illustrer l'hommage de Straton à la seizième année, il y a l'épigramme de Scythius (n° 22) :

*« Vient à moi une grande épreuve, une grande guerre, un  
grand incendie.  
Elyssus dans la plénitude de ses belles années,  
Car il a juste seize ans et, avec cela,  
Toutes les grâces et les petites et les grandes,*



Jeune esclave abyssin (bronze d'époque romaine).

*Et, pour lire, une douce voix et, pour baiser,  
Des lèvres, et pour recevoir dedans, ce qu'il y a de plus parfait.  
Pauvre de moi ! On me prie, en effet, de me contenter  
d'admirer,  
Que de nuits sans sommeil, à lutter avec les mains contre une  
vaine Cypris ».*

Cet « âge des dieux », c'est-à-dire fait pour les dieux, n'a pas seulement la faveur des anciens Grecs. A notre époque, Georges Iman écrivit un roman intitulé *Seize ans*, histoire d'un précepteur amoureux de son pupille, qui a cet âge.

Voici une courte et charmante épigramme d'Asclépiade (n° 75) :

*« Si l'on te met des ailes et en main l'arc et les flèches,  
L'Amour ne sera plus inscrit fils de Cypris, mais toi, enfant ».*

Méléagre (épigramme 54) termine aussi joliment sa déclaration au bel Antiochus : ... « Ce garçon est l'Amour, plus puissant que l'Amour ».

Dans l'épigramme 95, Asclépiade va plus loin dans ses hommages et dans ses vœux :





Ganymède enlevé par Jupiter. Toile de P.P. Rubens (cliché B.N.).

« Si les Divins te chérissent, Phitoclès, ou la Persuasion  
Au souffle de myrrhe et les grâces, cueilleuses de la fleur de la  
beauté,

Tu as dans tes bras Diodore, et déjà l'aimable Dorotheus  
Vient à ta rencontre, Callicrate se met à tes genoux,  
Dion échauffe, en la tenant dans sa main, ta corne  
Qui sait si bien atteindre son but, Oudiade la scalpe,  
Philon te donne un doux baiser, et Théron t'adresse la parole,  
Et tu presses sous la tunique le téton d'Eudème.  
Si le dieu t'a fourni ces plaisirs, ô bienheureux,  
Quelle macédoine de garçons tu prépareras ! »

Encore Méléagre (ép. 133) et qui, à propos de son cher  
Antiochus, se réfère à Ganymède :

« Ayant soif, l'été, d'embrasser un garçon à la peau douce,  
Je dis, en courant pour étancher une soif desséchante ;  
« Jupiter paternel, ne bois-tu pas le baiser du nectar de  
Ganymède, — Et n'est-ce pas lui qui te verse le vin de ses  
lèvres ? » — Et moi ayant embrassé Antiochus, beau entre les  
jeunes garçons, j'ai bu le doux miel de l'âme ».

Je trouve dans l'épigramme 145, qui est d'un auteur inconnu,

le sable et l'esprit de *La mort à Venise* de Thomas Mann, roman  
où un adulte se voue à la contemplation amoureuse du garçon  
désiré ;

« Cessez, amoureux des garçons, un vain travail : renoncez à  
vos efforts

*Insensés. Nous devenons fous d'un espoir sans objet.*

*Autant vaudrait épuiser la mer sablonneuse*

*Et compter les grains sans nombre du sable libyen ».*

Rendons le pas à Straton avec cette épigramme (207) :

« Hier au bain, Dioclès fit voir hors de l'eau

*Son membre, autre Vénus sortant des ondes.*

*Si on l'avait montré à Pâris sur l'Ida,*

*Lui aurait-il préféré les trois déesses ? »*

Cette hypothèse est plaisante, car le poète semble ne pas  
douter que le berger de l'Ida n'ait été pédéraste, comme tous les  
hommes de l'Antiquité. Aussi bien Pâris a-t-il manifesté ce goût  
jusque dans son jugement, s'il est vrai qu'il ait donné la pomme  
à Vénus parce que, seule des trois déesses, elle s'était montrée à  
lui de dos.

Et de nouveau Straton (n° 213) avec d'autres fesses que celles  
de Vénus :

« Tu a appuyé au mur ton derrière qui attire les regards,  
Cyrus. Tentes-tu la pierre ? Elle ne peut » (sous-entendu : te  
posséder).

Notre anthologue, dans une de ses dernières épigrammes  
(n° 244 — la *Muse* en compte 158), exprime bien sa  
« pédomanie » :

« Si j'aperçois un garçon à la peau blanche, je meurs ;

*Un garçon à la peau de miel, je brûle ;*

*Un blond, je me dissous tout entier. »*

Cet hommage aux blonds, couleur qui semble inspirer à la  
tendresse, me rappelle un roman peu connu, publié au début de  
notre siècle, *L'enfant blond*, par Edge Trémois, confession  
pédérastique et melliflue. Lorsque je parlai de ce livre à ce  
prestigieux dessinateur qu'est Pierre-Yves Trémois, il me dit  
que c'était une œuvre de son père... et que « j'étais la seule  
personne au monde qui lui en eût parlé ! »

## La gloire de la pédérastie

Dans la 251<sup>e</sup> épigramme, Straton semble régler certains actes  
d'après l'âge du jeune partenaire, ce qui confère un sens  
restreint aux « délices » qu'il goûte avec les très jeunes garçons,  
d'après son épigramme 4 :

« Naguère nous eûmes ensemble des baisers face à face et  
autre chose,

*En dehors de l'épreuve décisive, car tu étais, Diphile, un jeune  
garçon en ce temps-là.*

*Mais à présent j'implore ce qui est par derrière et que plus tard,  
tu ne donneras pas. Que chaque chose soit conforme à l'âge. »*

Il y a aussi de lui, dans les *Epigrammes bachiques* de  
l'*Anthologie palatine*, (n° 22) quelques vers dignes de figurer  
ici :

« Dracon est un éphèbe trop beau, mais, étant un dragon,  
Comment ne reçoit-il pas un autre serpent dans son trou ? »

Parmis les *Epigrammes amoureuses* de la même *Anthologie*,  
nous ne saurions omettre le distique signé du divin Platon, qui  
fut, au V<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, la gloire de la pédérastie :

« Mon âme, quand j'embrassais Agathon, je l'avais sur les  
lèvres ;

*Car elle venait, la malheureuse, comme pour passer en lui. »*

C'est parce que cette passion, qualifiée d'infâme par le christianisme, a inspiré de tels accents, qu'il sera toujours honorable de parler d'elle. Mais chez les Grecs eux-mêmes, il y avait la distinction entre la noble et l'ignoble pédérastie, comme entre la Vénus céleste et la Vénus vulgaire. La première est la pédérastie platonique ; la seconde, celle qui s'abandonne aux plaisirs des sens. Mais vous l'aviez bien compris : la noble pédérastie c'est celle que l'on pratique soi-même ; l'ignoble, c'est celle du voisin. Lucien de Samosate a raillé les philosophes qui, entourés de leurs disciples, dont les plus charmants étaient leurs mignons, ne professaient que l'amour de la vertu et les voluptés de l'âme.

*Les Amours*, du même auteur, ne citent pas moins ce quatrain de Callimaque, quatrain soigneusement oublié dans les œuvres de ce poète publiées par les Universités de France (collection Guillaume Budé) :

« Vous qui, sur les garçons, portez vos yeux avides,  
Le sage d'Erchius (2) vous ordonne d'être pédérastes  
Chérissez donc les jeunes gens pour remplir  
La ville d'hommes de bien. »

Telle était, en effet, la conception philosophique de la pédérastie grecque : que c'était, pour un jeune, la meilleure préparation au métier de citoyen. La nouvelle, gauchiste et ironique, de Sartre, *Un chef*, ne fait, en somme, que confirmer cette idée, — ce sophisme, — antique, mais en mettant les pieds dans le plat.

Je ne saurais abandonner les Grecs sans mentionner le Sicilien Théocrite qui, au III<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, c'est-à-dire cinq cents ans avant Straton, chanta, lui aussi, l'amour pédérastique. Les allusions y sont nombreuses dans ses *Idylles*. La XII<sup>e</sup>, intitulée *l'Amant*, ne concerne que ce sujet : « Tu es venu, ô cher enfant, après la troisième nuit et troisième aurore ? — Tu es venu : ceux qui désirent vieillissent en un jour. — Autant le printemps est plus suave que l'hiver, autant la pomme l'est plus — Que la prune, autant la brebis est plus laineuse que son agneau, — Autant la vierge l'emporte sur la femme trois fois mariée, — Autant le faon est plus rapide que les veaux, — Autant le rossignol à la voix harmonieuse chante mieux que tous les oiseaux, — Autant tu m'as ravi en te montrant, et je me suis hâté, — Comme le voyageur sous un chêne par un soleil brûlant... »

Achevons cette évocation de la pédérastie grecque sur ce joli tableau, que nous fournit un *Fragment* du même Théocrite : « De ce rocher, je chanterai, ô mon beau Lycas, — En te serrant dans mes bras et en regardant la mer sicilienne. »

## « Je le dirai à ton père... »

Après les Grecs, les Romains ont donné à la pédérastie ses lettres de noblesse. Ce goût ne fut pas, comme on le croit parfois, l'un des fruits de leur victoire sur les Grecs : les Etrusques, peuple autochtone de l'Italie, avaient en honneur la pédérastie, de même que les Gaulois, nos ancêtres, — mais ni les uns ni les autres ne nous ont laissé le moindre monument littéraire ; les fresques des tombeaux de l'Etrurie et les gravures de leurs miroirs de bronze témoignent seuls en faveur des Etrusques, comme la *Géographie* de Straton en faveur des Gaulois (« Il n'est pas honteux chez eux d'user des jeunes gens dans la fleur de l'âge »). Soit dit en passant, n'est-il pas merveilleux de voir un traité de géographie mentionner un tel détail — il est vrai qu'il s'agit d'un auteur grec, — quand, de nos jours, d'épais livres d'histoire n'en disent rien ?

Il est, certes, un écrivain que l'on ne s'attendait guère à rencontrer en cette affaire : Cicéron. Eh oui ! le vertueux, le

patriote Cicéron, Cicéron l'Orateur romain. Nous ne pouvons en douter grâce aux vers amoureux adressés par lui à son affranchi Tiron et que nous a conservés une lettre de Pline le Jeune : Cicéron se plaint que, le repas fini, Tiron, « Par une mauvaise ruse, — Se soit soustrait — Aux petites choses suaves dues à son amant, — Dans le temps nocturne. » Et voyez la force de l'exemple sur l'illustre épistolaire, qui exprime ce regret : « Pourquoi ne connaissons-nous pas, écrit-il ensuite à son correspondant, et les ruses de nos Tiron et leurs caresses fugitives et lascives qui ajoutent de nouvelles flammes ? »

Le chef-d'œuvre de la littérature pédérastique en prose est le *Satyricon* de Pétrone (j'écris le titre avec un « y », selon l'orthographe traditionnelle, tandis que le pédantisme contemporain s'est avisé de remplacer l'« y » par un « i »). Et le chef-d'œuvre du *Satyricon* est l'épisode de « l'Ephèbe de Pergame ». C'est un récit d'Eumolpe, un des héros du livre. Il existe de nombreuses traductions du *Satyricon* et il y en a même une en vers de cet épisode dans le roman érotique de Gustave Droz, *Un été à la campagne* (1868). Je préfère donner au lecteur, — là encore, — ma propre traduction.

« Quand je suivis le questeur en Asie pour le service militaire, je reçus l'hospitalité à Pergame. J'étais enchanté de mon habitation, non seulement à cause de l'élégance de l'intérieur, mais à cause du très beau fils de mon hôte et j'imaginai le moyen de ne pas paraître au père de famille un amant suspect. Chaque fois, en effet, que, durant le repas, il était fait mention de la pratique des beaux garçons, je m'indignais si violemment, je me plaignais avec une si sévère tristesse que mes oreilles étaient offensées de ce discours obscène, que la mère principalement me regardait comme un philosophe. Déjà je commençais à conduire l'éphèbe au gymnase, à ordonner ses études, à l'enseigner et à le morigéner, de peur qu'aucun ravisseur de son corps ne fût admis dans la maison.

« Comme nous étions couchés par hasard dans la salle à manger, parce que ce jour de fête solennelle avait abrégé la classe et que la joie plus longue avait imposé la paresse, je m'aperçus, environ au milieu de la nuit, que le garçon ne dormait pas. C'est pourquoi je fis un vœu, d'un murmure très timide : « Maîtresse, dis-je, Vénus, si je donne des baisers à cet enfant, de manière qu'il ne le sente pas, je lui donnerai demain une couple de colombes. » Aussitôt entendu le prix de ce plaisir, le garçon se mit à ronfler. Alors, m'étant approché, j'envahis de quelques baisers le dormeur simulé. Content de ce début, je me levai de bon matin et j'apportai, à lui qui attendait, une belle couple de colombes, et ainsi m'acquittai du vœu.

« La nuit suivante, comme la même chose m'était permise, je changeai le souhait : « Si je le tâte d'une main impudique, dis-je, et qu'il ne le sente pas, je lui donnerai, à lui qui l'aura souffert, deux coqs très combattifs. » A ce vœu, l'éphèbe s'avança de lui-même et, je pense, commença de craindre que je ne m'endormisse. C'est pourquoi je fis ce à quoi il se prêtait et je me gorgeai de tout son corps, à l'exception de la suprême volupté. Ensuite, quand le jour fut venu, je lui apportais ce que j'avais promis et qu'il reçut tout joyeux. Comme la troisième nuit m'offrit la même licence, je me levai pour dire à l'oreille du faux dormeur : « Dieux immortels, dis-je, si de lui qui dort je prends le coït plein et souhaitable, pour cette félicité je donnerai demain à l'enfant un excellent coursier de Macédoine, s'il ne sent rien. » Jamais l'éphèbe ne dormit d'un plus profond sommeil. C'est pourquoi je remplis d'abord mes mains de ses seins de lait, bientôt je me collai à lui pour un baiser, enfin je rassemblai dans sa chambre et à attendre ce qui était devenu mon habitude. Tu sais pourtant combien il est plus facile d'acheter des colombes et des coqs qu'un coursier et, outre cela, je

(2) Xénophon.





Mon pote le  
Giton : le plus  
docte des  
doctes... (Photo  
extraite du  
« Satiricon » de F.  
Fellini.)

craignais même qu'un si grand présent ne rendît ma bonté suspecte. Aussi, m'étant promené quelques heures, je revins au logis et ne fit rien d'autre que d'embrasser l'enfant. Mais lui, regardant de tous côtés, me dit, m'entourant le cou de son étreinte : « Je t'en prie, maître, où est le coursier ? »

» Quoique, par cette offense, je me fusse fermé le chemin que je m'étais ouvert, je revins à mes libertés. En effet, peu de jours s'étant passés, comme un hasard semblable nous avait ramené la même fortune, dès que je vis ronfler le père, je me mis à demander à l'éphèbe qu'il me rendît ses bonnes grâces, c'est-à-dire qu'il souffrît de me satisfaire, et j'ajoutai tout ce que dicte le désir tendu. Mais celui-ci, très irrité, ne me disait rien d'autre que : « Ou dors ou bien je le dirai à mon père. » Il n'est rien cependant de si difficile que n'arrache l'audace. Tandis qu'il me disait : « J'éveillerai mon père » (3), je m'insinuai et ravis la joie dont il se défendait mal. Mais lui, à qui mon impudence n'avait pas déplu, après s'être plaint longtemps d'avoir été trompé et tourné en dérision parmi ses condisciples, auxquels il avait vanté ma générosité : « Tu verras cependant, dit-il, que je ne serai pas semblable à toi. Si tu le veux, refais-le. » Alors moi, tout offense oubliée, je rentrai en grâce avec l'enfant et, ayant usé de sa complaisance, je glissai dans le sommeil. Mais l'éphèbe ne fut pas content de cette réitération : il était dans sa pleine maturité et son âge le portait à être passif. C'est pourquoi il me réveilla dans mon sommeil et : « Ne veux-tu pas ? » dit-il. Certes, l'offre n'était pas du tout désagréable. Aussi, broyé entre le soupir et les transpirations, reçut-il ce qu'il voulait et, de nouveau, je tombai dans le sommeil, épuisé de joie. Moins d'une heure s'était passée qu'il recommença à me pincer de la main et à me dire : « Pourquoi ne le faisons-nous pas ? » Alors moi, réveillé si souvent, je me mis vraiment en colère et lui restituait ses paroles : « Ou dors ou bien je le dirai à ton père. »

(Je me permets de signaler que les répétitions des mots sont dans le latin). On sourira que Gustave Droz, après avoir amplement délayé sa traduction rimée, finisse par ces deux vers de son cru : *Le moyen était bon. L'enfant mot ne souffla — Et jusqu'au lendemain paisiblement ronfla.*

C'est un exemple contemporain de ces traductions que l'on appelait autrefois « les belles infidélités » ; mais il n'y a pas la moindre beauté à faire ronfler une fois de plus l'éphèbe de Pergame.

(3) La collection Budé traduit : « Je vais réveiller papa ! »

Puisque cette histoire célèbre concerne un jeune soldat qui abuse du fils de son hôte, mentionnons une histoire inverse : la *Déclamation* de Quintilien « Pour le soldat Marianus, dont un tribun avait voulu faire de force son Ganymède. »

L'enseignement, même occasionnel, comme celui du jeune Encolpe durant son service militaire à Pergame, a toujours facilité des entreprises de cette sorte chez les pédomanes. La plus ridicule de ces confessions est dans les *Lettres amoureuses d'un frère à son élève* (1878) ; mais la plus éloquente est dans l'*Hecatelegium* (« les Cent Elégies ») de Pacifico Massimi, poète italien du XV<sup>e</sup> siècle qui a écrit en vers latins, dignes de l'époque classique. Je traduis quelques passages du poème 3 du livre VII : « Comme un Florentin m'avait amené un jeune garçon, — Tel que rarement a coutume d'en voir la table de Jupiter, — « Je te le livre, me dit-il, tenu ainsi par l'oreille. — Afin qu'il soit collé à ton flanc nuit et jour. — Veuillez les dieux et les déesses que tu sois amoureux de lui. — Si tu le pénètres, il ne manquera pas d'être savant. » — Moi alors : « Cette liberté me plaît, que tu concèdes à ma probité, — Et je m'efforcerai d'en être ménager... — N'en doute pas, il est de bonne race et il deviendra meilleur ; et tu diras — Qu'il a bu la doctrine de tous côtés. » — Joyeux, il s'en va. Joyeux, je m'empare de mes délices... — O père d'une vertu éprouvée et seul louable — Et seul sage dans une si grande ville !... — O fortuné, toi dont il m'a déjà fait le maître — Et heureux destin qui t'a donné un tel père !... — A toi couché sur mon sein, je conterai alors des histoires. — Et à moi qui parlerai, tu donneras de longs baisers... Je te montrerai l'art du vers... — Comment la syllabe qui est brève, devient longue pour toi, — De quelle manière on la lève et on la baisse. — Souvent pour toi je tendrai les cordes... — Souvent je te ferai tenir ma lyre... »

## Le secours de la main gauche

Après ces parenthèses, nous devons revenir à une autre scène délicieuse du *Satyricon* et qui tient en deux lignes. Eumolpe à Crotone, s'escrime avec la fille d'une « honnête matrone entre les principales ». Son complice, Ascyte, surprend le jeune frère en train d'épier leurs ébats par un interstice de la cloison et il raconte : « Je m'approchai de lui pour voir s'il souffrirait l'outrage. Le garçon, qui n'avait plus rien à apprendre, ne se dérobait pas à mes caresses. » Le texte latin est : « Doctissimus puer ». Jadis, j'avais commenté avec Montherlant, aussi

idolâtre que moi du *Satyricon*, les traductions habituelles de cet adjectif latin (celle de Budé, « en garçon bien appris qu'il était » ; celles du XVII<sup>e</sup> siècle autant que je me rappelle, « en fils de bonne maison »). Il convient que la seule satisfaisante était celle que je viens d'indiquer : « Un garçon qui était le plus docte des doctes. »

Mais il n'est pas possible de réduire à l'exquis Pétrone la littérature romaine pédérastique. Avant l'époque de Néron, à laquelle il appartient, il y avait eu celle d'Auguste, avec Virgile (« Le berger Corydon brûlait pour le bel Alexis », premier vers de sa deuxième *Bucolique*, — c'est, dit Voltaire, « la pédérastie enseignée à la jeunesse », — et *Corydon* est le titre du livre fameux de Gide sur la pédérastie), et avec Horace. Des deux mignons de celui-ci, Lyciscus et Ligurinus, — on suppose qu'Alexis fut celui de Virgile, — c'est le second qui lui a inspiré les accents les plus passionnés : « Dans mes songes nocturnes, — Je te tiens captif et je te suis dans ta course ailée — Parmi le gazon du champ de Mars, — Je te suis, cruel, et traverse les eaux fuyantes. »

Au premier siècle avant Jésus-Christ, Catulle et Tibulle avaient chanté, eux aussi, dans leurs *Elégies*, les joies et les douleurs de l'amour pédérastique. Mais Tibulle donnait ce conseil : « *Evite soigneusement la compagnie des jeunes garçons. — Car ils ont toujours à juste titre une raison d'être aimés.* » A la même époque, un autre élégiaque, Propertius, formulait, au contraire, ce vœu : « *Si quelqu'un est notre ennemi, qu'il aime une fille ; — S'il est notre ami, qu'il se réjouisse en un garçon.* »

Au premier siècle de notre ère, le poète Stace envoyait une Consolation à Flavius Ursus « pour la mort de son mignon Philète ». Ce titre seul peint une société où la pédérastie avait droit de cité.

Martial, contemporain de Stace, est encore plus explicite dans ses *Epigrammes*. Une de celles de son livre III énumère tous les parfums qu'exhalent les baisers de son mignon Diadumène. Dans le livre IV, il souhaite un garçon « *né sur les bords du Nil : — Aucun pays ne sait mieux donner les perversités.* » Les Romains de cette époque semblaient, en effet, priser particulièrement les jeunes garçons de cette origine : Stace fait allusion aux « mignons loquaces de la plèbe de Pharos... — *Qui, dressés aux mœurs de la vallée du Nil, — Débitent des plaisanteries obscènes.* » Le *Livre des Beaux*, de Fazyl Bey (1909), rend à un garçon un hommage semblable, —

*Le Beau de l'Egypte : « Celui d'Egypte a la couleur du limon du Nil. Mais il a des fossettes affriolantes dans son visage basané et le son de sa voix répand dans la poitrine des mâles un immense désir. A la seule vue d'un sik (membre viril), il se dilate comme une cavale au printemps. »*

Au livre V, Martial nous fait une confidence curieuse sur son Diadumène : « *Souvent, pour te posséder, souvent je te fouette.* » Premier exemple littéraire du plaisir de la flagellation. Au VI<sup>e</sup>, le poète célèbre la mort du jeune Eutychus, mignon de son ami le poète Costricus : « *Ton doux côté* », dit-il de cet enfant, charmante expression pour dire : « Celui qui couchait si doucement à ton côté. » Au XI, il consent d'épouser une femme, mais seulement, entre autres conditions, si elle accepte celle-ci : « *Toi étant présente, que mon jeune esclave, ou le tien, — Me donnera de doux baisers.* » L'épigramme précédente (22) était « *Contre un pédéraste masturbateur* » : il lui reproche de précipiter ainsi la virilité, « *cette barbe qui étonnera la mère : — La nature a divisé en deux les garçons : une partie a été créée pour les filles, — Une autre pour les hommes : use de la partie qui est tienne.* » En revanche, dans l'épigramme 73 du même livre, intitulée *Contre Lygdus*, jeune garçon qui lui promettait toujours en vain d'aller à un de ses rendez-vous, il s'avoue, pour ainsi dire, « le pédéraste réduit à se masturber ». « *A défaut de toi, ma main gauche m'a souvent secouru.* »

Les Romains se servaient pour cela de la main gauche et la nommaient, de ce fait : « la main obscène ». Mais seul le latin qui, dans les mots, brave l'honnêteté, pouvait inventer une expression aussi obscène que celle qu'emploie Martial pour décrire les fesses de son mignon Secundus : « *Des fesses nourries du gland.* » (Livre XII), épigramme 75.) Nous ne pouvions mieux finir que sur ce détail notre revue de la littérature pédérastique païenne.

Si la pédérastie ne disparut pas avec l'avènement du christianisme, elle ne fut pas moins considérée comme un crime capital par les premiers empereurs chrétiens et par les lois religieuses et civiles qui suivirent. Il n'était plus question, pour ses tenants, ni de s'en vanter ni de la chanter. La seule littérature pédérastique existante était celle des manuscrits grecs et latins qui se conservaient dans les couvents ou dans les bibliothèques des évêques et des princes. A l'époque si justement appelée la Renaissance, le livre de Pacifico Massimi que j'ai cité, marqua la résurrection de cette littérature, vouée pourtant désormais au bûcher.





# LES NYMPHETTES GALANTES DE LA IV<sup>e</sup>

par Jean-Paul LACROIX



A son arrivée au tribunal, l'une des « ballerines » de l'« affaire Le Troquer » se détourne. C'est bien son tour !

**N**OVEMBRE 1958. De Gaulle est revenu aux affaires depuis cinq mois à peine. La nuit du 7, près du métro République, deux agents cyclistes ramassent une jeune fugueuse et l'amènent au juge des enfants. Ce qui va devenir l'affaire des Ballets roses vient de commencer. Le scandale-du-siècle de la décennie : détournements en chaîne de mineures, recrutées par un ancien policier pour des parties fines auxquelles assistaient des notabilités du Tout-Paris... dont l'ancien président de l'Assemblée nationale ! Un scandale que l'on se gardera bien, en haut lieu comme aux échelons intermédiaires, d'étouffer ; on l'étofferait plutôt. Pourquoi la jeune Cinquième triomphante jetterait-elle une voile sur les turpitudes de la

Quatrième, cette indigne sœur aînée qu'elle a chassée ? Vite, collons-lui son Affaire du collier ! Il est des morts qu'il faut qu'on tue...

La jeune vagabonde du métro République, Colette M., 16 ans, faisait déjà l'objet d'un avis de recherches pour complicité de chantage. Elle était sous la coupe de deux faux policiers qui rançonnaient ses amants, affolés à la pensée d'une inculpation pour détournement de mineure. L'une des victimes avait conservé assez de sang-froid pour porter plainte ; mais les flics bidons n'avaient pas été retrouvés.

Le juge Borel est un bon-papa. Mise en confiance, Colette lui

« raconte sa vie ». Non, elle n'a pas eu de chance de tomber sur ces deux voyous. Avant, c'était chouette : elle allait dans des surprises-parties où il y avait des messieurs bien, et généreux !

M. Borel a dressé l'oreille. « Des surprises-parties ? tiens donc ! et où, s'il te plaît ? — Tantôt dans des appartements rupins, genre 16<sup>e</sup>, tantôt hors de Paris, dans une villa — Et qu'y faisait-on, dans ces surprises-parties ? — Ben quoi ! Vous ne devinez pas ? — Non, explique-moi. — D'accord. Si vous y tenez... » Le regard est candide. Elle commence son récit d'une petite voix appliquée, n'omettant aucun détail scabreux. C'est le juge qui, gêné, baissera les yeux. « Seize ans ! » soupire-t-il. Puis, après un temps : « Qui t'y a amenée la première fois ? » Colette hésite ; ce n'est pas une moucharde. « Un vieux, dans les cinquante ans. Un coiffeur, je crois, j'avais vu sa photo dans des magazines. — D'autres jeunes filles y assistaient ? — Oui, bien sûr. — Leurs noms ? — Gisèle, Nicole, Danièle, Martine... — Leurs noms ! les noms de leurs parents... »

## Le factotum du président

Le magistrat confie l'enquête à la Brigade des mineurs. Les quatre autres jeunes filles (ou ex-) sont retrouvées. Toutes, comme Colette, mineures. La doyenne, Gisèle, a 20 ans ; la plus jeune, Danièle, avait 14 ans et demi la première fois. Toutes, comme on dit, « d'excellente famille ». Et aucune d'elles n'a été amenée aux « surprises-parties » par le coiffeur de Colette. Par qui, alors ?... Chacune, à cette question, a le même réflexe, une gêne, une rougeur, et finit par lâcher, réticente : « Par Pierre ».

« Par Pierre », répondent aussi les mères. De toute évidence, chacune des adolescentes avait commencé par être la maîtresse de ce Pierre. Comment sa maman aurait-elle pu se douter ? Il était si sympathique. Distingué, une voiture américaine, et tant de relations ! Même qu'il avait promis à la petite de la recommander pour une situation importante... Des soirées spéciales ? Mon Dieu quelle horreur ! Mais c'est faux, bien entendu, si c'était vrai nous l'aurions su...

Pierre a tout de même un nom : Pierre Sorlut.

Instruits par les policiers des jolis spectacles auxquels ce monsieur faisait assister, et participer, leurs filles, les yeux des mères se dessillent. Trois des familles déposent plainte. Un mandat d'amener est décerné contre le suborneur-pourvoyeur. Pris en filature, il est arrêté le 3 décembre... et mis en liberté provisoire le 5. C'est donc vrai qu'il a des relations !

C'est vrai aussi qu'il est sympathique. Et beau gosse, donc ! La jolie gueule et les épaules d'un jeune premier qui font rêver les minettes, mais les cheveux d'une coupe sage et le prince-de-galles en peigné qui rassurent leurs mamans.

Trente-quatre ans, qui en paraissent vingt-cinq. Il a d'abord fait, de seize à vingt ans, trente-six métiers : apprenti boucher, mitron, coureur cycliste... La Libération le trouve hospitalisé au Val-de-Grâce, où il a pour voisin de lit le fils d'un ministre. « Tu sais conduire ? On cherche des chauffeurs à la DST. Recommande-toi de mon père. » Sorlut, à sa sortie, entre donc à la DST comme chauffeur contractuel. Il en sera licencié onze mois plus tard ; pour « insuffisance » (il avait eu deux accidents au volant de voitures de police — un de trop). Mais les relations utiles qu'il s'y sera faites lui permettront désormais de vivre « bien » sans trop se fatiguer. Parmi ces « parrains », une authentique Providence, un saint patron : le président Le Troquer, qui lui donne sa confiance, et dont il va devenir, au sens étymologique du terme, le factotum : l'homme à tout faire.

Ces puissants avaient forcément l'âge du pouvoir, un âge où les tentations du vert paradis des amours enfantines se font très fortes. Paradis dont Sorlut leur procurait obligeamment les clefs ; tout un trousseau. Des tendrons pour des barbons.



**A dix-sept ans, l'espoir cycliste Pierre Sorlut tenait déjà bien en selle. Mais c'est son puissant ami qui le sortira du peloton. Jusqu'à la chute fatale...**

Il n'en tira apparemment d'autre profit que de vivre à leurs crochets sur un pied qui n'était pas le sien, se servant de la voiture de l'un, faisant régler son tailleur par l'autre. Mobile, donc, l'intérêt ? Certes, mais aussi la gentillesse : Sorlut aimait faire plaisir, se sentir indispensable (Sacré Pierre ! Je me demande ce que nous ferions sans lui)... Avec, en prime, l'orgueil d'être tutoyé par eux, parfois de les tutoyer lui-même.

Mis providentiellement en liberté provisoire le 5 décembre, il est arrêté une nouvelle fois le 18, et écroué à la Santé ; pour très longtemps. L'avocat d'une des plaignantes, M. Traxeler, a obtenu du procureur de la République et du doyen des juges

d'instruction que l'enquête fût reprise avec fermeté. Cette fois les relations n'ont pas joué : l'affaire est trop chaude.

L'instruction a été confiée au juge Marcel Sacotte, le spécialiste des dossiers aux implications politiques ceux dont on dit : « C'est de la dynamite ».

Il convoque les cinq gamines, seules, sans leurs mamans. Il les entend longuement. Chacun raconte, avec l'obscénité naïve qui est le propre du jeune âge. Ah ! ces jeux sordides avec des vieux.... aucun détail n'en est omis. Ils s'étaient déroulés chez l'un, chez l'autre... le petit salon d'un grand restaurant, l'atelier d'une dame-peintre, l'appartement du plus important des clients, un président de l'Assemblée nationale, ou parfois une sorte de château qu'il avait en banlieue... Les noms des clients ? Untel, Untel, Une telle, encore Untel...

— Passe pour la première fois, l'effet de surprise a pu jouer. Mais les fois suivantes ! Sachant ce qui vous attendait...

— On avait la trouille.

— De quoi ?

— D'aller en maison de correction. Ils étaient trop forts pour nous. C'est eux qu'on aurait crus.

Une autre donne cette précision supplémentaire :

— Un jour, quand je suis arrivée, on m'a fait boire un scotch, puis après on m'a offert une drôle de cigarette. Elle était faite de papier très foncé, plus brun encore que le papier maïs. Elle était longue et mince, terminée par une sorte de bout-filtre en carton. Les autres filles en ont fumé aussi. Ça n'était pas bon. Ça s'éteignait tout le temps. Mais il y avait toujours quelqu'un pour me donner du feu. La tête m'a tourné bientôt. Je me sentais légère, comme si je flottais dans l'air. Et je riaais, je riaais, sans pouvoir m'arrêter. Les autres filles aussi. Et puis je ne sais trop ce qui est arrivé...

## Les petites fiancées

*Donna e mobile...* Les mères, entendues elles aussi, chargent à fond le gentil Pierre, devenu l'ignoble Sorlut. Elles ne lui pardonnent pas. D'avoir déshonoré leurs filles, bien sûr ; mais aussi de les avoir, elles, menées en bateau. « Quand je pense que ce saligaud appelait Danièle « ma petite fiancée », et qu'elle lui disait : Parrain ! » Une autre : « C'était donc ça, la situation brillante qu'il devait procurer à Nicole ? Escroc, va ! »

Le juge confronte ensuite les mineures, une à une, avec Sorlut. Il tient tête à la première : « Vous vous trompez, mademoiselle, d'ailleurs je ne vous connais pas. » Devant la seconde, sa voix commence à manquer de conviction. A partir de la quatrième, il lève les bras. « D'accord, d'accord, monsieur le juge. Oui, ça s'est bien passé comme elles disent. Montrez-moi où je dois signer mes aveux. »

Il comprend que la fête est finie. Les filles ont tout raconté, cité tous les noms. Plus personne ne le sauvera, bien au contraire : maraud fourvoyé chez les seigneurs, c'est lui qui, pour la première fois, va payer l'addition. Tant pis ! Il confirme. Tous les faits. Tous les noms, de A à Z. Il reconnaît leur avoir servi de rabatteur, de pourvoyeur (en ce qui concerne, tout au moins, quatre des cinq mineures). De metteur en scène également... Et même d'animateur — n'était-il pas le plus jeune des participants, donc le plus viril ? (Ici un petit éclair de fierté dans le regard.) Le plus enjoué aussi, s'entendant à mettre de l'animation. Sorlut n'emploie pas le terme de « boute-en-train », qui sent trop son haras : il respecte M. Sacotte. Il est, sans le savoir, dans la grande tradition : celle des « mirebalais » des petits soupers libertins de la Régence. Ainsi appelait-on, par référence aux mulets, réputés, de Mirebeau-en-Poitou, les robustes-garçons chargés de suppléer auprès des dames les vieux gentilshommes défaillants.



**Le juge Sacotte aux champs : pour oublier les ballets, il cultive les roses.**

Mais Sorlut affirme avec force n'avoir jamais reçu de ces messieurs un centime pour ses bons offices. Parbleu ! Il s'était payé à l'avance, sur les filles qu'il amenait, et qu'il avait « faites au béguin ».

Dans sa liste — un vrai palmarès de distribution des prix — il y a aussi, forcément : P comme président de l'Assemblée nationale. Ce nom-là, il ne l'a pas lâché de gaieté de cœur. Il l'aime bien, son président, il lui est dévoué comme un chien. Mais à quoi cela servirait-il d'essayer de le couvrir, maintenant que les filles ont parlé ?

Ce qui n'était encore que l'affaire Sorlut a pris une dimension nouvelle, elle débouche sur l'affaire Le Troquer.



André Le Troquer, 74 ans, avocat, a commencé sa carrière politique sous la Troisième : député SFIO en 36 et l'un des durs de son parti. (Avant de devenir l'une des meilleures plumes du *Populaire*, n'avait-il pas collaboré à l'*Humanité* de Jaurès ?) Militant de l'opposition socialiste à Pétain, il compte, en 40, parmi les passagers du *Massilia* qui essaient de rallier l'Afrique du Nord. Quand vient le procès de Riom, il assure la défense, musclée, de Léon Blum. En 43, il s'évade pour rejoindre la France libre. 43-44 : il est le Commissaire à la guerre du Comité d'Alger.

Il sera l'un des barons de la Quatrième ; mais un baron du socialisme. Président du Conseil municipal, ministre de l'Intérieur... jusqu'à cette présidence de l'Assemblée nationale où il dirige les séances d'une poigne de fer. L'homme est abrupt. Mufle carré de bulldog, regard impérieux, voix brève. Tout le mauvais caractère — le caractère ? — d'un Caillaux ou d'un Clemenceau — ou, simplement, de l'officier des chasseurs à pied qu'il a été pendant la guerre de 14-18, dont il est revenu amputé du bras droit.

On le respecte et on le craint : « Le Troquer n'a qu'un bras mais il est long ». Tout en ironisant sur son goût de l'argent (« Le seul manchot qui touche des deux mains »)... sur sa verdeur persistante... On lui prête des mots : « Au-dessus de 60 ans, faites l'amour avec trois filles de 20. Le compte y est. »

Imperturbable, il continue d'être contre. Comment ne pas se faire des amis. Il était déjà la bête noire du PC pour avoir, étant ministre dans un gouvernement à participation communiste (cabinet Gouin, 1946), traité Thorez de déserteur. Et voilà qu'en mai 58, ce gaulliste historique (qui a, dans Paris libéré, descendu les Champs-Élysées aux côtés de de Gaulle) prend ses distances, accuse le Général de prise illégale du pouvoir...

L'enquête est, en principe, couverte par le « secret de l'instruction ». Un secret qui a toujours ressemblé furieusement à celui de Polichinelle. (Oh ! pas du fait des magistrats ni de leurs greffiers, muets par obligation professionnelle. M. Sacotte, par surcroît de précaution, a fait badigeonner au lait de chaux les vitres de son cabinet, et renforcer les serrures de ses tiroirs. Mais allez donc empêcher les parties civiles — familles et avocats — de parler !) Les détails les plus choquants du dossier courent bientôt les dîners en ville, gagnent la une des journaux. Sexe et politique, les deux mamelles du scandale, ne s'y trouvent-ils pas réunis ? Les mots de « ballets roses », trouvaille géniale, si évocatrice, forgée pour la circonstance par un magistrat du parquet de la Seine, connaissent une vogue sans précédent. Ils resteront dans la langue, et feront le tour du monde ; les pays anglo-saxons auront leurs « pink ballets »...

## Des « figurantes chorégraphes »

Revenons à Paris, en janvier 1959. « Certaines de ces soirées d'un genre spécial, conclut l'article, très indiscret, d'un hebdomadaire, se seraient, détail piquant, déroulées dans une ancienne « folie » de Louis XV, résidence de fonction d'un haut personnage de l'Etat. » (On ne pouvait désigner plus clairement le Pavillon du Butard, dans un coin verdoyant de Seine-et-Oise, offert à la République par Paul Poiret, le couturier des années folles, et mis à la disposition des présidents de l'Assemblée nationale pour leurs week-ends.)

Le Troquer, à sa manière, réagit sur-le-champ, adresse au directeur du journal une lettre ouverte :

« Pendant plusieurs années j'ai été l'occupant régulier du Butard et rien de ce que vous racontez ne s'y est passé.

« Il y a une dizaine de mois environ, j'ai connu un garçon qui semblait être de bonne famille ; il m'avait été recommandé par ses amis. J'ai eu l'occasion de le soutenir à propos d'un petit drame sentimental qui l'avait laissé désespéré. Il s'est ainsi

attaché à moi et m'a sollicité d'appuyer quelques requêtes, qui m'ont semblé légitimes.

« Il est venu me rendre visite au Butard une seule fois en compagnie de deux personnes, dont aucune fillette. Ils sont restés trente ou quarante minutes. Ni lui ni les deux personnes ne sont jamais revenus.

« Alors j'affirme que je ne connais rien des histoires que vous racontez sur des « convives sélectionnés ». Que je ne connais rien de prétendues « séances de strip-tease ». Que je ne connais rien de ces « figurantes chorégraphes ». Tout cela ne me concerne pas et j'oppose aux allégations publiées un démenti sans réserve, catégorique, absolu.

« Mais je veux dire que j'avais été informé, de source très sérieuse, que tout serait tenté contre moi, y compris la suggestion faite à l'inculpé qu'il aurait intérêt à forcer la vérité, qu'il pourrait y trouver avantage.

« Nous n'en sommes pas encore au vol des tours de Notre-Dame, mais il s'en faut de peu, dans une affaire où mon nom a été jeté pour servir d'appât. Et le moment a été particulièrement choisi. »

Cependant André Le Troquer est convoqué par M. Sacotte. Entré dans le bureau du juge à 10 h 30, il en ressort à 11 h, inculpé ; mais laissé en liberté provisoire.

— J'ai refusé de déposer comme témoin et j'ai sollicité moi-même cette inculpation, déclare-t-il aux journalistes qu'il reçoit plus tard dans la journée. Mon inculpation permettra à mes avocats d'avoir à tout moment connaissance intégrale du dossier. Ces défenseurs vont être mes vieux amis le bâtonnier Marcel Héraud et Me Georges Mauranges.

Puis, s'échauffant : « J'ai derrière moi quarante-six ans d'une carrière, sans tache, d'avocat, quarante de vie publique où j'ai été mêlé à des drames historiques, apprécié par des hommes qui sont la gloire de la France. Alors puis-je me voir opposer sérieusement les affirmations d'un garçon peut-être manipulé, et de filles qui ont atteint depuis plusieurs années leur majorité dans le vice ?... »

## Les séances de pose de Mme Pinaïeff

Dans la foulée, le même jour, M. Sacotte convoque les numéros 2 et 3 de sa liste de chorégraphes : M. Arturo G. et M. Jean-François J., un coiffeur en renom et le directeur commercial d'un grand magasin de nouveautés. Le coiffeur rejette toute responsabilité sur Sorlut :

— Il m'avait été présenté par un ami restaurateur, je l'ai invité plusieurs fois chez moi, il venait en compagnie d'une très jolie fille brune qu'il faisait passer pour sa fiancée. Quand je me suis aperçu qu'il téléphonait en cachette à ma jeune bonne ! Tous deux invitaient des gens chez moi à mon insu. J'ai mis alors Sorlut à la porte et j'ai congédié ma bonne. Il est vraisemblable que tous deux cherchent à se venger de moi.

A noter que c'est M.G. qui a amené à ses amis Colette sa « bonne ». (Pour l'anecdote : on a retrouvé dans le salon de sa maison de campagne le vaste divan rond recouvert de fourrure, spécialement conçu pour les « manœuvres de groupe », qu'avaient décrites plusieurs des fillettes.)

Ayant inculpé coiffeur et confectionneur, le juge les laisse eux aussi en liberté. « C'est la fatalité, ne nous accablez pas, nous ne sommes pas des monstres », dit d'un ton suppliant M.J. aux journalistes qui le cernent. Plus rapide, M.G. a réussi à échapper à la meute, par la place Dauphine et le Pont-Neuf.

La cinquième inculpée est une femme. La danseuse-étoile de ces ballets où figuraient cinq petits rats. La « dame-peintre » !



Sur la plage du Carlton, Mme Pinaïeff se délasse en compagnie d'André Le Troquer. La vie de Paris est tellement épuisante...

Mme Elisabeth Pinaïeff, comtesse russe mais membre à part entière du Tout-Paris, quarante-cinq ans. Une blonde épanouie. Depuis neuf ans la grande amie du président Le Troquer, sa confidente et dans ce cas précis, sa complice. (On dit même que c'est elle qui lui a présenté Surlut.)

Peintre mondain non dépourvu de talent, elle expose régulièrement au Salon des femmes peintres et au Salon d'hiver. Elle a également fait de nombreux portraits de célébrités, notamment de la reine d'Angleterre, de Sir Anthony Eden, de Mme Coty.

Elle est donnée par certains comme la meneuse de jeu de plusieurs représentations des ballets roses, tant chez elle que chez ses amis. En d'autres termes, ces fêtes (ces nymphettes ?) galantes renouvelées des petits soupers du Palais-Royal et où M. Le Troquer jouait le rôle du Régent... on reprochait à Mme Pinaïeff d'y avoir tenu celui de la Parabère (Surlut se réservant, bien entendu, d'incarner l'abbé Dubois).

Quand elle entre dans le bureau de M. Sacotte, la comtesse porte un ensemble noir très strict, d'un simplicité coûteuse ; pas de bijoux. Elle reconnaît avoir accueilli chez elle une protégée de Pierre Surlut dont elle a fait le portrait.

— J'ai reçu un jour un coup de téléphone de la mère de cette

jeune fille. Quelle n'a pas été ma surprise de l'entendre me dire : « Ma fille m'a affirmé qu'elle passait ses soirées avec M. Surlut. J'étais beaucoup plus tranquille quand elle restait la nuit chez vous. » J'ai eu beaucoup de mal à faire comprendre à cette dame que sa fille n'avait jamais été hébergée dans mon appartement.

— Vous aviez fait seulement son portrait ?

— Peut-être un nu, c'est possible. Depuis quand une artiste n'a-t-elle pas le droit de peindre un nu féminin ?

Le juge ne répond pas. Avec un sourire sceptique, il inculpe Mme Pinaïeff et la laisse en liberté. Sans doute estime-t-il que les séances de pose étaient un prétexte — un alibi ? — bien commode. Une simple première étape. Les défenses d'une adolescente qui a déjà accepté de se dévêtir sont fragiles.

## Les soirées spéciales au Butard

Le bâtonnier Héraud a accepté d'assurer aussi la défense de Mme Pinaïeff.

Le mieux est l'ennemi du bien... Cet avocat zélé croit bien faire en remettant à la presse une mise au point sans nuances :

« M. Le Troquer ne conteste pas avoir connu Surlut. Mme

Pinaïeff reconnaît avoir commencé le portrait d'une des protégées de ce dernier. Ces deux précisions étant apportées, je déclare de la façon la plus formelle que :

« 1° Ni l'un ni l'autre de mes clients n'est mis en cause dans l'affaire dite des ballets roses.

« 2° Ils n'ont été en rapport direct ou indirect avec aucun des inculpés ou participants de cette affaire.

« 3° Ni ces personnes ni leurs « amies » ne sont jamais allées au Butard, pas plus que chez M. Le Troquer ou chez Mme Pinaïeff »

C'était s'avancer beaucoup... Les positions des deux inculpés, confrontés aux rudes évidences du dossier, allaient se situer très en retrait. Vieux proverbe bantou : « Si les avocats portent la robe, c'est pour pouvoir mentir aussi bien que les femmes. »

Les conseils de la partie civile protestent, exigent un démenti. « Nos clients auraient-ils donc fait de faux témoignages ? » La terre n'en continue pas moins de tourner.

D'autres inculpations vont suivre à un rythme rapide...

M. Georges B., ancien directeur de deux restaurants parisiens de haut luxe. Et M. Léon B., confiseur en gros. Inculpés et laissés en liberté tous deux en profitent pour essayer d'acheter aux familles une rétractation. Cela porte un nom : subornation de témoins. Réinculpés, de ce chef nouveau, et cette fois écroués.

Un autre directeur de restaurant, M. Gilbert G. Un autre coiffeur, M. Roger D. D'abord accusé par l'une des mineures, qui s'est ensuite mystérieusement rétractée. Son inculpation n'en a pas moins été maintenue.

M. René B., l'associé de M. Jean-François J., l'inculpé n° 4, à la tête du grand magasin de nouveautés.

M. Albert A., un important confectionneur.

Le modéliste S., un alerte septuagénaire comme M. Le Troquer.

M. Maurice B., haut fonctionnaire (délégué culturel). Il a demandé des entrées à Sorlut pour les soirées spéciales. « Comme je lui aurais demandé des places pour un match de foot. »

Le comte Mario A., Italien naturalisé Vénézuélien, grand voyageur. Un occasionnel. « Participait » seulement lors de ses passages à Paris.

Mme D., 28 ans, mère de famille... Mais s'intéressant aussi aux ballerines. Sorlut voulut bien l'y aider.

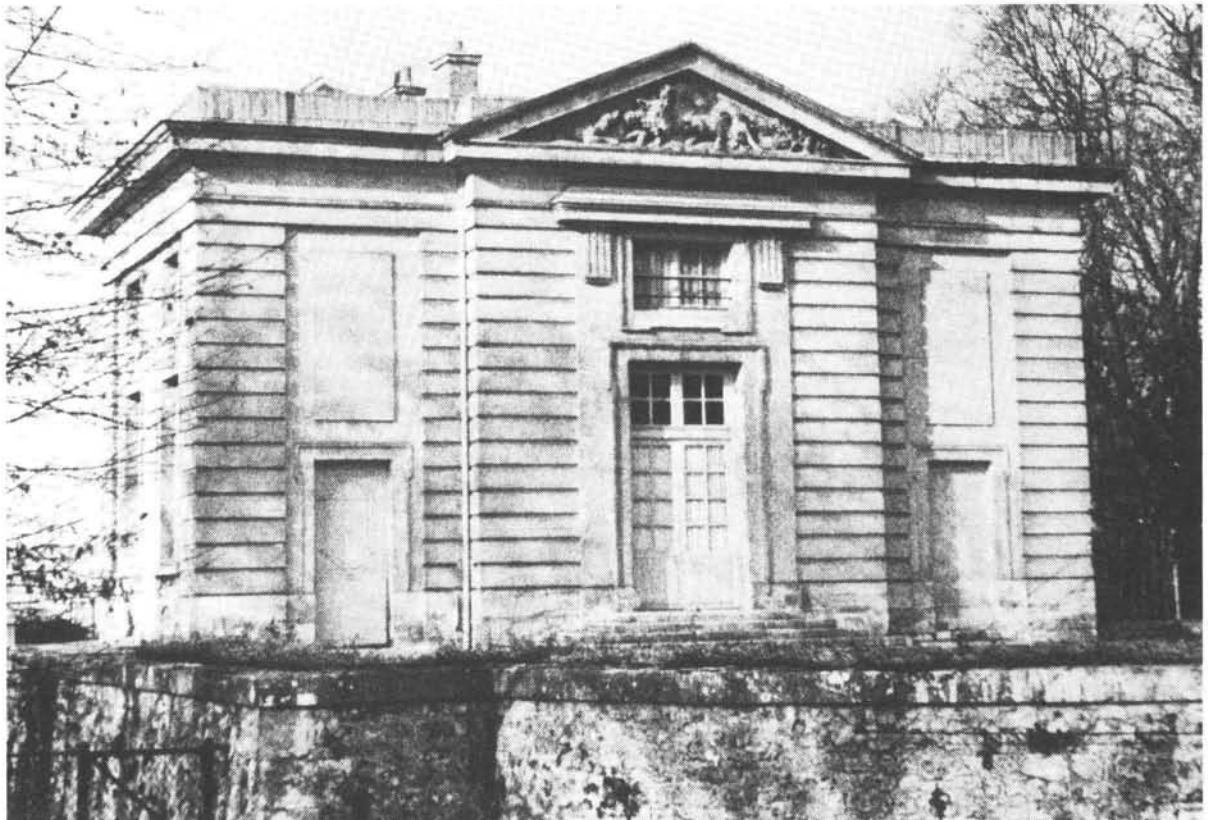
Deux officiers de police, André G. et Henri P., chargés de l'enquête. Interrogeant les jeunes victimes, s'étaient crus autorisés à pratiquer le droit de cuissage.

Un commissaire de police porté sur les demoiselles, et membre actif de la bande à Sorlut, M. Pierre G...

## « Cannibales ! » grommelle Le Troquer

En tout, vingt-trois inculpés. Tous l'ont été sous la double qualification, volontairement vague, d'« attentats à la pudeur et détournements de mineurs ». L'inculpation précisément dévolue à chacun serait fixée au moment du renvoi devant la juridiction compétente. A la lumière de l'article 331 du Code pénal (la suite du fameux 330 cher à Courteline), que l'on peut résumer ainsi : attentat à la pudeur sur des mineurs de moins de 15 ans, cour d'Assises, peine prévue la réclusion criminelle — qui a remplacé les travaux forcés. Attentats sur mineurs de plus de 15 ans, tribunal correctionnel, avec des peines de prison s'échelonnant de 3 mois à 2 ans.

Il avait bien failli y avoir un 24<sup>e</sup> inculpé. La tante, et tutrice,



Le pavillon du Butard avait été légué à la République par le couturier Paul Poirer. De là à y installer un rayon fillettes...



Mme Pinaïeff  
avait aussi un joli  
coup de pinceau.  
Elle présente ici  
son huile  
favorite : un  
portrait du  
président.



de la mineure Gisèle. Une antiquaire. Loin de s'opposer aux sorties de l'adolescente avec Sorlut et ses amis, dont elle n'ignorait pas les intentions, elle les avait plutôt favorisées, avec une obligeance qui frisait la complicité.

Curieuse tutrice, qui regardait partir sa nièce d'un œil attendri — vers quelles bacchanales ? Après quoi sans doute s'endormait-elle paisiblement, ne se réveillant même pas quand la petite rentrait à l'aube, les yeux cernés et l'estomac barbouillé d'avoir fumé d'étranges cigarettes.

Et si conventionnelle ! Duègne complaisante du répertoire. Déjà clouée au pilori un demi-siècle plus tôt dans *La famille Cardinal* de Ludovic Halévy, dans vingt dessins à légende de la même époque (dite « Belle »). Forain : « Je dois vous gronder, monsieur le baron ! jusqu'à quelle heure avez-vous gâté notre Nini ? »... Et, pire, Willette : « Sois sage ou je vais chercher le vieux ! »

Avant de boucler son dossier, le juge Sacotte ordonne un

ultime face-à-face entre les jeunes accusatrices et les inculpés amnésiques.

Le 6 novembre (1959), André Le Troquer est confronté avec la plus jeune des ballerines roses, Danièle : des yeux de poupée en porcelaine et de longs cheveux blonds flottant sur ses épaules. Elle maintient que Sorlut l'a conduite plusieurs fois, échelonnées sur une année, dans l'appartement dont M. Le Troquer disposait à l'Assemblée nationale. Celui-ci se défend pied à pied, répète inlassablement : « Sorlut a amené Mademoiselle deux fois, pas une de plus, et ces deux fois rien de condamnable ne s'est passé. » Danièle maintient avec autant d'obstination. Au bout de trois heures d'horloge, chacun est resté sur ses positions. Le juge, de guerre lasse, les renvoie dos à dos.

Le même scénario se déroulera lors des confrontations avec les autres mineures. Le Troquer, quarante-six ans de barreau, quarante ans de tribune, n'est pas Sorlut. Alors, match nul ?



« Cannibales ! »  
jette Le Troquer  
aux journalistes  
qui le guettent. Un  
mot emprunté à  
Voltaire pour une  
affaire très  
« Régence »...

Non, bien sûr : le dossier est là, accablant. Les accusations, concordantes, des cinq victimes et de leurs familles.

Ces visites au juge d'instruction, annoncées par les journaux et guettées par leurs reporters, constituent pour les inculpés libres une épreuve pénible. L'ex-président Le Troquer, habitué à plus d'égards, en souffre plus que quiconque. « Cannibales ! » l'entend-on grommeler.

## Les sept péchés capitaux

Mais voici qu'une association vient à son secours : l'Union syndicale des brocanteurs en boutique et chineurs réunis (!). Son président, un M. Tardieu, lui propose, par le canal de l'AFP, d'aller le chercher à son domicile et de l'y ramener en voiture, « eu égard au fait que M. Le Troquer a toujours spontanément accepté d'inaugurer notre vieille foire à la ferraille ». A

l'amateur de « jeunesse », les spécialistes en antiquités reconnaissants. Un geste très œcuménique.

L'anecdote met en joie le Tout-Paris, et avant lui son fournisseur le Tout-Pressé. Chaudes à point, les gorges vont d'ailleurs bon train. On cite le mot qu'a eu Breffort pour définir ces divertissements : « L'amour avec un grand tas ». On invente des devinettes : « Que dit Le Troquer quand on lui présente une fille de quinze ans ? — Réponse, il dit : Elle a pas dû être mal ! » Et, entre hommes, on risque une bonne grosse contrepèterie : « Sorlut, voici mon cas, mais... » (Ici la même phrase après interversion de deux voyelles : le « u » du premier mot et le « a » du dernier.)

Quant à l'opinion publique — on ne l'appelle pas encore la France profonde — elle est sincèrement choquée. Si encore il ne s'était pas agi de gamines ! Descendant de Gaulois, gaulois lui-même, le Français a toujours toléré à ses princes une verneur

de bon aloi. François I<sup>er</sup>, Henri IV, Félix Faure ont été des souverains populaires. Mais, que diable ! ils ne les prenaient pas au berceau... ou alors le bon peuple n'en savait rien.

On a finalement choisi de correctionnaliser l'affaire. Le procès s'ouvre le 28 avril 1960 devant la 15<sup>e</sup> chambre du tribunal de la Seine, spécialisée dans les affaires où sont impliqués des mineurs. Le huis clos est donc de rigueur, plutôt deux fois qu'une. (Cela permet aux jeunes avocates émoustillées, à qui leur robe, la noire, donne accès au prétoire, de ne pas rater une audience.)

Le tribunal est composé de M. Capel, président, et des juges Noguès et Crespy. Derrière eux, une vaste tapisserie murale représentant... « Les sept péchés capitaux » ! Une œuvre de circonstance.

Neuf audiences sont prévues. Le président a décidé qu'il n'y aurait pas d'audiences de nuit, « une inculpée, mère de famille, désirant rentrer chez elle pour faire dîner son enfant ». On peut aimer les minettes sans cesser pour autant d'être une bonne mère.

Des vingt-trois prévenus, un seul est dans le box : Sorlut. Une voiture cellulaire l'amène chaque jour de la Santé et l'y ramène. (Seize mois durant, les demandes de mise en liberté provisoire présentées par ses avocats se sont heurtées au refus du juge Sacotte.)

Les vingt-deux autres se serrent sur les bancs des prévenus libres.

Les bancs des avocats sont aussi surpeuplés. Pour la défense : Mes Hug et Neveux (Solut), Héraud, Mauranges (Le Troquer et Mme Pinaïeff), Floriot, Toulouse, Gambier, Martin-Sané, Letort, Mathivet, Robert, Lemarchand... Pour les parties civiles : Mes Tixier-Vignancour, Baudelot, Traxeler, Debray, Valiergue, Jancourt...

## C'est le général de Gaulle qui a exigé !...

Le huis clos ne couvre pas l'interrogatoire d'identité. Le président : « Vous vous appelez Le Troquer André et vous êtes né en 1884. » L'inculpé, d'une voix cinglante : « Oui, mais c'est quand même un peu court ! Je suis avocat au barreau de Paris, j'ai été durant trente-neuf ans l'élu de la capitale, j'ai exercé des fonctions de ministre et finalement de président de l'Assemblée nationale. »

Le ton est donné. Son avocat Me Mauranges prend aussitôt la parole pour demander que le cas Le Troquer soit disjoint, jugé ultérieurement, et à part. Balayant le reste des inculpés d'un geste dédaigneux : « Mon client ignore ces gens. Il ne veut pas mêler sa voix à leur chœur impur. » Traduction libre : « On ne mélange pas les serviettes présidentielles avec les torchons partouzzards. »

Riposte du procureur Guyot : « Je ne saurais admettre que l'on dissocie cette affaire qui forme un tout homogène. Les prévenus seront jugés, non pas séparément, mais ensemble. »

Ce baroud d'honneur terminé, André Le Troquer marche jusqu'à la tribune de la presse, y dépose un condensé de la défense qu'il compte développer : « Il faut détruire une cascade de mensonges. Ni Mme Pinaïeff ni moi n'avons été mêlés aux actes qui mettent en cause les personnes traduites ici en justice. Nous n'avons participé à aucune de leurs réunions, nous ne sommes jamais allés chez eux et nous ne les avons pas accueillis chez nous. Il n'y a jamais eu de ballets, en tout cas nous n'en avons point vu. (...) On ne saurait prendre au sérieux les affirmations de filles perverses et débauchées. Aussi ai-je le droit de demander pourquoi je suis ici. Je puis sans crainte affirmer que nul n'aurait parlé d'une affaire de ce genre si l'on

n'avait pas prononcé machiavéliquement, injustement, le nom d'un homme politique. Mais on a voulu traîner en correctionnelle le militant que je fus et cela parce que j'ai opiniâtement défendu la légalité républicaine.

Comme il regagne son banc, on l'entend murmurer, entre haut et bas :

— C'est le général de Gaulle qui a exigé que je sois ici, lui qui jadis a été mon obligé.

L'interrogatoire sur le fond peut commencer. Tout ce qui suivra jusqu'à la fin des débats relève du huis clos. Des neuf audiences qui vont se dérouler, il est strictement interdit de rapporter quoi que ce soit.

Il n'en va pas de même du jugement qui, mis en délibéré pour six semaines, sera rendu le 9 juin suivant. Ni pour les soixante-douze pages d'« attendus », écrites dans ce style greffier, inimitable, qui le précéderont, et seront lues publiquement. En voici des morceaux choisis...

D'entrée, le tribunal s'est cru obligé de dépolitiser le procès : « Si la presse dans son ensemble a donné à cette affaire un énorme retentissement, ce fut essentiellement en vue d'exciter et exploiter l'avidité curieuse du public pour le scandale et les contes grivois, bien plutôt qu'à des fins politiques précises, ainsi que l'on fait plaider certains prévenus.

« La présence, parmi eux, d'une éminente personnalité de la Quatrième République, l'ancien président de l'Assemblée nationale André Le Troquer, si elle explique l'excessif intérêt porté par la presse à une affaire par ailleurs banale, ne suffit pas à justifier une hypothèse de cette nature. Il n'est en tout cas pas vraisemblable et aucun élément ne permet de soutenir que l'initiative des parties civiles, non plus que la nature et la gravité des charges accumulées par l'information, puissent être imputées à une machination ayant pour objet l'abaissement d'un homme politique dont, antérieurement au dépôt des plaintes, un simple changement de régime électoral avait suffi à interrompre brutalement la carrière de parlementaire, à un âge assez avancé pour que les perspectives d'un « nouveau départ » s'en trouvassent sévèrement compromises... » (On ne saurait être plus aimable !)

Abordons l'analyse des faits incriminés : « Des actes caractérisés d'excitation à la débauche, dont l'essentiel consiste en relations sexuelles généralement complètes, soit entre plusieurs hommes et une femme, soit entre un seul homme et plusieurs femmes, soit entre plusieurs couples, avec parfois échanges de partenaires ; tous actes concomitants ou successifs, perpétrés sans le moindre souci de discrétion, dont les mineurs ont toutes été l'objet ou les témoins, et qui, dans certains cas, se pimentaient du spectacle, fort apprécié, d'exhibitions de nudités, voire de numéros de strip-tease, de caresses fort précises entre femmes, de flagellations à l'aide d'un martinet (1) et, une fois même, de l'application d'un vibro-masseur sur le sexe d'une mineure... »

Suivent des descriptions de scènes où le grotesque le dispute à l'odieux. On ne sait plus si l'on est chez le marquis de Sade ou dans un vaudeville de Feydeau : « ...Déjà, au rez-de-chaussée, les deux hommes et la dame Pinaïeff avaient commencé à soulever les jupes des jeunes filles « pour voir leurs jupons ». Sorlut, ayant parlé à l'oreille de Le Troquer, propose de « monter ». Une fois dans la chambre, la dame Pinaïeff déshabilla les deux mineures et se dévêtit elle-même en partie, Le Troquer, lui, se mettant en chemise et en chaussettes... » Et plus loin : « A la demande de Le Troquer, la dame Pinaïeff avait accepté de faire le portrait de Danièle et a invité celle-ci à se rendre à son domicile, en octobre et novembre 1958, pour des séances de pose. D'après la mineure, à quatre reprises, Le Troquer étant présent, la dame Pinaïeff, après s'être dévêtue, la déshabillait et se livrait sur elle à des attouchements à la poitrine





La « servante trop active » des ballets républicains quittera la 15<sup>e</sup> chambre avec 2 000 F d'amende pour tous gages.

et aux parties sexuelles, pendant que Le Troquer, contemplant ce spectacle, se caressait... »

Bien que les attendus n'en fassent pas état, on devine que les dénégations indignées des deux prévenus, tout au long de l'instruction, se sont répercutées dans les plaidoiries de leurs avocats. Gageons qu'aucun d'eux n'eut, pour justifier ses clients, l'idée de citer, tout bonnement, Alphonse Allais : « Il faut vous dire qu'à cette époque j'avais perdu tout sens moral à la suite d'une chute de cheval. »

Un fait a particulièrement choqué le tribunal : M. Le Troquer et Mme Pinaïeff n'étaient pas mari et femme !... « Si Le Troquer a manifesté, notamment à l'audience, un profond respect pour cette femme dont il loue la culture, les dons artistiques et la haute tenue morale, il s'est néanmoins borné à en faire pendant neuf ans sa concubine, alors que, veufs tous deux, aucun obstacle ne paraissait s'opposer à une union légitime. Union fautive de laquelle on ne peut pas ne pas sursauter en entendant à l'audience cette maîtresse du deuxième personnage de l'Etat parler sans pudeur de ses devoirs mondains de maîtresse de maison au pavillon présidentiel du Butard, ou de « sa » loge présidentielle à l'Opéra ou à l'Opéra-Comique, ou encore de la voiture administrative affectée à « son » service... »

## Sorlut, le mal-aimé et le trop-aimé

Autre sujet d'étonnement pour les juges, plus justifié celui-là : les « liens de familière sympathie » entre le président de l'Assemblée nationale et un individu comme Sorlut : « On ne peut manquer d'être surpris de l'étroitesse des relations entre deux hommes que ni leur âge, ni leur niveau intellectuel, ni leur position sociale ne prédestinaient à une telle familiarité. (...)

Tout dans le comportement de ce familier, aussi bien l'abusif étalage que Sorlut faisait de leurs relations que sa manie de traîner avec lui de très jeunes filles, devait inciter Le Troquer à considérer ce fantôme comme un intrigant et un individu suspect et à le tenir à distance. Toute naïveté devant être exclue chez un homme du caractère et de l'expérience d'André Le Troquer, on est bien obligé d'envisager comme l'explication la plus plausible de relations aussi étranges, l'hypothèse que Sorlut présentait pour Le Troquer l'unique intérêt d'amener à lui de jeunes personnes dont son âge et son éminente situation lui rendaient la quête difficile. »

En conclusion... « Le brillant passé politique et professionnel dont se prévaut, fort justement, Le Troquer, ne peut à lui seul démontrer l'invraisemblance d'une dépravation sexuelle à laquelle, l'âge venant, ont cédé avant lui bien d'autres hommes dont l'armature morale n'était pas d'une aussi forte trempe que leur intelligence et leurs aptitudes pour les luttes de la politique et de la barre. »

Quant à Sorlut... Ah ! oui, parlons-en, de Sorlut ! « Il a, depuis 1947, réalisé ce miracle, ne possédant aucune fortune, de vivre pendant douze ans sans fournir aucun travail. Il n'a eu, et il a su, il faut le reconnaître, en user abondamment, qu'une aptitude certaine à s'insinuer partout, aussi bien dans le lit des jeunes filles naïves que dans la familiarité des riches et des puissants. »

La sentence va être sans surprise. Sorlut le mal-aimé, et le trop-aimé : 5 ans de prison ferme. Le restaurateur Georges B. et le confectionneur Jean-François J., respectivement 2 ans et 18 mois, ferme également.

Tous les autres bénéficient du sursis : Le Troquer, 1 an, et 3 000 F d'amende. (Mme Pinaïeff, « servante trop active des plaisirs de son ami », s'en tire avec 2 000 F d'amende, sans prison.) Le commissaire de police G., 2 ans. Le coiffeur D., 1

an, et 6 000 F. Tous les autres, ou presque, à l'avenant. Une seule relaxe a été prononcée, celle d'Henri P., l'un des deux officiers de police trop galants.

Exception faite pour Sorlut, qui, chèvre-pied mué en bouc émissaire, avait écopé du maximum, ce n'était pas cher. Passe encore que ces messieurs eussent contrevenu au Code pénal ou à la morale civile... ils avaient, surtout, ignoré le vieil adage de la sagesse des nations, qui dit : « Chaque âge a ses plaisirs. » Le plaisir des petites jeunes filles est, selon leur classe sociale, de guincher avec le garçon boulanger du coin ou de faire de l'escarpolette avec leur cousin de Saint-Cyr. Il n'est pas de servir de jouet licencieux à de vieux gentlemen congestionnés. C'est plus que mal : c'est laid.

Sept des condamnés ont interjeté appel. Quand, le 17 février 1961, le second procès vient devant la 10<sup>e</sup> chambre de la cour (président Jadin), André Le Troquer voit sa peine confirmée, avec ce considérant dédaigneux : « Seul son âge avancé peut expliquer sa défaillance morale. » Les autres obtiennent partiellement satisfaction. Les cinq ans de Sorlut sont ramenés à quatre, eu égard à son amaigrissement en prison. La prison ferme du restaurateur et du confectionneur est assortie du sursis...

## L'éloge de Chaban et de Mollet

Les parents des petites victimes réclamaient des dizaines de milliers de francs de dommages et intérêts. Ces prétentions sont fortement rabaisées. Les magistrats de la cour, comme ceux du tribunal, ont estimé que, « par leur manque de surveillance et d'autorité, ils avaient eu une certaine part de responsabilité dans la facilité avec laquelle leurs filles avaient accepté les propositions obscènes qui leur étaient faites. » C'était le moins que l'on pût dire.

Les circonstances atténuantes leur étaient tout de même accordées : « On doit retenir à leur décharge la difficulté grandissante qu'éprouvent les parents à assurer l'éducation morale des adolescents, en un temps où ils ont à compter avec les influences qui, débordant largement le cadre de Saint-Germain-des-Prés, tendent à développer chez les jeunes un sentiment d'insubordination et de mépris de toute contrainte morale, spécialement en matière sexuelle. »

Le Troquer se pourvut finalement en cassation. En vain. Les dés étaient jetés.

« Je ne méritais pas ça ! » Tel fut, paraît-il, son cri indigné en apprenant l'arrêt de la Cour suprême.

Fallait vous y attendre, monsieur le président : l'affaire de mœurs, c'est l'épée de Damoclès de l'honnête homme.

Il vécut encore près de trois ans ; non pas oublié, pire : pestiféré. Sa mort physique devait intervenir le 11 novembre 1963, dans la clinique de Seine-et-Oise où il agonisait, à petit

feu, d'un cancer décelé entre le jugement du tribunal et l'arrêt de la cour. Mais les ballets roses l'avaient moralement tué le 9 juin 1960. Et avec lui le souvenir du régime dont il avait été l'un des caciques.

Fidèle dans l'adversité, Mme Pinaïeff lui avait fermé les yeux.

Il eut droit à deux éloges funèbres. A la tribune de l'Assemblée, celui de son successeur à la présidence, Jacques Chaban-Delmas. Et, au columbarium du Père-Lachaise, celui de Guy Mollet, le chef de son parti. Ainsi s'évanouit en fumée le condamné de droit commun Le Troquer. Sur un coussin étaient épinglées ses décorations : rosette de la Légion d'honneur, médaille militaire, croix de guerre avec palmes, médaille de la Résistance.

Quelques mois avant son procès, le 11 septembre 1959, Sorlut s'était marié. Au greffe de la Santé. Avec Suzanne, une jolie blonde, tout à fait majeure, qui depuis son incarcération venait le voir au parloir trois fois par semaine. « Pierre est innocent et je l'aime ! » avait-elle crié aux journalistes le jour du mariage. Ce garçon a toujours beaucoup plu.

Sa liberté retrouvée, il devait prendre avec elle la gérance d'un petit bistrot-restaurant au pied de la Butte. Un humoriste, M. Sorlut. Si l'on en juge par le porte-clés souvenir qu'il offrait à ses clients : un mini-disque de porcelaine blanche, où était dessinée une danseuse en tutu faisant des pointes, armée d'un balai en paille de riz !

Les vraies ballerines de l'affaire ?... Elles ont survécu, bien sûr. Un peu abîmées seulement.

La plus chanceuse a épousé un étudiant américain de la Cité universitaire, l'a suivi aux Etats-Unis. Une autre, qui avait tenté de se suicider avant même l'issue du procès, s'est mariée, pour divorcer l'année suivante. La plus jeune, après avoir multiplié les fugues et les séjours dans des centres de rééducation, a fini par se prostituer pour son compte. Hé oui, Honorine, l'honneur, pour une fille, c'est comme les allumettes. Son bonheur aussi.

Et les autres ? Celles qui ne purent être identifiées. Celles — Edwige, Marie-José, Claudine — que le luge Sacotte n'eut pas le courage d'interroger : souffrant de dépression nerveuse, elles refusaient de se souvenir... Les Arlésiennes de ce procès.

De même qu'il y eut, paraît-il, nombre d'Arlésiens : les balletomanes du réseau auraient été beaucoup plus de vingt-trois. Un chef d'orchestre et son pianiste, un peintre connu, un membre de l'Institut, un médecin des beaux quartiers, un sculpteur ; dans la section féminine, une chanteuse, une marquise italienne, une certaine Mimi la Cannoise... Amateurs de fruits verts et de fleurs saccagées. Moins imprudents ou mieux protégés que les autres.

— Grand'mère, raconte-moi l'histoire des ballets roses.

— C'était quand les loups obligeaient les petits chaperons rouges à faire le trottoir.



**Les Républiques  
passent,  
les porte-clefs  
restent...**

# LES PÉDOPHILES S'EXPLIQUENT

par Jacques de BRETHMAS

**C'**EST donc un de ces monstres qui s'adresse à vous. Oh, pas un vrai grand ogre méchant. Au risque de ne jamais accéder au faite de la gloire, je dois vous avouer que je n'aime pas les tout petits enfants, et qu'il faut qu'ils soient pubères pour retenir mon attention. C'est dire que l'actuelle loi, qui fixe à quinze ans la majorité de toutes les relations sexuelles, ne me gêne pas beaucoup.

A priori, mes goûts diffèrent donc assez peu de ceux de l'oncle qui épie sa nièce en vacances par la serrure de la salle de bains, ou du papa qui s'envoie régulièrement sa petite dernière depuis que maman est partie.

Mais en y regardant de plus près, il y a de très grandes différences entre mes pratiques et celles des individus sus-nommés.

1) Je n'ai pas peur d'en parler. Je ne souffre d'aucune amnésie à propos de mon enfance, et me rappelle sans crainte avoir été désiré et m'être donné.

2) Comme je trouve ces choses-là très naturelles, je les vis jusqu'au bout. C'est-à-dire que je ne me contente pas d'une étreinte furtive sur le tapis de bain ou la table de la cuisine. Je crée avec mon jeune amant — c'est d'amants qu'il s'agit — une relation amoureuse et sentimentale tout à fait complète, romantique, équilibrée, aussi belle et souvent bien plus belle que celle que le discours officiel avance en exemple pour ses parents.

3) Je suis absolument incapable d'exiger, ou d'imposer le moindre geste, le plus petit préalable à un partenaire qui ne m'ait pas librement choisi et désiré. C'est dire que je méconnaissais les devoirs du samedi soir tels qu'on les pratique — au mieux —, chez les parents qui me poursuivent, et que je m'enorgueillis de connaître avec mes amoureux une spontanéité et un désir que la plupart de leurs géniteurs pourraient m'envier.

Mes souvenirs d'enfance sont clairs, précis et ne m'inspirent aucune honte. Lorsque j'avais donc l'âge d'être une « victime », je me suis « fait » la moitié de ma classe. Entendez par là que j'avais commis des « attentats à la pudeur sans violence entre plusieurs mineurs du même sexe » (quel grand mot pour si peu de chose !) avec plus de vingt de mes camarades de classe.

Et pourtant, ils n'ont pas été si pervers que ça, ils n'ont même pas attrapé la honteuse maladie, ils sont devenus assez « normaux » pour s'offrir le luxe de me traiter aujourd'hui, moi, de pervers. Moi qui ai été élevé à la même école qu'eux, avec les mêmes cours « particuliers ».

## Une pudibonderie hargneuse

Tous ces gens-là ont honte. Tous ces gens-là se réfugient dans une pudibonderie d'autant plus hargneuse qu'ils ont de souvenirs enivrants à effacer.

Tous ces gens ont fini par accepter sans sourciller la notion de faute avancée par l'Eglise, même s'ils n'ont plus assisté à une messe depuis le collège.

Outre de prodigieux souvenirs, je conserve de cette époque bénie deux certitudes de taille :

1) Contrairement à ce que certains mauvais esprits pourraient supposer, les aventures érotiques n'étaient nullement l'apanage des cancrs. Presque au contraire. Tous les petits prodiges, les prix d'excellence par abonnement ont goûté au fruit défendu au moins avec moi et avec le sous-préfet.

2) Les rapports avec les professeurs, donc la pédophilie proprement dite, étaient beaucoup plus fréquents, n'en déplaise encore aux esprits chagrins, dans les établissements religieux que dans les lycées.

## « Les risques du métier »

Toutes ces frustrations, toutes ces jalousies ont monté en épingle le délit de pédophilie au point que les peines qui lui sont réservées sont hors de proportion avec un délit qui, je vous le rappelle, ne provoque ni dégât ni atteinte à l'intégrité physique ou matérielle. Qu'on en juge, si j'ose dire : un pédophile risque les mêmes peines que des parents monstrueux qui tuent leurs enfants à force de mauvais traitements !

Or, des milliers d'enfants en meurent chaque année. Un ou deux cas passent discrètement en justice.

Mais les uns des journaux ne sont pas assez larges pour faire des titres baveux de frustration sur l'infâme pédophile chez qui les enfants battus allaient de leur plein gré se faire consoler, sur l'horrible bourreau qui hébergeait les mal-aimés, sur l'ogre abominable qui nourrissait les faméliques et rhabillait les nécessiteux.

On verra par ailleurs la mauvaise foi totale avec laquelle sont conduites les instructions des affaires de pédophilie. Les détails pornographiques occupent le plus clair des interrogatoires, la plus grande place des débats, les auditions des enfants s'y éternisent. A croire que les juges se branlent sous leurs bureaux en se faisant ressasser les détails les plus croustillants.

Mais du rôle social du pédophile, rôle de confident, qui permet l'adaptation, évite la délinquance et les suicides, comprend, aide, nourrit, loge, aime, apporte tendresse et soutien, pas un mot. Ces services rendus sont même considérés comme des moyens de séduction !

La presse, dans de nombreux organes, n'a pas manqué, ces temps derniers, de relever plus ou moins intentionnellement le célibat du juge Salzmänn, le Don Quichotte de l'affaire Coral ; célibat bien surprenant, il est vrai, chez un si ardent défenseur des valeurs familiales.

Nous n'irons pas si loin. Contentons-nous de constater que le grand public préfère les affaires de ballets aux meurtres et demandons-nous pourquoi. Et bien, parce qu'un meurtre, c'est sale, sordide, et peu excitant. Tandis que les petits slips entrebâillés, c'est tout de même autrement plus érotique et ça réveille en chacun le cochon qui sommeille.

Le souci qu'ont les journaux de faire des articles qui captivent le public n'est donc pas étranger non plus à la soudaine célébrité des pédophiles. Quand on a les lois avec soi, il est facile de jouer avec le feu.

Enfin, cette manière de voir des pédophiles partout dans





Illustration de Gustave Doré pour « Le petit chaperon rouge ».

l'enseignement public et l'éducation ouverte constitue pour les personnels concernés une source d'inquiétude bien compréhensible.

Ils en sont à ne plus oser approcher les enfants, à ne plus savoir comment les appréhender, ne plus risquer un geste qui pourrait être l'équivoque fatale, tant l'opiniâtreté des juges obsédés a tôt fait de les jeter en prison sur la foi d'un fantasme enfantin.

Alors que le témoignage d'un mineur n'est pas admis devant un tribunal dans une affaire « normale », il devient, dans un procès de pédo-sorcellerie, suffisant pour envoyer un innocent en prison, carrière brisée, vie gâchée.

On se rappelle l'excellent film « Les risques du métier » où Jacques Brel incarnait avec génie un instituteur faussement accusé. Ce n'est pas pratiquer sérieusement la justice que de recevoir comme parole d'évangile, ou comme appui à ses propres fantasmes de juge, les divagations d'un enfant en mal de publicité.

En outre, au moins sur un point, les enfants sont comme les adultes : ce sont les mal-aimés et les mal-baisés qui ne parlent que de ça et ne pensent qu'à ça.

Ce qui revient à dire qu'une divagation d'enfant condamne presque toujours un innocent. Les enfants comblés, eux, se taisent et savez-vous bien ce que c'est que le silence d'un enfant ?

Voilà donc l'enseignement devenu un métier à haut risque depuis qu'une mode hystérique fait voir des pédophiles partout.

Peut-être faut-il encore, au nombre des sources du phénomène, compter avec ce vieux remugle malsain qui veut que la société ait toujours besoin d'un bouc émissaire pour endosser la responsabilité de ses échecs : on fait maintenant porter aux pédophiles le chapeau de la délinquance juvénile. Nul doute que

l'obscurantisme, le chômage, la crise, les cités-dortoirs, l'inadaptation de la formation, l'incompétence des éducateurs et leur distance, la rigidité du système, l'incompréhension des adultes, l'étouffante morale crétino-bourgeoise, la notion d'irresponsabilité systématique des mineurs ne sont pour rien dans le malaise de la jeunesse.

Tout est de la faute des pédophiles.

Pourtant, certains faits ne devraient pas tromper : les résultats obtenus pas les méthodes d'éducation traditionnelles, qui ont pour nom : révolte, délinquance, suicide, fugue. Une fugue, par exemple, va toujours dans le même sens : départ parents, destination pédéraste, jamais en sens inverse. Les suicides d'adolescents ont toujours lieu chez leurs parents ou dans les prisons, jamais chez l'adulte qu'ils aiment.

L'enfant, l'adolescent ont besoin d'un partenaire auquel ils puissent accéder sans cette distance, ce fossé d'irresponsabilité au-delà duquel la société les confine. Le pédophile, le pédéraste est ce partenaire privilégié qui a su garder ce contact là où les parents et éducateurs l'ont perdu.

C'est à lui, qui aime vraiment les enfants, que l'on devrait confier les tâches d'éducation les plus délicates...

Et c'est sur lui qu'on s'acharne... Pourquoi ?

## Ça ne s'attrape pas

Les affaires de ballets multicolores sont devenues la dernière horreur à la mode. Elles ont priorité sur les guerres et les carnages dans la presse à sensation. Après les sans-culottes, les bolcheviks, les congés-payés sur la plage de Deauville, Amin Dada, les détourneurs d'avion et les poseurs de bombe, le pédophile accède enfin, après une longue obscurité, à une nouvelle célébrité.

Raisonnons sur des bases simples. La moitié de ma classe, qui partagea jadis mes aventures et racheta comme moi ses colles du samedi d'un coup de langue de père-préfet, qu'est-elle devenue ?

Un quarteron de bons pères de famille bien de chez nous qui écartera les pédophiles de leurs enfants pour les protéger de la perversion.

Mais ont-ils été pervertis, eux ? Il ne semble pas ! A quoi mène l'amnésie, tout de même !

Ces actes sexuels qu'ils ont eus entre eux, avec moi, avec leurs professeurs ne les ont pas empêchés de devenir de petits notables irréprochables, que je sache ? Pourquoi leurs enfants seraient-ils pervertis par les mêmes aventures ?

Ce qu'il est capital de faire comprendre aux gens, c'est que les goûts sexuels, quels qu'ils soient, ne s'attrapent pas. Pas plus la pédophilie que l'homosexualité. La meilleure preuve est dans vos souvenirs d'enfance, messieurs les parents et les juges. Quand aurez-vous le courage de vous souvenir ?

Tout hétérosexuel considère que son hétérosexualité est innée, qu'elle a toujours été en lui comme sa respiration ou les battements de son cœur. Et il a raison. (Si, si, ça leur arrive.) Pourquoi refuserait-il aux pédos et aux pédés ce don de la nature qu'il s'octroie comme une chose due ?

On ne devient pas pédo ou homo quand on peut faire autrement. Ce n'est jamais de gaieté de cœur que l'on choisit la voie difficile, celle qui fera de vous un paria, un marginal, qui vous exposera à l'ironie et à la haine de vos concitoyens, qui brisera votre carrière et votre vie. La tendance naturelle est d'aller dans la voie facile. Ceux qui en ont choisi une autre l'ont fait après qu'un douloureux débat — l'acceptation de soi en tant que pédo ou homo —, les a conduits à penser que leur seule place possible était dans la marginalité.

Certains reculeront d'ailleurs devant un tel engagement et, tentés par la facilité, choisiront la voie « triomphale ». Ils gâcheront la vie de leur femme et de leurs enfants pour n'avoir pas eu le courage de se reconnaître pour ce qu'ils étaient.

Mais l'inverse s'est jamais vrai : on ne s'engage pas dans le sentier semé d'épines lorsqu'on a une place toute prête sur l'autoroute voisine.

Et pourtant, combien de pères m'ont accusé d'avoir perverti leur fils, ce garçon sanglotant que je leur ramenaï en leur demandant de ne pas le battre après l'avoir sauvé du suicide et des maquereaux...

Je ne leur demandais pas de gratitude. Seulement d'être juste et poli. De reprendre « leur bien perdu et retrouvé » en me disant merci comme à celui qui vous ramène votre portefeuille...

La preuve finit toujours par éclater, mais si tard : la presque totalité de mes ex-amants sont maintenant mariés. Mais certains d'entre eux m'ont choisi comme parrain pour leurs enfants...

Si les idées n'évoluent guère, le pédophile, lui, évolue, au moins dans son aspect. Ceux qui l'imaginent sous les traits d'un petit pépère entrouvrant sa gabardine au détour d'un square commettent le même abus que ceux qui croient avoir vu des homosexuels en sortant de « *La cage aux folles* ».

Le pédophile est un amoureux. C'est tout. Et ça ne se voit pas.

Le pédophile est un amoureux constamment déçu : « A peine le temps de les aimer et ils ont perdu ce pour quoi vous les avez aimés » (R. Peyrefitte).

Et pourtant, le pédophile est un amoureux toujours satisfait. A travers votre enfant, c'est de toute l'enfance qu'il est amoureux. Comme un amateur de fleurs qui soigne chacune comme sa préférée. Parce que celle qui vient de se faner présage

de la beauté de celle qui va éclore et enrichit l'expérience du jardinier...

Le pédophile est le père que les enfants auraient aimé avoir et qu'ils n'ont pas eu. Celui qui comprend, qui ne vit pas au-delà du fossé, qui participe, qui réagit comme l'enfant, qui vit dans son univers, partage ses soucis et ses préoccupations.

Le pédophile redresse sans punir, obtient par amour, guide par l'exemple, remplace l'arbitraire par la logique, présente un discours recevable par la systématique juvénile. A qui la faute s'il est le seul ?

Il aime vraiment vos enfants. Si la société ne retient que les aspects physiques de ses relations avec eux, c'est qu'elle fantasme sur ce qui, secrètement, l'excite et qu'après tout on ne fait de fixation que sur ce qu'on n'a pas.

Le vocabulaire même de ce combat douteux est lourd de non-sens. En vertu de quelle cruelle castration les mineurs n'auraient-ils pas de sexe légal puisque la nature a jugé bon de leur en donner un qui fonctionne ?

Qu'est-ce que le détournement ? Pourquoi ne peut-on pas détourner un majeur ?

Claude Sigala est inculpé « d'attentat sans violence ».

*Petit Larousse* : Attentat : acte d'agression. Aggression : attaque brutale et soudaine. Violence : usage abusif de la force.

Alors, un « attentat sans violence », c'est quoi, au juste ?

Qu'est-ce que l'« incitation à la débauche » ? Chaque enfant n'est-il pas pourvu, dans son slip, d'un incitateur à la débauche personnel et portatif bien plus persuasif que tous les discours des pédérastes ?

Alors que les relations pédophile-enfant sont empreintes d'une infinie tendresse, les juges n'y voient, eux, qu'une bavure organique. Il n'y a qu'à constater — je me répète — l'étonnante curiosité pornographique des instructions judiciaires et leur vide complet à propos de tout autre élément relationnel pour s'en persuader.

## Le contraire d'un viol

Chaque enfant coûte bien plus cher au « pédo » qu'un enfant qui aurait été le sien, mais il ne bénéficie ni de la Sécurité sociale, ni d'allocations familiales, ni même de la possibilité de compter une personne à charge sur sa déclaration d'impôts. Pire : bien des parents qui ont fichu leur rejeton à la porte ou qui ne se soucient pas de son absence prolongée continueront à percevoir indûment tous ces avantages, sans que la loi prévoie seulement la possibilité de les leur faire rendre à l'Etat, pendant que le pédophile assurera de sa poche la charge de son bien-aimé.

Pour le pédophile, aimer un enfant ne consiste pas, comme l'entend son père, à le plier, le mutiler moralement ou physiquement pour le faire entrer dans un moule de son moyen qui n'est pas, Diable merci, forcément celui qui lui convient. L'aimer, cela signifie l'éveiller à tout ce qui est bon et que, en conséquence, on lui cache. Cela veut dire l'initier aux plaisirs du corps qu'on lui a donné en lui interdisant l'usage. Cela veut dire étendre le plus tôt possible l'horizon de sa sensibilité à celui de l'adulte complet, libéré, lui permettre d'explorer toutes les ressources de sa personnalité, afin qu'il trouve sa voie et l'occupation qui, faite par goût, ne sera plus un boulot.

L'aimer, c'est faire en sorte qu'il soit autre chose que ce robot humain que fut son père, esclave du système de l'homme-rouge.

Du propre intérêt du pédophile, aimer un enfant, ce n'est pas, comme les parents le craignent, se l'approprier.

C'est seulement le rendre à lui-même, le laver des pollutions

morales inhibitrices qui l'assaillent dès ses premiers mots, le soigner pendant qu'il est temps encore du virus de l'homme-fourmi, exorciser les vaccinations qu'on lui a faites pour ôter le goût de la liberté, de la vie intense, de la nature et de l'amour, lui donner ce qu'il faut pour le préparer à vivre au lieu d'exister.

En d'autres mots, faire pour lui ce que vous auriez aimé que l'on fit pour vous quand vous aviez son âge...

Parler d'un pédophile sans parler de son amour pour les enfants, ce n'est même pas faire son portrait incomplet, c'est décrire un autre, tant toutes ses pulsions, ses sentiments, toutes ses préoccupations, toutes sa vie sont tournés, dédiés à ce qu'il a de plus cher : les enfants.

L'arracher aux enfants, c'est l'arracher à sa vie.

Plus grave encore : arracher son pédophile à un enfant, comme la police le fit si brutalement à Saint-Ouen, et même avec ménagements, c'est risquer de compromettre à jamais l'équilibre de l'enfant et l'amener à se demander si ses parents lui veulent vraiment du bien.

Quoi d'étonnant à ce que l'enfant soit consentant ? C'est cette fantastique complicité unissant l'enfant à son pédophile, qui déconcerte les parents et les juges au point de les amener, pour décrire ce qu'ils ne conçoivent pas, à créer des néologismes aussi stupides qu'« attentat sans violence ».

« Il faut sauver ce que les enfants ont de sacré », titrait un journal pendant l'affaire Coral.

Comment faire comprendre aux parents, aux juges, aux journalistes, que ce que les enfants ont de sacré, c'est justement ce qu'ils ne comprennent pas...

Forcer un enfant à faire l'amour, c'est, bien évidemment, le traumatiser. N'importe quel pédophile vous le dira.

Mais ne négligeons pas les corollaires : priver un enfant d'amour alors qu'il en a besoin, c'est lui infliger un traumatisme exactement équivalent...

Un violeur d'enfants n'est jamais un pédophile ; c'est un malade. On notera que la plupart des viols d'enfants sont commis par ses propres parents ou par un familier...

Un pédophile est incapable de violer un enfant, puisqu'il l'aime.

Un pédophile n'a pas besoin de violer un enfant, puisque c'est l'enfant qui se donne dans la joie et la liberté.

Assimiler, comme une certaine presse le fait si volontiers, pédophile et violeur d'enfant, c'est amalgamer délibérément et avec une parfaite mauvaise foi deux personnages aussi différents que le jour et la nuit.

Cela dit, lorsqu'un enfant vous sollicite pour que vous partagiez l'amour défendu avec lui, il y a quatre solutions :

1) On lui donne l'amour qu'il réclame, on assume le rôle qu'il entend vous faire jouer pour trouver son équilibre et on risque dix ans de prison.

2) On lui fait l'amour en cachette, une seule fois, pour ne pas être inculpé, et on part comme un pétou en lui laissant penser que les adultes ne pensent qu'à ça et ne savent pas aimer. Et on s'étonne, après cela, qu'il y ait un fossé des générations.

3) On l'envoie carrément sur les roses en lui disant : « Petit salopard, tu ferais mieux de penser au Bon Dieu et à tes devoirs », accroissant ainsi l'angoisse et la sensation d'isolement et de « monstruosité », la culpabilisation qu'ils ressentent tous, et on se demande ce que foutent les éducateurs quand on lit les chiffres — effroyables — du nombre des suicides d'adolescents dans notre beau pays de liberté avancée.

4) On le tue pour qu'il ne raconte rien. Voir les journaux, sans commentaire.

Un parent d'adolescent, un juge, un journaliste, un moraliste, ou un brave homme aurait-il une cinquième solution ?

Craignez, si vous êtes une de ces brutes qui cadenasent les slips de vos enfants et portez plainte contre les pédophiles au lieu de les remercier, de trouver un jour, sur la table de votre enfant, la lettre fatale : « Vous ne pouviez pas me comprendre, vous ne voulez pas m'aimer comme vous l'avez fait, pardonnez-moi, il n'y a pas d'autre solution. »



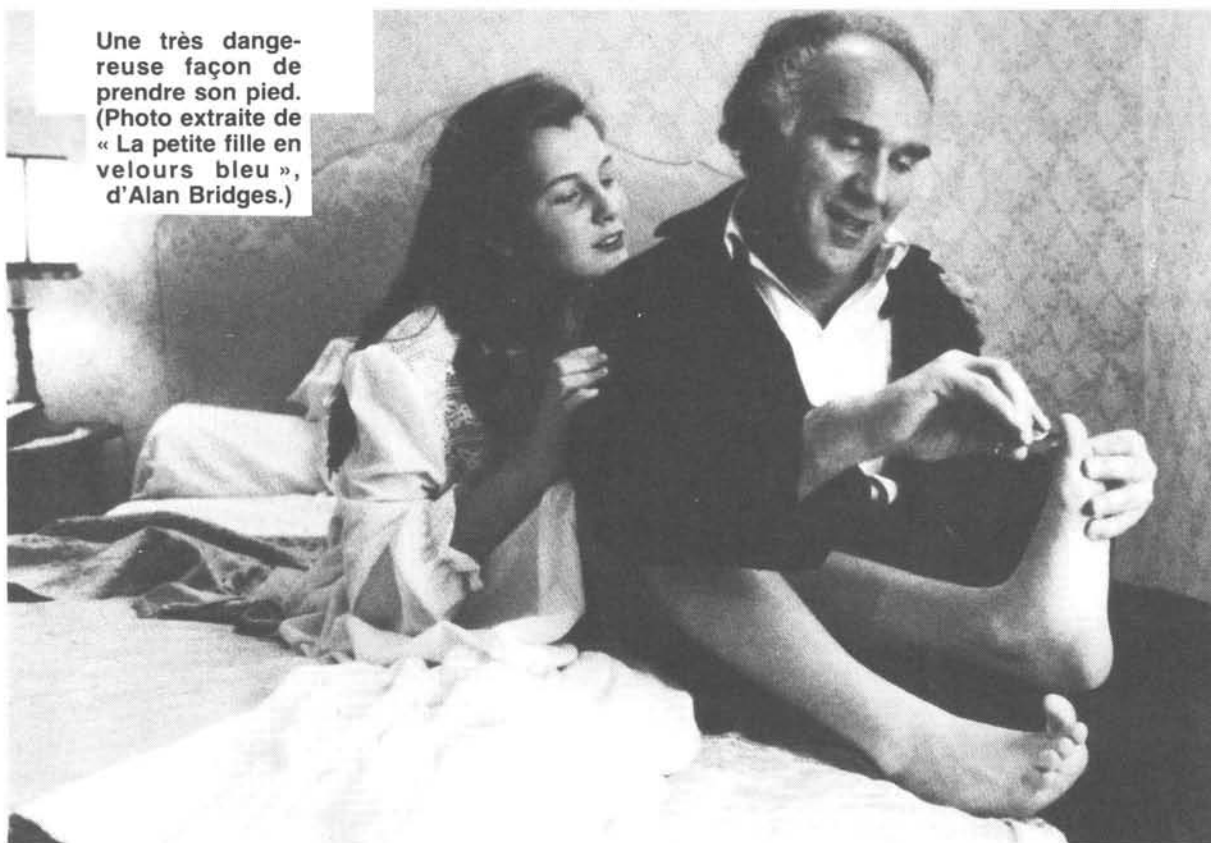
— Treize ans déjà... lui faut de l'amour, maintenant.  
(Dessin de Delannoy pour « l'Assiette au beurre ».)



Pédophilie et cinéma

# ROMÉOS ET LOLITAS

par Robert ARNAUD



Une très dangereuse façon de prendre son pied. (Photo extraite de « La petite fille en velours bleu », d'Alan Bridges.)

**L**ES petites filles ont toujours occupé une place de choix au cœur de l'imagerie érotique hollywoodienne. Dès l'apparition des premières stars, au temps du muet, les nymphettes tiennent le haut du pavé. Gloria Swanson a tout juste quinze ans lorsqu'elle débute auprès des Keystone Cops ; Lilian et Dorothy Gish respectivement seize et quatorze, et Mary Pickford à peine douze, pour ne citer que les plus fameuses de ces gamines qui vont devenir les premières « petites fiancées de l'Amérique ».

Sur les écrans, l'innocence paye, à tel point que Mary Pickford, quoique mariée avec Douglas Fairbanks, oublie de grandir dans ses films pour incarner Pollyanna ou la petite collégienne amoureuse de son vieux parrain dans « Papa longues jambes ». Divertissement pour les enfants ? Certes, mais les papas qui accompagnent leurs rejetons au cinéma ne pourront s'empêcher d'éprouver un trouble sentiment pour cette prétendue gamine cachant derrière de longues bouclettes une poitrine qui révèle malgré tout la supercherie. L'interdit des « amour enfantines » peut ainsi être transgressé en toute quiétude. La morale est sauve.

C'est à Charles Chaplin — Charlot, l'idole des enfants — que

revient l'honneur douteux d'avoir le premier fait la « une » des journaux pour une sombre affaire de détournement de mineurs. En fait, la plainte ne fut jamais déposée, la victime ayant trouvé — en accord avec sa mère — plus judicieux et rentable de faire subir à Chaplin un chantage au mariage ! La demoiselle s'appelait Lolita MacMurray, et Vladimir Nabokov se souviendra de son prénom lorsqu'il écrira son fameux roman. Il faut avouer que Charlot n'en était pas à son premier pas en la matière et que son goût pour les « fruits verts » n'était pas une nouveauté.

Son premier amour, une petite danseuse anglaise du nom de Hetty Kelly, lui avoue, alors qu'il la presse de l'épouser, n'avoir que quinze ans, et elle refuse. Est-ce en souvenir de cette passion inassouvie que Chaplin s'enflammera toujours pour de très jeunes filles ? Toujours est-il que sa première femme, Mildred Harris, n'a que seize ans quand il la rencontre en 1918. Chaplin n'a nullement l'intention d'épouser cette ravissante blonde aux yeux bleus. Il faudra que le très puritain David Wark Griffith — un de ses futurs partenaires des Artistes Associés — lui conseille vivement de légaliser pour que Charlot entraîne Mildred devant monsieur le maire. Le fruit de cette

union sans amour sera un enfant difforme qui ne vivra que trois jours. Mildred Harris obtiendra le divorce — et une montagne confortable de dollars — en 1920.

Chaplin n'est pas homme à perdre du temps. Puisque la cruelle Pola Negri refuse de l'épouser, il cherche inlassablement l'oiseau rare. Serait-ce précisément la perverse Lolita Mac Murray ? Rarement, en tout cas, une entreprise de « détournement de majeur » aura été menée avec autant de maestria par une gamine — habilement secondée par sa mère !

C'est en 1921 que Charlot fait la connaissance de Lolita, alors âgée de onze ans, et de son chaperon. Le réalisateur prépare « Une idylle aux champs », et toutes deux feront partie de la figuration. La petite fille a dû vivement impressionner Chaplin, car, deux ans plus tard, lorsqu'il tourne « Le kid », avec Jackie Coogan, Lolita incarne un ange. Aussitôt après, dans « Charlot et le masque de fer », on la retrouve dans un rôle de serveuse, tandis que son entremetteuse de mère joue les utilités.

## Charlot pris au piège

Dorénavant, à l'écran. Lolita s'appelle Lita Grey. Rien ne prouve que l'intérêt de Chaplin pour la petite fille ait dépassé, à l'époque, le domaine artistique. Mais en 1924, alors qu'il prépare « La ruée vers l'or », on voit beaucoup notre Pygmalion en compagnie de sa jeune protégée. La presse sera assez

surprise d'apprendre que Lita Grey a tous les atouts pour être la révélation de l'année, et qu'elle tiendra le rôle principal de « La ruée vers l'or ».

Lita/Lolita a désormais seize ans, et d'après un collaborateur de Chaplin, « n'étant pas encore sortie de l'enfance, elle savait pourtant se montrer provocante comme une grande coquette ». Il est certain que, cette année-là, Charlot ne résista pas plus longtemps aux manœuvres de cette petite allumeuse professionnelle.

Pendant les préparatifs du tournage de ce qui sera un de ses chefs-d'œuvre, Chaplin est constamment entouré par Lolita — et par Mrs MacMurray, qui fait elle aussi sa cour au génie du cinéma, dans un but intéressé, l'ensevelissant sans arrêt sous les compliments les plus élogieux. Toute l'équipe du film est absolument écœurée : seul Chaplin ne se rend pas compte du manège sordide dont il est le « pigeon ». Amoureux, il ne songe qu'à soigner la publicité de sa jeune découverte.

Hélas, après quelques essais, il lui faut vite reconnaître qu'elle n'a aucun talent. A une soirée chez Josef von Sternberg, Charlie Chaplin rencontre Georgia Hale, dont il s'éprend aussitôt. Comme elle est excellente dans « The Salvation Hunters » de Sternberg, il lui propose sur-le-champ le rôle principal de « La ruée vers l'or ». Ces dames MacMurray le prennent très mal ! Nouvelles tentatives de séduction, larmes, cris, menaces, rien n'y fait. Chaplin, qui n'éprouve plus rien



**Le seul talent de Lita Grey (ici avec Chaplin) : elle sut faire chanter le roi du muet !**



**Errol Flynn aimait le scotch, les bateaux et les fruits verts. Il sombra dans l'alcool et ne renonça jamais au dessert.**

pour Lolita, refuse de revenir sur sa décision. Furieuse d'avoir prostitué sa fille « pour rien », Mrs MacMurray frappe un grand coup : ou Chaplin épouse Lolita, ou bien elle le fait accuser de détournement de mineure...

Chaplin a déjà commencé le tournage de son film, quand il s'aperçoit que la gente dame ne plaisante pas du tout et qu'elle entend mener son chantage jusqu'au bout. Chaplin risque la prison. Alors, entre deux séquences de « La ruée vers l'or », le malheureux improvise une parodie de mariage, au Mexique, pour tenter d'échapper aux indiscretions de la presse. La nuit de noces aura lieu dans le train qui ramène toute l'équipe du film à Los Angeles. Le jeune marié est si « heureux » qu'il s'enferme, seul, dans son compartiment de wagon-lit. Lolita Chaplin, dans de meilleures dispositions, passera la nuit à faire la fête avec les comédiens et les techniciens, qui n'en pensent pas moins...

## Des détails d'alcôve

Ce mariage de raison — ô combien — bat de l'aile dès le début. Chaplin, excédé par la conduite infantile de sa femme, se montre le moins possible chez lui, tandis que Lolita, habilement secondée par belle-maman, commence à amener l'opinion publique en multipliant les déclarations les plus viles à la presse. Charlot, apprend-on, est méchant, il la bat, il la néglige, et il ne lui donne pas un sou alors qu'il est très riche. S'il l'a épousée, c'est uniquement, révèle-t-elle, pour le sexe. Mais là encore, l'affreuse Lolita brosse un tableau édifiant pour les fans du gentil Charlot : « Son zèle sexuel n'est pas comparable à sa fantaisie érotique. Un regard, un maquillage suffiront à attirer son attention, à l'exciter, à alimenter son fétichisme. Il ne

réussit pas à aimer une femme dans des conditions normales : il a besoin de situations sombres, mélodramatiques et absurdes. Par exemple, sa manière de faire l'amour dans une voiture. Il avait mis de petites tentures aux fenêtres de la voiture. Quand les tentures étaient fermées, chacun savait ce qui était en train de s'y passer. Et sa manie de prendre les femmes quand elles sont en colère ! Combien de fois ne m'a-t-il pas fait enrager pour se satisfaire ! Séduire une toute jeune fille dans un bain turc flattait son goût de la comédie. C'était tragique et en même temps ridicule. Il se prépara pendant des mois, s'employant à trouver le moyen de me conduire chez lui, de me montrer son bain turc et de me pousser à l'utiliser » (1).

On constatera, à la lecture de ce récit, que Lolita était « très avancée pour son âge », et que son innocence laissait passablement à désirer. Peut-on vraiment parler de détournement de mineure devant cette accumulation de détails d'alcôve révélateurs d'une maturité plus qu'évidente ?

Chaplin, de toute façon, ne peut plus se séparer de cette épouse gênante : elle est enceinte, puis met au monde un garçon, Charles junior, le 6 mai 1925. Officiellement, l'enfant ne sera déclaré que le 28 juin, Charlot préférant ne pas aggraver son cas en révélant que son fils avait été conçu bien avant le mariage. Le 30 mars 1926, Lolita sera mère d'un second garçon, Sydney. Quelques mois plus tard, après une accalmie, rien ne va plus. Excédé par la conduite insupportable de sa femme, qui organise des fêtes avec ses amis tous les soirs à la maison, Chaplin la met à la porte. Lita Grey demandera le divorce et l'obtiendra, ainsi qu'une fortune. C'est que l'opinion

(1) *Ciné-Revue*, 31.12.1977



publique est très montée contre Chaplin, « pervers » de pures jeunes filles. Boycotté par les ligues de morale, le cinéaste sombre dans la dépression nerveuse. Il s'en remettra et ajoutera dans les années à venir quelques mineures à son tableau de chasse, telles Marilyn Morgan — pressentie un temps pour lui donner la réplique — muette — dans « Les lumières de la ville » — ou Dona O'Neill, qui n'a pas dix-huit ans lorsqu'il la rencontre. Mais la fille du dramaturge Eugene O'Neill sera son grand amour et sa dernière femme, celle qui lui fera confiance à une époque où Chaplin risquait vingt-trois ans de prison dans un procès en paternité qui l'opposait à une certaine Joan Barry.

Depuis l'« affaire Lolita », en tout cas, Hollywood, qui condamne en façade les débordements de Chaplin, ne rêve que de « ça ». Marion Davies, amie de Charlot et maîtresse du magnat de la presse William Randolph Hearst, organise dans son château de San Simeon des « kiddies parties », où toutes les plus grandes stars se pressent, déguisées en bébés égrillards, en bambins délurés ou en gamines aguichantes. Cerceau à la main et sucette à la bouche, les starlettes exhibent des petites culottes et des barboteuses coquines qui font pâmer les vieux — et les moins vieux — messieurs, qu'ils soient producteurs ou comédiens. On transgresse sans danger les tabous, dans ces soirées très privées, tout en jetant l'anathème sur ce vilain Fatty Arbuckle qui a provoqué la mort d'une petite apprentie comédienne en abusant d'elle, dit-on, avec une bouteille de lait. On glousse aussi en évoquant la mort en voiture du grand cinéaste allemand F.W. Murnau, parce qu'il avait laissé prendre le volant à son petit boy philippin...

Avec l'arrivée du cinéma parlant, Hollywood devient plus que jamais une « usine à petites filles ». Shirley Temple, et plus tard Deanna Durbin et Judy Garland battent des records au box office, tout comme Freddie Bartholomew, Mickey Rooney et Roddy MacDowall, le fidèle copain de la chienne Lassie.

Des publicitaires astucieux font poser la minuscule Shirley Temple, costumée en entraîneuse, comme Marlene Dietrich dans « Cœurs brûlés ». Plus équivoque encore, une scène de « Heidi », où Shirley doit traire une vache. Tournant ingénument (?) vers elle un pis, on la voit prendre en pleine figure une giclée de lait blanc et crémeux. Une trentaine d'années plus tard, le cinéaste Michael Sarne incorporera cette séquence tendancieuse dans « Myra Breckinridge », histoire des fantasmes d'un cinéphile transsexuel incarné par Raquel Welch (sic). L'acariâtre Shirley, devenue sénateur, appréciera peu la manière dont son honneur s'en sera trouvé — c'est le cas de le dire — odieusement éclaboussé, et elle fera un procès à la Fox. Une action en justice qui amusera beaucoup une des autres interprètes du film, l'impériale Mae West, peu friande, quant à elle, de prépubères, et qui s'était évertuée, dans les années trente, à insinuer que Shirley Temple n'était qu'« une naine de cinquante ans ».

## Errol Flynn accusé de viol

À la MGM, au début des années quarante, Louis B. Mayer — celui-là même dont Joan Crawford dira : « Chaque fois qu'il m'appelait « ma petite fille », il s'arrangeait pour me tripoter un sein » — a bien des problèmes avec sa vedette-enfant Judy Garland. Sa « petite bossue » — c'est ainsi qu'il la surnomme affectueusement, histoire de lui donner des complexes quand elle croise Lana Turner et Ava Gardner dans les couloirs — vient sans arrêt le voir pour se plaindre que son réalisateur attiré, le célèbre Busby Berkeley, la tyrannise parce qu'elle refuse de répondre à ses propositions pas franchement honnêtes. Mayer le prude finira par renvoyer le satyre, en plein tournage d'un film, en prenant soin d'engager un cinéaste avec qui Judy ne courait aucun risque : il préférerait les jeunes garçons !

Tout ceci resta malgré tout discret, en regard du scandale qui

éclaboussa en 1942 la star n° 1 de la Warner Bros, le très populaire Errol Flynn. Grand coureur de jupons devant l'Eternel, Flynn venait de remporter un immense succès personnel avec « Gentleman Jim » de Raoul Walsh, où il incarnait le célèbre boxeur Jim Corbett, quand survint un fâcheux incident. Flynn participait à un film pour l'effort de guerre, intitulé « Remerciez votre bonne étoile », lorsque trois messieurs à l'air peu aimable firent leur apparition sur le plateau, puis exhibèrent leurs papiers. Des policiers ! Errol Flynn était accusé de viol statuaire — c'est-à-dire de relations sexuelles illicites avec une fille de moins de dix huit ans — sur la personne d'une certaine Betty Hansen. Il était en état d'arrestation.

## Au clair de la lune...

Tout d'abord, Flynn fut stupéfait. Il n'avait aucun souvenir de ce nom. On lui montra alors une photographie, et il retrouva soudain la mémoire.

— « Ah ! je vois, s'écria-t-il... cette blondasse pas très soignée ! Mais je l'ai à peine touchée. » Un mot malheureux, qui fut retourné contre lui par l'accusation. C'est chez des amis que Flynn avait rencontré cette Betty Hansen. Au cours d'une soirée, il l'aurait entraînée dans une chambre, puis violée.

Errol Flynn eut le tort de ne pas nier franchement et d'essayer avec une maladresse redoutable, de prendre les faits à la plaisanterie.

« Elle s'est seulement assise sur le bras de mon fauteuil », expliqua-t-il, mais il fut le seul à rire. Flynn s'était mis dans un sale pétrin. Comprenant qu'il risquait de finir ses jours en prison, il demanda avec arrogance à Jack Warner, son patron, de le tirer de ce mauvais pas, en lui laissant entendre qu'il n'avait pas intérêt à perdre « un de ses biens les plus précieux ».

Malheureusement pour lui, Jack Warner était plus qu'échaudé par les incartades de Flynn, qui menait une vie privée très agitée et dont les excès d'alcool et de drogue commençaient à perturber sérieusement les plans de tournage de films. Pour ne rien arranger, la presse était assez braquée contre Flynn, qu'elle traitait de « planqué » parce qu'il ne s'était pas engagé dans l'armée, comme Clark Gable, James Stewart, David Niven et bien d'autres stars.

Joan Crawford, qui connaissait bien Errol Flynn, expliqua avec justesse l'état d'esprit qui régnait alors à Hollywood : « En cas de scandale, la presse savait se taire. Il était patent qu'Errol Flynn se tapait des gamines des années avant que cela ne l'amène au tribunal, voyons ! Errol s'en vantait devant qui voulait l'entendre — mais aucun journaliste n'y avait jamais fait la moindre allusion. Si nous autres stars, nous filions le parfait amour avec nos studios, les services de publicité s'arrangeaient pour qu'on ne dise que des choses gentilles sur nous, dans la presse. Si ça commençait à sentir mauvais et si la justice s'en mêlait — comme pour Chaplin et Flynn — ils laissaient les journaux se régaler avec » (2)...

S'il n'était pas mécontent de l'incident — qui, après tout, pouvait avoir de bonnes retombées publicitaires — Jack Warner fit quand même défendre Flynn par Jerry Giesler, avocat réputé de Los Angeles. Pendant ce temps, Betty Hansen accumulait les détails accablants. Flynn lui avait dit qu'il lui trouverait du travail et elle l'avait cru ; ce n'est qu'une fois dans le lit, la porte verrouillée, qu'elle avait compris ce qui lui arrivait. Bref ! de quoi mettre en émoi la population féminine des Etats-Unis et s'attirer les foudres des ligues de morale.

L'avocat de Betty Hansen obtint ce qu'il voulait : le 16 octobre 1942, deux policiers firent leur entrée au domicile

(2) *Conversations with Joan Crawford, Roy Newquist, 1981.*

# Interdit aux mineurs

**A**TENTION ! sujet tabou. La pédophilie n'a jamais vraiment eu droit de cité au cinéma, et si nous restons dans le domaine de la production commerciale, on trouve finalement assez peu de films qui aient abordé ce thème.

Glissons rapidement, pour mémoire, sur les films mettant en scène de jeunes adolescents, sur lesquels se braque le regard nettement pédophile du réalisateur, qu'il s'agisse d'un David Hamilton (« Tendres cousines ») ou d'un Roger Vadim (« Surprise party »), et faisons un saut outre-Atlantique.

Aux Etats-Unis, jusque dans les années soixante, le Code Hays interdisait quelque allusion que ce fût à tout ce qui touchait aux perversions sexuelles. Une clause particulière de ce code de censure extrêmement rigide précisait d'ailleurs qu'on ne devait jamais voir à l'écran « les parties sexuelles d'un bébé ou d'un enfant ».

Quand on imagine qu'il était également interdit aux cinéastes de montrer un couple marié dormant dans le même lit, on comprendra aisément qu'il était difficile pour un réalisateur américain d'épancher en toute quiétude, et sur pellicule, ses penchants pédophiles. Etonnons-nous alors de l'inconscience (?) des censeurs qui laissèrent passer deux séquences restées fameuses des « Chercheuses d'or » (1933), une comédie musicale de Busby Berkeley, dans lesquelles un bébé à l'œil vicieux (joué par un nain habilement grisé) vient regarder entre les cuisses écartées d'une femme allongée sur une pelouse, tandis que la belle, sans

savoir qu'elle est observée, se laisse peloter par son servant. Le bébé, après un long regard vers la zone interdite, se tourne vers le public, et lui décoche un clin d'œil. Puis il se sauve un peu plus loin, et surprend un escadron de fille nues, derrière un rideau translucide. Tout en se léchant les babines et en roulant des yeux fous, l'affreux petit bonhomme relève alors la tenture pour faire partager son très évident plaisir au spectateur. Comme le sujet des « Chercheuses d'or » était anodin, la censure n'y vit que du feu !

Il faudra attendre « Baby Doll » en 1956, et « Lolita » en 1962, pour que le cinéma américain aborde de front le sujet. Dans le film d'Elia Kazan avec Carol Baker, le scénariste, qui n'est autre que Tennessee Williams, montre à la perfection toute l'ambiguïté de la femme-enfant, à la fois provocante, allumeuse et craintive, pleinement consciente en tout cas de son pouvoir de séduction ; celle qui refuse de « consommer le mariage »... et qui suce son pouce, à demi-nue, en songeant au jeune Italien qu'elle va séduire.

Dans « Lolita » — qui est tourné en Grande-Bretagne pour échapper au Code Hays — Stanley Kubrick ose ce qu'Elia Kazan n'a pu faire avec « Baby Doll » : dire l'âge réel de la gamine (moins de dix-huit ans), alors que Baby Doll était supposée avoir vingt ans — ce qui ne trompait personne, bien sûr. Il ne fait aucun doute, dans le film, que Vladimir Nabokov accorde volontiers les circonstances atté-



Bien qu'à cheval sur les principes, la censure hollywoodienne d'avant-guerre n'en laissa pas moins tourner des plans très ambigus. (Shirley Temple caracolant sur Richard Greene dans « Petite princesse ».)



Vingt ans plus tard, Carol Baker faisait découvrir aux messieurs les joies du baby-sitting. (Photo extraite de « Baby Doll ».)

nuantes à James Mason, et que l'innocence de Sue Lyon est une vue de l'esprit. Malgré la grande prudence du réalisateur pour le traitement des scènes risquées, « Lolita » fit un beau scandale à sa sortie, et Kubrick fut entraîné dans la boue par les critiques.

Une décennie plus tard, Louis Malle peut se permettre, avec « Pretty Baby » (« La petite »), de montrer une très jeune adolescente vivant dans un bordel. Quant à Roman Polanski, il ne rencontre, apparemment, aucune résistance du côté d'une grande compagnie comme la Paramount, en conjuguant, dans « Chinatown », pédophilie et inceste. On y voit John Huston, qui a fait un enfant à sa propre fille, Faye Dunaway, s'intéresser de près à celle qui est à la fois sa petite fille... et sa fille.

Rien à signaler de très alléchant au pays d'Oscar Wilde, sinon l'adaptation extrêmement raffinée, par Jack Clayton et Truman Capote, du « Tour d'écrou » d'Henry James, sous le titre « Les innocents ». La possession des deux enfants par les deux adultes s'effectue et demeure au niveau mental, mais elle n'en est que plus troublante.

La pédophilie germanique semble se réduire à deux adaptations (sur une trentaine d'années) du célèbre « Jeunes filles en uniforme ». C'est peu, et les amours de collègue nous amènent en France, où « Claudine à l'école » de Serge de Poligny (1937) ouvrit, si l'on peut dire, une première brèche. Blanchette Brunoy y incarnait l'héroïne de Colette. Les amours entre enseignantes et élèves féminines vont beaucoup plus

loin dans « Olivia », où Edwige Feuillère, après « Le blé en herbe », traque un gibier de plus en plus juvénile.

Les années soixante font naître l'équivoque. Sont-ils coupables ou non ? Hardy Kruger, dans « Les dimanches de Ville-d'Avray », et Jacques Brel, dans « Les risques du métier », ont-ils porté la main sur leurs « victimes » ? Serge Bourguignon affirme que la pureté des sentiments entre un adulte et une gamine est possible ; André Cayatte stigmatise les petites allumeuses. Il faudra attendre vingt ans pour que Bertrand Blier, dans « Beau-père » (1981), nous montre Patrick Dewaere succombant aux attaques en règle d'Ariel Besse, âgée de quatorze ans.

Saluons enfin les trois maîtres du cinéma italien contemporain, qui nous donnent la preuve que, dans la mentalité latine, « ça » n'a parfois pas une grande importance. Souvenez-vous, dans « Les damnés » de Visconti, de la scène où Helmut Berger caresse une petite fille, sous un piano. Chez Fellini, aussi, la pédophilie est très présente. Dans « Huit et demi », en particulier, la monstrueuse Saraghina s'exhibe avec un plaisir évident devant le petit garçon qui la paie pour la voir exécuter sa danse érotique. Pasolini, lui non plus, n'a jamais été en reste. L'ange ténébreux de « Théorème », Terence Stamp, dans sa visite salvatrice, ne dédaignait pas l'adolescent de la maison, et l'univers sulfureux de « Salò » est une illustration au pied de la lettre des « 120 journées de Sodome » du divin marquis, quant à l'utilisation des petits garçons.





Un prénom  
synonyme  
de  
détournement  
de majeur...

d'Errol Flynn avec un mandat d'arrêt. Le malheureux comédien, qui croyait être tiré d'affaire, se retrouva au commissariat, assis entre l'auteur d'un kidnapping, et un meurtrier. Ce n'était plus du cinéma !

Betty Hansen prétendait maintenant avoir été violée par d'autres invités de la soirée, dont certains employés de la Warner. Le procès promettait d'être alléchant, d'autant plus que le district attorney, particulièrement zélé, exigeait une grande précision dans les détails. Le public, réjoui, apprit ainsi que « les parties intimes de Mr Flynn avaient pénétré dans les parties intimes de Miss Hansen » et que l'odieux croquemitaine — qui avait par ailleurs gardé ses chaussures pour commettre son méfait — s'était escrimé pendant une demi-heure sur l'innocente enfant qui n'avait cependant pas jugé utile de crier à l'aide. Qui plus est, Flynn n'avait cessé de lui répéter pendant l'acte qu'elle avait de jolis seins et un beau derrière, ce qui, vu le physique peu avenant de la pauvre fille, relevait visiblement de la plus totale affabulation. De la part d'un amateur éclairé comme Errol Flynn, de tels compliments paraissaient on ne peut plus douteux !

L'étalage public de ces turpitudes n'eut pas exactement l'effet escompté sur les foules. Une horde de femmes se précipita en hurlant amoureusement sur Errol Flynn à sa sortie du tribunal, essayant d'arracher ses vêtements. Il fallut emporter une gamine en transes qui criait à son idole : « Tu peux m'emmener dans une chambre quand tu veux ! »

C'est alors qu'éclata la deuxième bombe : une seconde accusation de viol statuaire dont aurait été victime une jeune figurante des studios Warner, Peggy Satterlee. Cette fois-ci, Errol Flynn s'écroula, d'autant plus qu'il se souvenait fort bien de cette ravissante personne qu'il avait rencontrée en tournant — ironie du sort — « La charge fantastique ».

— « Je n'allais quand même pas lui demander son âge », se plaignit-il à son avocat. Or, Peggy Satterlee n'avait que seize ans lorsqu'Errol l'avait emmenée sur son yacht, le « Zaca »

sous le prétexte de faire des photos pour le magazine « Life ». En fait, pleurnicha Peggy devant le juge, en étreignant convulsivement un petit mouchoir, Flynn l'avait entraînée dans sa cabine pour lui montrer la lune (re-sic) par le hublot, il lui avait arraché sa culotte et l'avait violée.

— « Et vous n'avez pas résisté ? » lui demanda le district attorney, toujours aussi professionnel. « Un peu, au début, répondit Miss Satterlee dans un souffle. Je ne me suis pas débattue. J'ai seulement dit qu'il ne devait pas faire ça. »

Errol Flynn, qui tournait alors « L'ange des ténèbres », n'en menait pas large. Sur le plateau, il avait l'air d'un zombie. Il ne songeait plus du tout à plaisanter et confia à des intimes qu'il envisageait le suicide si les choses se passaient mal. C'est alors que Jerry Giesler parvint à retourner la situation à l'avantage de son client, grâce à des révélations des plus croustillantes sur le passé — déjà lourd — des deux « victimes ».

## Pour faire un exemple

Betty Hansen, qui avait quitté le drugstore où elle travaillait, à la suite d'une altercation avec son patron, avait été arrêtée pour vagabondage et habitait depuis dans un foyer pour jeunes délinquantes, à la suite d'une comparution devant le tribunal des mineurs. Elle y avait avoué s'être rendue deux fois dans un motel avec un homme — qui n'était pas Errol Flynn — et s'y être livrée à une « perversion sexuelle » en pratiquant le coït oral. Le district attorney n'eut pas à expliquer à cette jeune fille supposée pure de quoi il s'agissait. Elle comprenait visiblement fort bien !

Quant à Peggy Satterlee, qui persistait elle aussi à jouer les vierges effarouchées, son innocence était également des plus relatives.

— « Miss Satterlee, lui demanda Giesler à brûle-pourpoint, est-il vrai que vous avez subi une intervention chirurgicale défendue par la loi ? »

# LE CRAPOUILLOT

POUR RECEVOIR RÉGULIÈREMENT TOUS LES  
DEUX MOIS LES PROCHAINS NUMÉROS

**ABONNEZ-VOUS,  
OFFREZ UN ABONNEMENT**

FRANCE METROPOLITAINE UNIQUEMENT

**6 NUMÉROS**

~~120 F~~

**80 F**

**12 NUMÉROS**

~~240 F~~

**150 F**

POUR VOUS ABONNER, IL VOUS SUFFIT DE RETOURNER LE BULLETIN  
CI-CONTRE AVEC VOTRE RÈGLEMENT A :

**LE CRAPOUILLOT SERVICE ABONNEMENTS**  
**49, AVENUE MARCEAU, 75116 PARIS**

## BULLETIN D'ABONNEMENT

NOM .....

PRÉNOM .....

ADRESSE .....

JE DESIRE M'ABONNER  
POUR

6 NUMEROS ☐ ..... F

12 NUMEROS ☐ ..... F

CI-JOINT MON  
RÈGLEMENT PAR

CHÈQUE BANCAIRE..... ☐

CCP ..... ☐

MANDAT-LETTRE..... ☐

DATE .....

CCP N° 25 391 74 C PARIS



## BULLETIN DE COMMANDE

NOM.....

PRENOM.....

ADRESSE.....

Je désire recevoir les numéros

N° 58 ☐ N° 59 ☐ N° 60 ☐

N° 61 ☐ N° 62 ☐ N° 63 ☐

N° 64 ☐ N° 65 ☐ N° 66 ☐

N° 67 ☐ N° 68 ☐ N° 69 ☐

N° 70 ☐ N° 71 ☐ N° 72 ☐

Je désire recevoir les Hors Séries

N° 1 ☐ N° 2 ☐ N° 3 ☐

Les 3 numéros ensemble ☐

Mettre une croix dans le ou les carrés choisis

Ci-joint mon règlement par

chèque bancaire ☐ chèque postal ☐

SEPA PARIS 25 391 74 C

# LE CRAPOUILLOT

## OFFRE PROMOTIONNELLE

Prix à l'unité 18 F

4 exemplaires ..... 60 F

8 exemplaires ..... 110 F

12 exemplaires ..... 140 F

## HORS SERIE

Prix à l'unité 20 F

les 3 exemplaires ..... 50 F

POUR VOTRE COMMANDE IL VOUS SUFFIT DE RETOURNER LE BULLETIN  
CI-CONTRE AVEC VOTRE REGLEMENT A :

LE CRAPOUILLOT SERVICE DES VENTES  
49, AVENUE MARCEAU, 75116 PARIS





L'oie blanche changea de couleur — si l'on peut dire — et avoua en bredouillant qu'elle s'était effectivement fait avorter à l'âge de seize ans. On avait exercé sur elle un chantage : le nom du père de l'enfant ne serait pas révélé si elle acceptait de témoigner contre Errol Flynn. Il y eut quelques remous dans le tribunal. Les deux nymphettes avaient de plus en plus l'air de vilaines petites menteuses prêtes à faire et dire n'importe quoi pour une poignée de dollars. Leur avocat continua malgré tout ses attaques contre la vedette de cinéma, arguant du fait que Flynn était, quoi qu'il en soit, un vivant symbole de la dépravation sexuelle, un flétrisseur de la belle jeunesse californienne, et que de tels individus ne pouvaient vivre que derrière les barreaux d'une prison. Il cherchait visiblement à faire un exemple.

Errol Flynn, dans un moment de douce inconscience, confia à Giesler : « Mais bon Dieu, la grande différence entre moi et la plupart des hommes, c'est qu'ils sont prudents, timorés et discrets. Pas moi. Je ne l'ai jamais été et ne le serai jamais. Ce que je fais n'est nuisible... ni désagréable pour personne. »

Le 5 février 1943, le jury se retira pour délibérer. Il ne devait rendre son verdict que le lendemain matin : Errol Flynn était reconnu « non coupable ». Cette nouvelle lui fit un tel plaisir qu'il tomba amoureux de la jeune fille qui tenait un bureau de tabac proche du tribunal. Ainsi, Nora Eddington devint la seconde Mrs Flynn, après Lili Damita.

Cette pénible confrontation avec la justice ne refroidit pas les ardeurs d'Errol Flynn et son goût pour la jeunesse. Sept ans plus tard, alors qu'il était en train de convoler en justes noces, pour la troisième fois, avec l'actrice Patrice Wymore, à Monte-Carlo, un nouveau scandale retentissant éclata. Le satyre avait encore frappé !

Il se voyait accuser, en pleine réception de mariage à l'Hôtel de Paris, d'avoir « abusé lascivement, sensuellement et charnellement » — quel programme — d'une jeune Française de dix-sept ans nommée Denise Duvivier. Imaginez la mine défaite de la mariée, lorsqu'elle apprit que le méfait avait eu lieu à bord du yacht « conjugal » — plusieurs mois avant le mariage, il est vrai...

Cette fois-ci, l'ingénieux séducteur — d'après sa victime — n'avait pas abusé d'elle sur une couchette. Il l'avait surprise, nue, sous la douche. Appuyant sur un bouton électrique, Flynn avait alors fermé la porte de la cabine de douche, puis il avait violé la jeune fille à plusieurs reprises. Denise Duvivier, vendeuse dans une parfumerie, avait un aspect peu avenant et des jambes velues. Horrifié par ce dernier détail anatomique, Errol Flynn jura ses grands dieux que jamais il n'aurait pu avoir l'idée de la détourner du droit chemin. D'abord, la cabine de douche du « Zaca » n'avait pas de fermeture électrique.

Ensuite, il défiait le juge de parvenir à y entrer en même temps qu'une seconde personne.

On se rendit en délégation sur les lieux supposés du crime, et le digne juge fut le premier à reconnaître que seul Houdini, à la rigueur, aurait réussi à se livrer à des exploits érotiques dans un espace aussi exigü. Errol Flynn s'en tira au bénéfice du doute.

Il était normal que celui qui clama toute sa vie qu'il aimait « le vieux whisky et les jeunes femmes » finît ses jours dans les bras d'une nymphette. A quarante-neuf ans, en 1958, Flynn tournait à Hollywood « Une femme marquée », où il incarnait son vieux copain de beuveries, John Barrymore. Sur le plateau voisin, Nathalie Wood était la vedette de « La fureur d'aimer », avec Gene Kelly. L'œil d'Errol fut attiré par une jeune figurante : une petite blonde aux jambes ravissantes. Elle semblait à la fois innocente et tout à fait délurée : un cocktail explosif auquel ne résista pas Errol Flynn. En un rien de temps, il avait séduit Beverly Aadland, malgré ses seize ans. Là, Flynn était au courant, et il savait ce qu'il risquait.

Mais l'incorrigible séducteur s'en moquait. Sachant plus ou moins que ses jours étaient comptés, il n'avait aucune envie de se priver de ce qu'il aimait le plus au monde. Abandonnant femme et enfants, Flynn suivit celle qu'il surnommait affectueusement « Woodsie ». Lorsqu'il descendait dans un hôtel, Errol réservait deux suites voisines, avec la complicité émue de la propre mère de la nymphette, ravie de cette bonne fortune. Malgré toutes ces précautions, on commença à jaser et il y eut un début d'enquête. Flynn préféra ne pas s'attarder et entraîna sa conquête dans sa propriété de la Jamaïque.

Quelque temps plus tard, de retour à Hollywood, Flynn organisa une grande fête pour célébrer les dix-sept ans de Woodsie. Devant les invités, l'exquise ingénue exhiba de superbes faux papiers qui lui donnaient vingt-deux ans. Personne ne fut dupe, mais les commères s'estimèrent satisfaites. La morale était sauve, du moins en façade. Errol Flynn ne devait pas savourer longtemps cette dernière liaison. Prematurément usé par l'alcool, la drogue et les femmes, il mourut d'une crise cardiaque lors d'une soirée chez des amis. Il venait d'avoir cinquante ans.

A la suite de Charles Chaplin et Errol Flynn, d'autres spécimens de la colonie hollywoodienne devaient se distinguer dans le même domaine, avec moins de brio, cependant. Plus récemment, ce sont avant tout les vedettes du disque, des rockers comme Elvis Presley et Jerry Lee Lewis, qui ont défrayé la chronique, en épousant des gamines très averties pour leur jeune âge.

Avec la libération des mœurs, Chaplin et Flynn scandalisaient-ils encore en 1983 ? Laissons à Joan Crawford le mot de la fin : « Si l'énorme et répugnant Marlon Brando violait la petite Tatum O'Neal au grand jour, le public d'aujourd'hui hausserait les épaules en disant : Et puis après ? »...



**Fatty avait une manière très personnelle de faire boire ses jeunes amies. L'une d'elles en mourut. Ce fut le « scandale ».**

Pédophilie et provocations policières

# LE VILAIN MANÈGE DU CORAL

par Vincent ACKER

**L** E mercredi 13 octobre 1982, une escouade de gendarmes prend position autour d'une vieille ferme d'Aimargues, dans le Gard, à quinze kilomètres de Nîmes. Rapidement l'ordre d'assaut est donné et les forces de l'ordre s'élancent. Après avoir fouillé consciencieusement chacune des pièces de la maison principale ainsi que les bâtiments annexes, les gendarmes retournent sur Montpellier, emmenant avec eux trois personnes qui seront interrogées par des policiers de la brigade des stupéfiants et du proxénétisme. Ils ont effectué le déplacement tout exprès... L'identité des trois personnes interpellées sera donnée un peu plus tard : il s'agit de Claude Sigala, trente-neuf ans, directeur de centre, d'Alain Chiapello, trente-cinq ans, médecin psychiatre et de Jean-Noël Bardy, vingt-six ans, éducateur.

Cette affaire ne tardera pas à avoir un nom : Coral ! Un nom qui lui va à merveille car ce scandale pluridirectionnel va bientôt se muer en règlement de comptes.

Et l'on verra s'y mêler, dans un grouillement répugnant, pédophilie, homosexualité, corruption de fonctionnaire, chantage auprès de ministres bien en cour, tentative de déstabilisation et pressions politiques en tout genre...

Avec, pour parachever le tout, l'intervention de policiers verveux qui vont, sur ordre, tenter de compromettre — on dit moins élégamment : de mouiller — plusieurs journaux d'opposition. Au cours de l'enquête, on va s'apercevoir en effet, et ce n'est pas le moindre des paradoxes, que la pédophilie et l'homosexualité, qui motivèrent initialement les recherches, cèdent la place, sous les projecteurs, à la production d'un faux grossier qui servira de mobile pour saisir un confrère et ruiner de réputation un ministre.

Mais, pour bien comprendre tous les épisodes plus ou moins tortueux de ce scandale, il convient de procéder avec la minutie d'un horloger franc-comtois.

## Des sympathies à gauche

Le mercredi 13 octobre, donc, les policiers investissent et passent au peigne fin le centre Coral dirigé par Claude Sigala.

Créé en 1976 grâce à un don de la Fondation de France et à un prêt consenti par le Crédit Agricole, le centre Coral a pour but l'accueil et la protection de jeunes handicapés. Il se veut un endroit privilégié pour enfants autistes et débiles plus ou moins fortement atteints, où tous les troubles du comportement y seraient soignés, de la psychose profonde à la toxicomanie juvénile en passant par la délinquance primaire, considérée comme une « maladie ».

A l'origine de ce genre d'établissements, les « lieux de vie », un homme, Claude Sigala. Une quarantaine d'années, le visage rond sur fond de cheveux bouclés, un rien négligé et portant par prédilection le pantalon de velours côtelé sans âge et sans



Claude Sigala au Coral, en juillet 1981. Ses amis viennent d'arriver au pouvoir et il en attend — avec confiance — une reconnaissance officielle.



Le Coral, installé au mas d'Aimargues, près de Montpellier, tirait son nom d'un vague manège. Mais le rodéo commencera à Paris, dans le cabinet du juge d'instruction...

forme, le « docteur » Sigala est l'animateur du Coral et des autres centres qui ont vu le jour sous son impulsion.

Le programme de Sigala et de ses amis : faire sortir les handicapés du cadre « institutionnel » — hôpital ou maison spécialisée — en établissant des « rapports privilégiés entre éducateurs et malades ».

Il s'agit en vérité d'un des nombreux avatars du courant antipsychiatrique né dans les années soixante et « récupéré » en mai 68. Aux murs de l'asile, on opposera les bras accueillants du thérapeute aux traitements agressifs, la parole compréhensive aux règles d'autorité traumatisante, l'épanouissement par l'improvisation.

Il convient de noter que si les principes qui inspirent ce genre d'endroit sont généreux, ils peuvent aussi couvrir de nombreux abus. De fait, les centres attirent rapidement tout ce que la féconde famille des « psy » compte de ratés à la compétence douteuse, de marginaux qui y trouvent le gîte et le couvert... et bientôt, comme on l'apprendra, d'amateurs de chair fraîche aux arrière-pensées rien moins qu'éducatives...

En infiltrant le milieu des thérapeutes, en « théorisant » à qui mieux mieux, ces derniers se sont érigés bientôt en école de pensée. Et, comme il se doit, se sont dotés de moyens d'expression et de communication : la revue « Possible » entre autres, qui fait l'apologie des amours pédérastiques, et tout le circuit du CRA (Collectif des réseaux alternatifs).

L'arrivée au pouvoir en mai 1981 de François Mitterrand et des socialistes donne à Sigala et à ses émules des idées de grandeur. En effet, certaines de ses relations occupent

maintenant des postes importants dans certains ministères. Jean-Pierre Rosenczweig, par exemple, appartient au cabinet de Georgina Dufoix, secrétaire d'Etat à la famille.

Grâce à certaines interventions, un groupe de travail est mis sur pied après l'élection présidentielle pour proposer aux DDASS (Directions départementales des affaires sanitaires et sociales) une intégration — autrement dit, une reconnaissance officielle — des quarante centres du type Coral.

Au moment où l'on arrête Claude Sigala, le dossier d'intégration se trouve sur le bureau même de Georgina Dufoix : l'accord, on le voit, n'aurait pas tardé à intervenir.

Mais alors, que viennent chercher les policiers parisiens dans cette ferme provençale, et qui les envoie ?

On le saura très vite, mais pas grâce aux policiers qui gardent un mutisme troublant. En fait les forces de l'ordre interviennent dans le cadre d'une commission rogatoire délivrée par le juge Michel Salzmann, magistrat instructeur à Paris, sur plaintes de parents d'enfants vivant au Coral et sur la foi d'une dénonciation détaillée. Motif : « attentats à la pudeur sans violence sur mineurs de moins de quinze ans et excitation de mineurs à la débauche ». En investissant le Coral les policiers espèrent donc trouver des preuves, des photos, des documents, obtenir des témoignages.

Le juge Salzmann, qui dirige officiellement l'enquête, est une figure. Ce jeune magistrat, d'une pugnacité sympathique n'est pas dénué d'ambition. Or, il sent dès le début que son dossier est explosif et risqué, s'il ne fait pas long feu, de faire parler de lui. Homme d'action plus que de réflexion il va mener son



enquête tambour battant, ne reculant devant aucun moyen ni aucune pression. Sa conduite personnelle, on le verra plus tard, n'est pas innocente ni exempte d'irrégularités. Un casse-cou le juge Salzmans ? Plutôt deux fois qu'une.

L'enquête policière se déroule dans une atmosphère de secret très inhabituelle, même pour une affaire de mœurs. Impossible en effet à la presse, dans ces premiers jours, de connaître le mobile réel de ces arrestations. Mais le fait est que, très rapidement, cette sordide affaire quitte son cadre provençal pour rejoindre la capitale, puisque dès le 16 octobre Michel Salzmans demande que les trois prévenus soient déférés dans son cabinet parisien. Il désire les entendre personnellement.

Le 18 octobre, c'est chose faite ! Mais les informations sont toujours tenues sous le boisseau. Ce que l'on sait, c'est qu'avant d'entrer dans le cabinet du magistrat, Claude Sigala hurle son innocence, se prétend l'objet d'une machination. Mais le juge a déjà pris sa décision et, sur la base des éléments d'enquête recueillis à Aimargues par les policiers de la brigade de répression des stupéfiants et du proxénétisme aux ordres du commissaire Riou, il inculpe les trois éducateurs et décide leur incarcération immédiate.

Sur place, les enquêteurs auraient découvert un fait nouveau, et d'une gravité exceptionnelle : Claude Sigala a en effet accepté le retour dans son centre d'un ancien stagiaire, auteur d'un meurtre en 1977, après sodomisation, d'un pensionnaire alors âgé de onze ans. Le criminel n'avait pas été jugé, les experts psychiatriques ayant établi son irresponsabilité mentale. Jean-Pierre Lannez, âgé de 17 ans à l'époque des faits, avait été interné dans un établissement psychiatrique. Or, il était revenu au Coral dans les semaines qui précédaient le déclenchement de l'affaire et certains enfants se seraient plaints de son comportement.

Autre coïncidence, sa disparition... juste avant les premières arrestations.

## Les marginaux se mobilisent

L'arrestation de Claude Sigala et des deux autres inculpés connaît un début de célébrité. Tous ses amis décident en effet de « monter » à Paris dans la semaine qui suit afin d'exiger sa mise en liberté. On commence des grèves de la faim, des comités de soutien se constituent à Montpellier, à Lyon, à Paris, ainsi que dans des capitales étrangères.

Le ban et l'arrière-ban des marginaux se mobilise. Ils vont même, un moment, s'attirer la sympathie active d'un psychiatre de renommée internationale, grand signeur de pétitions devant l'Eternel, Félix Guatarré. Comment ne serait-on pas indigné par ce nouveau coup de la « répression » : certains parents d'enfants confiés au centre ne viennent-ils pas plaider en faveur des inculpés ?

Pourtant, chez le juge d'instruction, Jean-Noël Bardy reconnaît s'être livré lui-même à des attouchements envers des pensionnaires du Coral tout en précisant que ces pratiques faisaient partie de la thérapie utilisée dans les « lieux de vie ».

Et puis, le 19 octobre, nouveau coup de théâtre. Le juge Salzmans prononce trois nouvelles inculpations. Conformément aux réquisitions du parquet, Gérard Durand, musicien, trente-sept ans, professeur de flûte à bec, est inculpé d'attentat à la pudeur et d'excitation de mineurs à la débauche par le juge Salzmans. Il est écroué immédiatement. Quant aux deux autres inculpés, il s'agit de Willy Marceau, vingt et un ans sans profession, et de René Schérer, professeur d'université à Paris-VIII.



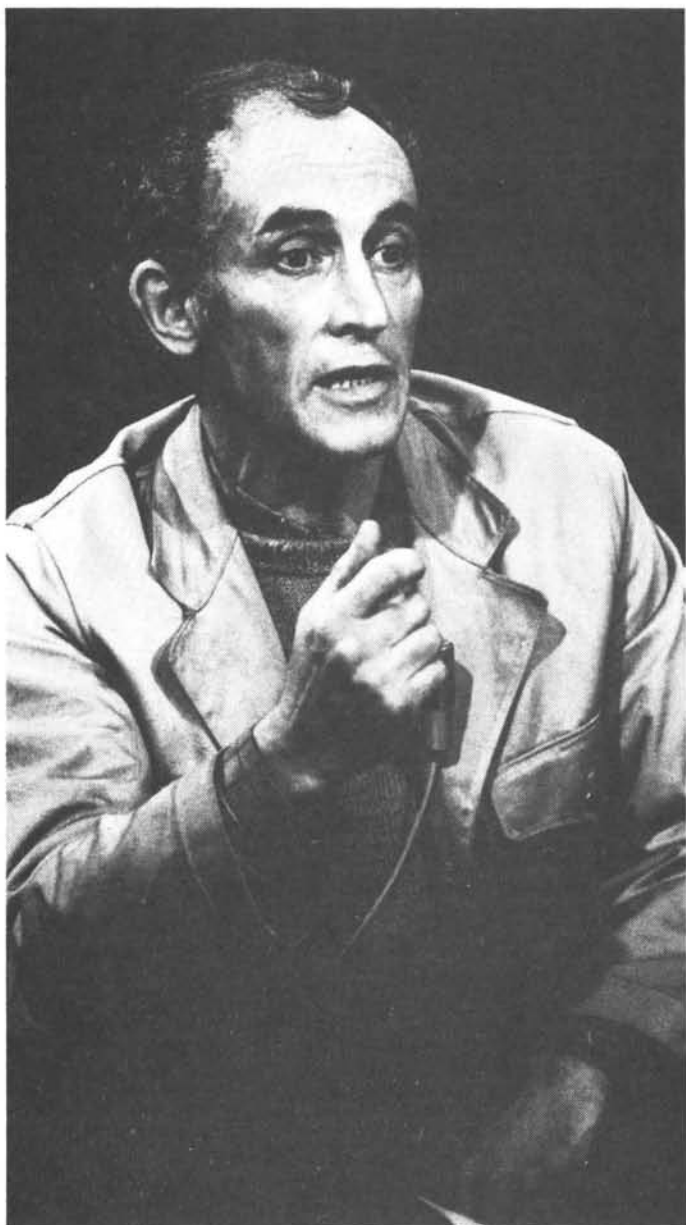
**J.-P. Rosenczweig faillit commettre une fameuse boulette en demandant à son ministre, Georgina Dufoix, la reconnaissance officielle du Coral.**

Dans le Gard, non loin du Coral, les enquêteurs sont toujours à la recherche de Jean-Pierre Lannez. Il aurait été vu dans la région mais les policiers ont perdu sa trace.

Pendant ce temps, à Paris, une nouvelle inculpation a été prononcée, celle de Jean-Claude Krief. Nous reviendrons sur ce personnage ambigu : c'est par lui que le scandale arrive.

Or, le 19 octobre, Jean-Claude Krief est arrêté à son domicile et écroué, et le juge Salzmans n'y est pour rien. Le responsable de ses malheurs présents, sinon à venir, est le juge Etienne Guilbaud qui l'inculpe de « violation des dispositions du contrôle judiciaire ». Ce contrôle judiciaire lui avait été signifié en juillet 1982 après une affaire d'escroquerie et de falsification de chèques.

Jusqu'ici, en dépit du silence obstiné de la police et de la justice, le dossier du Coral se présente comme une banale affaire de mœurs. De ballets bleus aurait-on dit autrefois. Avec l'entrée en scène de Krief — entrée apparemment sans rapport avec l'intrigue — ce n'est plus un Feydeau graveleux qui est à l'affiche, mais Ionesco. Et ce n'est pas l'inculpation, le



**Le professeur d'université René Schérer, théoricien de la « dépenalisation ». Il sera l'un des premiers inculpés.**

lendemain 20 octobre, du frère de Jean-Claude Krief pour tentative de chantage à l'égard d'un membre du gouvernement qui semble pouvoir éclaircir ce superbe imbroglio.

Et pourtant...

Au soir du 21 octobre la situation est la suivante : le juge Michel Salzmann a inculpé six personnes pour attentats à la pudeur sans violence sur mineurs de moins de quinze ans et une personne pour « tentative de chantage ». Pendant ce temps, un autre juge d'instruction inculpe le témoin numéro un de cette affaire pour violation du contrôle judiciaire.

Le 22 octobre, le magistrat instruisant l'affaire du Coral fait sortir Jean-Claude Krief de la prison de la Santé, où il est incarcéré depuis deux jours. Pendant plus d'une heure et demie que dure l'entretien, le jeune homme réitère ses accusations.

Le 26 octobre, M<sup>re</sup> Jean-Jacques de Felice, Alain Ottan, François Roux et Michel Tubiana font la déclaration suivante au nom de leurs clients inculpés, qui exigent qu'une mesure identique soit prise à l'encontre de leur dénonciateur : « Nous demandons notre mise en liberté provisoire ainsi qu'une

confrontation entre Krief et nous, et, compte tenu des déclarations de ce dernier qui se révèlent pour certaines mensongères, qu'il soit inculpé. La défense tient à réaffirmer qu'en l'état du dossier et contrairement aux allégations mensongères et diffamatoires de certains, dont elle ne manquera pas par ailleurs de tirer les conséquences, aucune photo pornographique ne figure dans la procédure à notre charge. »

Le même jour, le juge Salzmann entend une deuxième fois Claude Sigala qui proteste toujours de son innocence. L'entretien dure plus de trois heures. Celui du docteur Chiapello, lui aussi inculpé pour les mêmes motifs, ne durera lui qu'une heure... dans une ambiance beaucoup plus calme.

## Le Tout-Paris chez le juge

Le 29 octobre 1982, nouveau coup de théâtre. Jean-Claude Krief entend se rétracter et évoque une machination politique. M<sup>re</sup> Vergès, son avocat, prétend que le dénonciateur aurait subi des pressions afin de discréditer certains membres du gouvernement.

Le même jour, le docteur Alain Chiapello, arrêté le 13 octobre en même temps que Claude Sigala et Jean-Noël Bardy, est relâché. Le juge a accepté cette mise en liberté mais a refusé celle des deux autres inculpés.

La presse peut désormais reprendre certaines informations selon lesquelles le Coral était un lieu de pédophilie notoire. Des témoignages affluent et semblent conforter la thèse du juge Salzmann. Dans la confusion des rumeurs, les bruits les plus insensés se mettent à courir les salles de rédaction. La cohorte des exhibitionnistes de tout poil encombre les centraux téléphoniques. Notre confrère « Témoignage Chrétien » livre à ses lecteurs des récits d'enfants qui auraient été malmenés. La femme du directeur du Coral intervient auprès du journal pour l'inciter à la prudence.

Le 5 novembre 1982, les avocats de Sigala et de Bardy déposent une nouvelle demande de mise en liberté en faveur de leurs clients. Cette demande comme l'autre sera rejetée cinq jours plus tard par le juge Salzmann.

Quarante-huit heures ne sont pas écoulées que surviennent de nouvelles inculpations. Cette fois c'est le tour de Roger Auffran, directeur de la revue « Possible », ainsi que de Philippe Robert, un ancien pensionnaire du Coral. Mêmes motifs que pour les premiers inculpés : « attentats à la pudeur sans violence sur mineurs de moins de quinze ans et incitation de mineurs à la débauche ». C'est chez Auffran que les enquêteurs ont retrouvé des lots impressionnants de clichés pornographiques. Quant aux liens entre ce dernier et Claude Sigala ils existent depuis très longtemps. En effet, « Possible » assure la diffusion de certains articles du CRA (Collectif des réseaux alternatifs) qui regroupe les différents « lieux de vie » dont Claude Sigala est le président.

Le 18 novembre : confrontation entre les deux protagonistes de cette affaire, Jean-Claude Krief, d'un côté, et Claude Sigala de l'autre. Le juge Salzmann prétend que la rétractation de Krief ne modifie en rien son dossier puisque ce dernier ne repose pas sur ses déclarations mais sur d'autres éléments obtenus au cours de l'enquête. Le même jour les avocats de la défense demandent que le juge soit dessaisi du dossier au chef d'irrégularité. En effet, Michel Salzmann aurait donné son accord pour que Krief se rende aux Pays-Bas avec un policier de la BSP afin de retrouver des photos pornographiques qui auraient été prises au Coral. Or, en acceptant cette démarche le juge aurait violé, lui aussi, le contrôle judiciaire dont Krief était l'objet.

C'était à ce moment-là que Krief va être inculpé pour l'affaire du Coral proprement dite. Il est en effet accusé d'avoir volé un

formulaire de procès-verbal dans les locaux de la police et d'avoir fabriqué un faux procès-verbal afin de le revendre.

Le 22 novembre, le juge Salzmänn procède à l'audition de diverses personnalités du Tout-Paris.

Sauf le respect qu'on doit à sa personne et à ses fonctions, le juge Salzmänn semble atteint d'une forme aiguë de la « maladie du soupçon ». D'autant qu'il a affaire, avec Krief, à un dénonciateur jamais à court d'imagination.

L'écrivain Gabriel Matzneff en fait les frais, même s'il ressort libre du cabinet du juge, puisque « Le Monde » le « décharge », peu après de sa chronique. Il y perdra ainsi, par pusillanimité, un collaborateur plein d'humeur et d'humour, denrées assez rares au quotidien de la rue des Italiens.

Le lendemain, le juge Salzmänn procède à l'audition de trois jeunes garçons dont les accusations seraient en réalité le point de départ de cette enquête. Tous trois auraient effectué un séjour dans le centre de Claude Sigala.

Le 6 décembre, la chambre d'accusation de la cour d'appel de Paris, présidée par Louis Gondre, confirme l'ordonnance du juge Salzmänn qui avait refusé la mise en liberté de Claude Sigala et de Jean-Noël Bardy.

La chambre d'accusation, à nouveau sollicitée pour une demande de mise en liberté de Claude Sigala et des divers inculpés de l'affaire Coral, rendra sa réponse le 17 janvier. Entre-temps, le juge Salzmänn inculpe Marie Krief, elle aussi, d'attentat à la pudeur. A la différence de son mari, elle reste en liberté.

Hélas pour la défense, la chambre d'accusation de la cour d'appel de Paris confirme une nouvelle fois les refus des mises en liberté prononcés par le juge Salzmänn.

Le 10 février, nouvelles inculpations. Cette fois, il s'agit de violation du secret de l'instruction. En effet, certaines pièces ont été dérobées au dossier et ont été publiées dans la presse, ou lues sur certaines radios libres. C'est l'avocate de Claude Sigala, M<sup>e</sup> Auerbacher, qui est inculpée par M. Jean Gourlet. Avec

elle, Jean Lapeyrie, animateur du « Comité actions prisons justice », inculpé de violation de secret et outrage à magistrat dans l'exercice de ses fonctions.

Encore un fait étrange, ces deux derniers inculpés ont choisi pour avocat, M<sup>e</sup> Jacques Vergès, qui assurait pourtant au début de cette affaire la défense de Jean-Claude Krief.

Finalement, la chambre d'accusation décidera la remise en liberté de Claude Sigala le 23 février 1983, soit après quatre mois de détention. Cette libération passera tout à fait inaperçue. La première affaire du Coral se termine en eau de boudin. Le juge a des convictions, pas de preuves. Il est établi que certains animateurs du Coral se livraient sur des mineurs à des pratiques homosexuelles ; des « personnalités » étaient au courant — certaines y ont participé. C'est tout.

## Des dessous pas propres

Mais entre-temps, l'affaire du Coral s'est complètement transformée. Ce n'est pas tant que les premières inculpations aient été minimisées, loin de là. Mais cette affaire, au cours des différentes enquêtes diligentées par certains de nos confrères, est apparue sous un jour tout à fait différent et pas des plus reluisants. Après la libération de Claude Sigala, on entre dans la deuxième phase de ce scandale à double détente.

Les premières accusations demeurent. Mais une chose est désormais certaine : certains services de police se sont servis de cette histoire pour discréditer certain ministre d'une part et tenter d'obtenir l'interdiction de parution de journaux qui auraient pu être piégés par eux.

Il ne s'agit ni plus ni moins que d'une manipulation policière.

Pour bien comprendre ce deuxième aspect de l'affaire du Coral, il convient de remonter dans le temps. Il faut revenir à la courte période qui s'étend du 20 octobre au 20 novembre.

Le 20 octobre, Jean-Claude Krief pénètre dans le commissaire



Le 25 octobre 1982, le comité de soutien aux inculpés du Coral donne une conférence de presse. L'indignation des marginaux ne résistera pas à certains aveux.





Février 1983 : les amis de Sigala l'attendent à sa sortie de la Santé. Apparemment, il n'a pas trop souffert.

riat de La Villette. Il y fait une déclaration dans laquelle il accuse les dirigeants du Coral de pratiques contre nature à l'égard des jeunes pensionnaires. Au cours de cette même déposition il dénonce certaines personnalités de second ordre et prétend les avoir vues dans le centre de Claude Sigala. Rappelons qu'à ce moment il est toujours sous le coup d'un contrôle judiciaire ordonné pour falsification de chèques. Pourtant il est laissé en complète liberté et désormais, de son aveu même, « fréquente assidûment les services de police ». C'est sans doute cette déclaration qui donnera au juge Salzmann l'occasion d'intervenir. Alors que l'affaire est dans sa phase initiale Jean-Claude Krief va faire le tour de toutes les rédactions parisiennes avec un document qu'il désire monnayer contre une jolie somme.

Ce document, un procès-verbal établi par des inspecteurs chargés de l'enquête, met en cause un ministre socialiste très en vue... et très voyant. Thuriféraire du président, dont il est le protégé, ce prince aux allures de page est intervenu publiquement, naguère, en faveur des homosexuels, dont il aime à s'entourer. Or, dans le texte qu'exhibe Krief, son nom est cité

parmi ceux des habitués du Coral.

Il y aurait là matière à bouleverser le Landerneau politique si, grâce à la vigilance de certains journalistes, la vérité ne tardait pas à apparaître : le document de Krief est un faux.

Plus grave encore : ce faux n'a pu être réalisé que par un policier.

## D'une pierre deux coups

Écoutons « Minute » qui dans son numéro 1072 révèle sa version du scandale Coral.

« Jean-Claude Krief nous a proposé comme à dix autres confrères un dossier. Nous l'avons étudié avec d'autant plus de sérieux qu'il mettait en cause des personnalités de très haut niveau : un ministre, un attaché de cabinet, des écrivains, des journalistes, des universitaires, des magistrats, etc.

» Nous avons pu vérifier le bien-fondé de certaines accusations mais surtout nous avons pu établir que les « points forts » de ce dossier étaient inventés.

» Krief a commencé par nous réclamer une forte somme d'argent et nous l'avons rapidement éconduit. Or, il est très rapidement revenu et cette fois sans présenter aucune exigence financière. Devant notre scepticisme il a accepté de téléphoner devant nous à la brigade des stupéfiants et du proxénétisme. Il a d'ailleurs accepté d'enregistrer les communications, de se laisser photographier. Bref, il a fait preuve d'un esprit de coopération surprenant.

» Au cours de ces entretiens téléphoniques deux noms ont été prononcés, Ducastel et Riou. Or, comme par hasard, ce sont les deux noms qui figurent sur le procès-verbal.

» On aurait voulu nous convaincre de son authenticité que l'on ne s'y serait pas pris autrement.

» Mais plus significatif encore : alors que nous poursuivions notre enquête nous avons découvert que nos... « confrères » étaient informés de toutes nos démarches. Qu'ils s'attendaient à nous voir publier sans plus attendre le document en question. Qu'ils étaient, en quelque sorte, à l'affût.

» ...Il était donc parfaitement clair que la même officine policière qui avait monté l'opération, avait alerté certains de ses contacts dans la presse pour que la publication par « Minute » d'accusations d'une extrême gravité et probablement d'une totale fausseté fasse immédiatement l'objet d'une campagne de dénonciation contre notre journal. »

En fait les instigateurs de ce « coup » parvenaient doublement à leur fin. D'une part ils jetaient le doute sur l'honorabilité d'un ministre et d'autre part ils entreprenaient une vaste opération de mainmise sur la presse.

## Un faussaire analphabète

Le juge Salzmann a inculpé Jean-Claude Krief, malgré ses déclarations, de vol de document et de fabrication de faux. Or, Krief est incapable d'une telle machination. Sachant à peine lire et écrire c'est un débile léger, véritable jouet entre des mains très expertes.

Les deux opérations des policiers ne fonctionnant pas, il ne restait plus qu'à inculper un pauvre lampiste. C'est essentiellement pourquoi Krief n'a été inculpé dans l'affaire Coral que

le... 18 novembre, soit plus d'un mois après le début de l'enquête. Or cette inculpation ne tient pas.

Les policiers connaissaient l'existence du faux procès-verbal de Krief depuis l'inculpation de son frère Michel, le 20 octobre, pour tentative de chantage auprès d'une personnalité politique. Lors de son arrestation dans les locaux d'un ministère, Michel Krief tenait à la main ce faux procès-verbal. Alors, pourquoi avoir attendu près d'un mois pour éclaircir le mystère du procès-verbal volé ?

Il faut se rendre à l'évidence, les policiers qui avaient mis ce faux document entre les mains des frères Krief en attendaient plus. Beaucoup plus.

Quant aux pseudo-aveux de Krief, eux non plus ne signifient pas grand-chose. Et pour plusieurs raisons.

La première est que Krief n'avait aucun besoin de dérober un formulaire puisque lors de ses entretiens dans les locaux de « Minute » avec les policiers du BSP, ces derniers s'étaient engagés à lui fournir toutes les preuves, comme en témoignent les enregistrements détenus par le journal.

D'autre part Jean-Claude Krief ne savait absolument pas ce que contenait ce fameux procès-verbal. En effet, il pensait mettre en cause un simple attaché ministériel alors que c'est d'un ministre dont il s'agissait, et pas des moindres. Comment imaginer que le dénonciateur ait pu confondre un obscur attaché de cabinet et un ministre qui se répand complaisamment dans tous les médias ?

Plus important encore, tous les journalistes qui ont eu l'occasion de rencontrer Krief sont convaincus qu'il était matériellement et intellectuellement hors de sa portée de réaliser un faux aussi vrai. N'écrivant qu'avec des difficultés extrêmes il était tout à fait incapable d'utiliser une machine à écrire.

C'est finalement son frère qui, si l'on peut, en l'occurrence oser cette expression, « croquera le marmot » dans une interview à « Paris-Match » : « Ensuite il y a eu le coup du faux procès-verbal. Que se passe-t-il dans la police ? Je ne sais pas. Je sais en tous cas qu'un flic a remis à mon frère un procès-verbal qui était faux. »

Il ne restera plus aux piègeurs piégés qu'une ultime et dérisoire ressource : insinuer que c'est à « Minute » qu'on a concocté cette piètre provocation. Sans succès. « Menteurs, soyez précis » disait un personnage de Vialatte. Et malins, si c'est possible...



Jean-Claude Krief pose pour le photographe de « Minute », un petit garçon sur les genoux. On imagine mal « piègeur » plus naïf...

# UNE TRACE LUMINEUSE

par Gabriel MATZNEFF

**1<sup>er</sup>** août. Paris, enfin délivré des Parisiens grincheux, est comme chaque été rendu aux belles Américaines qui viennent apprendre le français à l'Alliance française et les Français au jardin du Luxembourg.

Coup de téléphone de Yannick Bourdoiseau, qui me rappelle ma promesse de donner au « Crapouillot » un texte sur mon amour immodéré des très jeunes personnes. Depuis que mon nom a été calomnieusement mêlé à l'affaire de ballets roses et bleus dite « affaire du Coral », en octobre dernier, et que « Le Monde » a, dans un élan vertueux auquel on reconnaît un vrai journal de gauche, mis fin à la chronique hebdomadaire que j'y publiais depuis 1977, rares sont les gazettes qui font appel à ma collaboration. Je suis devenu un écrivain pestiféré, un type infréquentable, Matzneff) le Maudit. Le signe amical du « Crapouillot » n'en a que plus de prix à mes yeux.

Cela tombe bien. Ce matin, au courrier, deux lettres. L'une, d'une lectrice inconnue ; l'autre, d'une collégienne de seize ans dont je suis l'amant depuis trois mois : précisément, depuis le Salon du Livre, où je l'ai connue. Pour une fois que la culture sert à quelque chose, merci monsieur Lang !

Ma lectrice inconnue m'écrit que chaque fois que son père lui voit un de mes bouquins entre ses mains, il se met en rogne et crie qu'il ne comprend pas qu'elle lise les livres d'un « pédéraste notoire » (sic). Quant à ma petite maîtresse, elle m'écrit de la ville où elle est en vacances : « Il a fallu que je rencontre un type avec qui je m'étais engueulé chez mes parents à cause de tes livres. Il a commencé dès le début à me parler de toi, te traiter d'infâme corrupteur, et de satire de Deligny (texto). A la fin, je ne l'ai pas loupé, en lui disant que tant que tu inquiéterais des cons comme lui, tu serais sur la bonne voie. »

Ces deux lettres, complémentaires, sont également intéressantes. Le « pédéraste notoire » de la première est fort instructif. C'est, je crois, Cocteau qui disait que les mauvaises mœurs sont la seule chose que les gens vous prêtent sans exiger que vous la leur rendiez. Tous mes amis, toutes les personnes qui, de près ou de loin, me voient vivre, savent que les jeunes filles et les jeunes femmes occupent dans

ma vie amoureuse une place infiniment plus importante que les petits garçons. Certes, je suis à l'occasion sensible à la fraîcheur et à la vénusté de ceux-ci, et je me suis clairement expliqué sur ce point dans mes livres ; mais cela dit, je souhaite au père de cette lectrice d'avoir eu dans son lit autant de jeunes personnes du sexe que moi dans le mien.

Pourquoi ce crétin, qui ne sait rien de ma vie et qui sans doute n'a jamais lu un de mes ouvrages, se permet-il de me coller cette étiquette de « pédéraste » qui, dans son misérable esprit, est assurément un synonyme d'« homosexuel » ? La réponse est simple. A Paris, quand on veut nuire à quelqu'un, l'accuser d'aimer les garçons est une arme plus efficace que l'accuser d'être un coureur de jupons. Lorsque l'affaire du Coral a éclaté, la presse à scandales a fait de gros titres sur les ballets « bleus ». Pourquoi bleus, plutôt que roses, alors que dans l'institution où mon calomniateur affirmait m'avoir vu me livrer à des galipettes érotiques et délictueuses, il y avait autant de gamines que de gamins ? Parce que les filles, en France, cela ne scandalise personne. Accuser Matzneff d'avoir des maîtresses de quatorze ans ne mobilisera pas les foules contre lui. Les petits garçons, c'est une autre histoire ! Il est urgent de mettre ce pédophile, ce monstre, hors d'état de nuire.

Les petits garçons et particulièrement ceux du tiers monde. Si nos chères têtes blondes sont sacrées, les petites fesses brunes le sont encore davantage. Coucher avec un lycéen de Louis-le-Grand ou de Montaigne, c'est scandaleux, mais ce n'est pas criminel. En revanche, partir pour Marrakech ou Manille dans le but de se taper des petits Arabes ou des petits Philippins, c'est, aux yeux de nos intellectuels, un forfait inexpiable. Surtout depuis que la gauche est au pouvoir. Comme chacun sait, la gauche carbure au bromure. La gauche ne baise pas. La gauche fait la révolution, pas l'amour. Lénine sautait sa bourgeoisie une fois par mois, et le reste du temps dormait sur une planche à clous.

En novembre dernier, alors que j'étais dans le collimateur de la police et du juge d'instruction chargé de l'affaire du Coral, j'ai lu le témoignage d'une jeune femme sur les « infirmes sexuels » que





Portrait de fillette, par Maryette Lydis.

sont les victimes des pédophiles. Cette femme racontait la manière dont son oncle abusait d'elle quand elle était âgée de cinq ans, et ce récit m'a ému, car il confirmait la justesse de ce que j'ai souvent écrit sur les cages infernales que sont parfois les familles. Malheureusement, après avoir détaillé les sévices que lui faisait subir son oncle, cette dame formulait, sans transition, des accusations diffamatoires contre moi, évoquant les « handicapés à vie » que sont ceux qu'elle appelait « les petits Arabes de Gabriel Matzneff ».

Ce texte opère un extravagant amalgame entre un type violeur d'une fillette de cinq ans et moi, trônant tel un pacha parmi des petits Arabes dont je « marque la sexualité au fer rouge » : nous sommes

l'un et l'autre des satyres, des ogres, des bourreaux d'enfants. La dame n'a pas porté plainte contre son oncle, mais elle se rattrape en dénonçant un écrivain — c'est-à-dire quelqu'un que l'on peut insulter impunément —, et, comme par hasard, un écrivain vivant. Elle pouvait très bien citer un mort et parler des petits Arabes d'André Gide, ou de ceux de Montherlant, ou de ceux de Roland Barthes. Si elle a tenu à me nommer, moi, c'est parce que seul un vivant peut jouer le rôle de bouc émissaire, être l'hérétique qu'on brûle sur un bûcher.

Sous l'occupation allemande, lorsqu'ils voulaient nuire à quelqu'un, les dénonciateurs anonymes écrivaient à la Gestapo qu'il avait une grand-mère juive, ou qu'il cachait un aviateur anglais dans son

placard. Aujourd'hui, ils l'accusent d'aimer les petits Arabes, et quand elle perquisitionne chez vous, ce n'est plus un aviateur anglais que la police cherche dans vos placards, mais des exemplaires de la revue pédophile « Lolita ».

Ce sont les lycéennes, et non les petits Arabes, qui peuplent ma vie, et mes livres. En outre, je n'ai jamais violé personne et ce que j'aime, dans la vie galante, c'est charmer, captiver, séduire. Je suis le contraire d'un violeur ou d'un macho. Néanmoins, quand on désire faire du tort à un monsieur, évoquer les adolescentes qui sont amoureuses de lui n'est pas intéressant. Il est plus habile de le décrire comme un salaud qui va dans les pays pauvres se taper des petits garçons que la misère contraint à se prostituer.

Voilà pourquoi mon accusatrice n'a pas parlé de mes petites amoureuses. Les petits garçons du tiers monde, c'est beaucoup mieux : ils lui permettent de me coller une étiquette d'homosexuel (qui fait bien rigoler mes jeunes maîtresses) et, en l'identifiant à la prostitution et au viol, de présenter ma vie amoureuse sous un jour déshonorant et sordide.

La seconde lettre, celle de mon amante de seize ans, est, elle aussi, exemplaire. « Infâme corrupteur », « satire », telle est en effet l'image absurde que certains adultes se font de moi. Elle est si excessive qu'elle mérite à peine un haussement d'épaules. Quand je lis ou entends de tels propos sur moi, je me demande quels superlatifs seraient contraints d'employer mes zoïles pour décrire, non l'auteur de Douze poèmes pour Francesca, mais Sardanapale, Tibère, Gilles de Rais ou Louis XV. Parfois, je pense que l'unique façon d'échapper à l'opinion odieuse que les gens ont de moi, serait de me faire passer pour mort, et de recommencer une nouvelle vie, sous un autre nom. Curieusement, et

sans que je lui aie jamais dit mon sentiment sur ce point, c'est la décision que prend, dans le roman de Guy Hocquenghem, Les petits garçons, le personnage de Romanov, dont je suis le modèle. D'habitude, seuls les criminels de guerre sont réduits à une pareille extrémité. Il est vrai que l'amour des moins de seize ans, qui à d'autres époques était le plus naturel des sentiments, est dans notre vingtième siècle si éclairé, si vertueux, si adulte, le crime des crimes, le scandale absolu.

Au lieu de répéter des slogans préfabriqués, les gens devraient apprendre à réfléchir par eux-mêmes. Ils comprendraient alors que ce qui est important, ce n'est pas de savoir pourquoi je tombe amoureux de filles de quinze ans, mais de savoir pourquoi des filles de quinze ans tombent amoureuses de moi. Et je ne parle pas là de passagères coucheries, d'aventures brèves, qui pourraient s'expliquer par la curiosité sexuelle, le désir de fronder les parents, le prestige d'un écrivain connu, ou encore par de ténébreuses raisons psychanalytiques que, n'étant pas un paroissien du docteur Freud, je serais bien incapable d'énoncer. Je parle d'amours durables, de rencontres essentielles, telles que j'en ai vécues avec des adolescentes qui ont été mes maîtresses pendant des années, qui durant des années m'ont aimé passionnément. Si ces très jeunes filles m'ont témoigné un amour si fidèle, si constant, c'est peut-être parce qu'elles ont découvert en moi quelque'un d'autre que le triste sire, le débauché, le pervers, le paria, que leur décrivent mes ennemis. Certes, un jour, la séparation survient, et ces jeunes personnes épousent de gentils garçons de leur âge. Cependant, par-delà la rupture, par-delà l'absence, par-delà le temps qui passe, par-delà la mort qui approche sans bruit, je laisse et laisserai dans leur vie une trace lumineuse.



Carte postale  
1900.

# LES PETITS GARÇONS (extrait)

par Guy HOCQUENGHEM

Résumons : à la suite d'une descente de police au centre pour enfants handicapés de « La Racaille », le docteur Criquet et ses assistants sont inculpés d'attentats aux mœurs. L'« affaire Racaille » commence. Elle va compromettre des personnalités notoires, et jusqu'à un ministre... Guy Hocquenghem a eu la sagesse de baptiser « roman » le livre — « Les petits garçons » — dont nous publions ici un extrait, et d'y faire figurer en bonne place la formule conjuratoire : « Toute ressemblance avec des personnages ayant existé, existant ou devant exister serait due exclusivement à la malignité du public. » Nous ne serons pas plus audacieux que Guy Hocquenghem, ni moins confiants dans la « malignité »... et la perspicacité de nos lecteurs. Suivons donc notre guide dans les salons du palais présidentiel à l'heure où le scandale de « La Racaille » devient affaire d'Etat...

(« Les petits garçons », de Guy Hocquenghem, éditions Albin Michel, Paris, 1983.)

**A** PRES le compte rendu des élections, bafouillé par le ministre de l'Intérieur, tandis que chacun se mouchait ou toussait autour de la grande table, on servit un en-cas. Personne ne touchait au faisan froid, dont la gelée se liquéfiait lentement sur le surtout d'argent. Le Président se leva après avoir, à son accoutumée, pour toute alimentation pelé longuement un fruit (on disait que son cancer lui interdisait toute autre nourriture que liquide ou frugale). Sans un mot de commentaire, il gagna un petit salon qu'un poêle à gaz tentait désespérément de déshumidifier. Devant les papiers peints vert empire qui se décollaient, sa silhouette ramassée, avec l'éternel chapeau qu'il remettait dans l'intimité, semblait occupée à digérer l'affront électoral.

Kurtz avait suivi, machinalement, habitué à la seconde place, qu'on lui concédait, comme au favori. Sur un geste impérieux de Josette, qui se serrait dans une cape rouge trop vive pour la saison, Prasline, le ministre de l'Intérieur Dacier et le premier ministre Leroy, un gros homme aux fanons pendants, au regard de bouledogue, à l'allure de commis voyageur d'une ville du Nord (ce qu'il était originellement) se joignirent au colloque. La fumée qui avait envahi la petite pièce, la vapeur qui sortait de leurs bouches, la lumière louche des appliques de bronze leur donnaient l'allure d'un enterrement de province au moment des condoléances.

Par la porte entrouverte, on pouvait entendre le pas de Josette Kurtz, arpentant le dallage de marbre en tordant ses gants (qu'elle n'arrivait jamais à enfiler correctement), et tendant l'oreille vers le sombre colloque.

« Médiocre, tout cela, très médiocre, très en dessous de la moyenne. »

On ne savait si le Président faisait allusion aux

résultats électoraux, ou à la qualité des ministres présents. Un sourire froid découvrit les fameuses canines vampiresques, qu'on avait limées lors de l'élection, mais qui repoussaient, opiniâtres, retroussant la babine présidentielle en une lippe féroce de grand carnassier politique.

« Quant à vous... »

Il s'était brutalement retourné vers Kurtz, qui s'appliquait à toujours suivre comme une ombre la déambulation présidentielle de façon à ne jamais croiser le regard du maître.

Kurtz s'immobilisa, dans son manteau cintré bleu tendre à col d'astrakan bouclé, le sourire toujours avenant figé d'inquiétude. Sur le masque de play-boy, les soucis avaient inscrit la longue trace des nuits sans sommeil.

« La femme de César, comme dit Sénèque, ne doit pas être soupçonnée. Surtout si elle est innocente. »

— Mais ma femme n'est pour rien dans cette affaire », lâcha candidement Kurtz. Le Président le foudroya du regard.

Prasline tenta d'intervenir, et agita désespérément les mains.

« Ce juge est un fou, monsieur le Président. Je prends toute la faute sur moi. Je suis le véritable responsable de ce désastre boueux. Prenez ma démission, faites de moi le bouc émissaire... »

On connaissait les accès de dévouement hystérique où se jetait parfois le malheureux Prasline. Le Président, sans broncher, continua à apostropher Kurtz, par-dessus la tête de son ministre de la Justice.

« Des petits garçons ! A-t-on idée d'inventer des choses pareilles ! Vous ne pouviez pas choisir vos amis ailleurs, mon pauvre Kurtz ? Vos petits garçons nous coûtent peut-être dix villes ! »





« Monsieur le Président en sait quelque chose, à propos d'affaires de mœurs ! », s'écria Josette Kurtz, aussi rouge que sa cape...

Kurtz, la mèche en sueur, tenta de se justifier :

« C'est encore pire, mon pauvre Kurtz, si vous n'y êtes pour rien ! Vous avez été maladroit, c'est plus grave que d'être coupable. » En temps ordinaire, les ministres auraient apprécié d'un murmure flatteur cet aphorisme présidentiel. Kurtz sentit le vent de la hache et serra machinalement son col d'astrakan.

Mais une voix aigre se leva, depuis la porte de la pièce, une voix claironnante qui pétrifia les quatre hommes.

« Monsieur le Président en sait quelque chose, à propos d'affaires de mœurs... »

Stupéfait, le Président retourna sa courte silhouette avec l'agilité retrouvée du serpent. Pour faire face à une Josette aussi rouge que sa cape.

Le Président aimait bien Josette Kurtz, pour son franc-parler, parce qu'elle amusait la Présidente avec

ses gaffes de Madame Sans-Gêne. Mais cette fois-ci, la harenrière du château, comme on l'appelait, avait été trop loin.

« Ceux qui ont laissé accuser Johnny ne sont pas loin d'ici, et je ne les laisserai pas continuer leur sale jeu... »

Dacier toussa dans son coin. Le Président retrouva l'usage de la parole, et siffla en clignant des paupières à toute allure, signe chez lui d'une grande émotion quand ce cœur froid se sentait mordu de colère silencieuse. Ce n'était un secret pour personne que la Présidente faisait ses confidences de femme à Josette. On disait le couple présidentiel recollé juste pour la façade, et les voyages en Afrique, après les recrutements de jeunes secrétaires dont l'ancien leader de la gauche était friand, faisaient jaser dans les gynécées ministériels, à l'heure des thés de dames.

« Je n'aime pas les allusions, madame Kurtz. Encore moins les insolences... »

Normalement, cette réplique eût dû courber les courtisans. Mais, enflammée par le danger, Josette répliqua vertement :

« Oh, les petites Togolaises, moi ça ne me gêne pas, mais ça pourrait en gêner d'autres... »

Le teint du Président se marbra de vert. Comme tous les hommes politiques un peu véreux, il portait son poids de scandales passés, de mitraillettes mystérieuses, la nuit, dans les jardins publics. Mais personne jusque-là ne s'était intéressé à son engouement discret pour les nattes et les socquettes des danseuses folkloriques des écoles de différents pays qu'il visitait. On les lui amenait par cars entiers, dans la nuit tropicale, et il les faisait sauter sur ses genoux, suant sous le panka, dans son costume blanc froissé, le visage contracté, au bord de la crise cardiaque.

Autrefois, à Paris, il recrutait par le cercle de ses amis : pas un de ses conseillers intimes qui n'ait fourni, à l'ogre aux dents longues, son Andromède, d'ailleurs ravie de toucher la grosse passe pour coucher une nuit aux côtés du corps glacé, irréchauffable du futur Président.

De plus, c'était une tradition présidentielle, à laquelle le petit personnel du Palais n'aurait pas compris que le nouveau Président ne se pliât pas lui aussi. Aux call-girls et mannequins de l'ancien régime, qui finissaient souvent dans la couche dorée du Pharaon d'immoralité, prédécesseur du Président, avait succédé une sexualité plus Troisième République, faite de rougissantes Mariannes adolescentes, offertoires de bouquets tricolores, goulûment embrassées jusqu'au bord de la décence ; de mignonnes sous-assistantes, filles de fidèles faisant leurs classes, sous les jupes desquelles, au hasard d'un passage dans le cabinet doré, la main froide du vieillard s'introduisait.

Tandis que perçait un petit cri suspect, la face présidentielle restait impassible, éclairée seulement d'une sardonique béatitude intérieure.

Le Président marcha sur la ministresse, les crocs relevés, tout d'une pièce, comme un automate déréglé.

« Sortez. Sortez tout de suite. Ou bien je vous fais arrêter. » Le Président avait soufflé le dernier mot à voix basse. Mais Leroy, le Premier ministre, qui ne cessait de s'éponger le front et d'essuyer ses lunettes, que son émotion couvrait de buée en dépit du froid, se jeta en travers de l'affrontement.

Josette en profita pour fondre en sanglots, sans arriver à extraire une larme de son mouchoir. Kurtz lui tapait à petits coups dans le dos, en répétant d'une voix blanche : « Ce n'est rien, chérie, ce n'est rien, tu vas t'excuser, ce n'est rien... »

Leroy voulut dédramatiser :

« Madame Kurtz n'a pas voulu dire cela, monsieur le Président, il y a méprise, malentendu, je suis sûr que nous allons nous arranger... »

Le Président s'était appuyé d'une main à une chaise, surveillant les battements de son propre cœur. Leroy remit ses lunettes, et écarta les mains.

« Tenez, nous avons tous nos petites histoires... » la vulgarité du mot fit grimacer le visage figé du Président... « Mais qui ne sont rien dans la Grande Histoire de notre peuple, et d'ailleurs moi-même... »

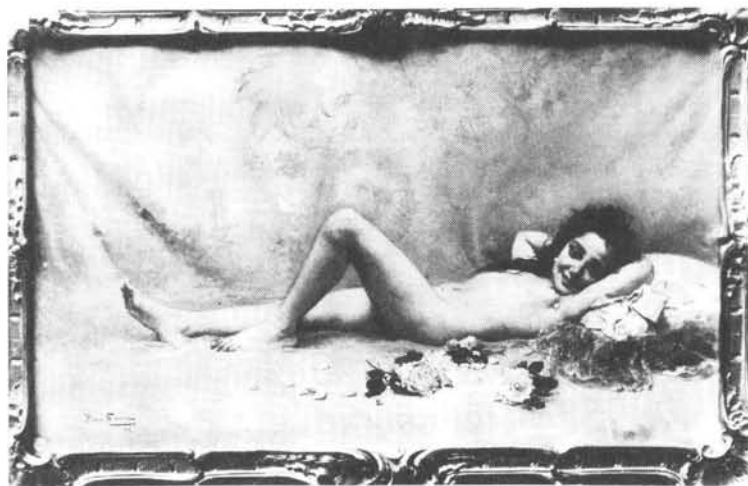
Le pauvre Leroy, depuis le début de l'affaire de la Racaille, était convaincu qu'il s'agissait d'un coup monté contre lui. Il entretenait en effet dans un petit meublé, un jeune qu'il avait recueilli, pupille de la Nation, dont il s'était fait nommer tuteur. L'enfant, à quinze ans, était complètement amoureux de son gros papa-gâteau, qui l'habillait de petits blousons ajustés et le savonnait au bain de ses propres mains.

Et sa liaison avec son petit protégé était si discrète qu'il rougissait d'en parler, et fuyait les cercles homosexuels.

« C'est vrai, j'avais oublié. Il ne manquait plus que cela », grommela le Président en baissant les bras, découvrant d'un coup l'étendue du désastre.

« En tout cas, reprit Josette en sanglotant hystériquement, il n'y a aucune raison pour que nous payions les pots cassés, Johnny et moi... Surtout qu'en somme il est plus innocent que n'importe qui ici. »

Le Président tourna le dos, décidé à ne plus lâcher un mot, et quitta la pièce au bras de Dacier, son vieux complice.



« Innocence »,  
toile  
de Pedro  
Saenz.

Pédophilie et baby-porno

# VOYEURS ET DÈVOYEURS

par Jean-Serge BERTO



*Club Video Gay*  
*1er Anniversaire*

*40.000 membres*

3 NOUVELLES ŒUVRES EN EXCLUSIVITE LE 1<sup>er</sup> JANVIER 1981

*Club Video Gay Paris 24 rue du Dragon 6<sup>e</sup> 54.5.56.74* **GAY CASTING**

*Club Video Gay Nice 3 rue Bepomus 116.93.95.97.77* **CHRISTOPHER STREET BLUES**

*Club Video Gay Lyon 31 rue René Leynaud 116.71.53.9.92.31* **KANSAS CITY TRUCKING Co**  
Le secret des routiers

Même pour  
vendre du porno  
adulte, on joue  
sur l'attrait des  
bambins.  
(Annonce parue  
dans le « Gai  
pied ».)

«**B**ABY-porno », c'est en janvier 1979 qu'un journaliste de « Minute » invente le mot. Chargé de rendre compte de l'affaire Dugué, un des plus révoltants scandales d'attentat à la pudeur sur mineur de moins de quinze ans de l'après-guerre, il s'était trouvé à court de vocabulaire.

L'aimable et désuète expression « ballet bleu » lui étant apparue trop guillerette pour rendre compte de l'émergence d'un véritable marché de la pédo-pornographie, il créa ce néologisme que, par une espèce d'ultime réflexe de pudeur, il attribua aux Anglais.

Si le mot, jusque-là, n'existait pas, c'est tout simplement



parce que la réalité qu'il exprimait était à peu près inconnue du grand public. A l'exception, bien sûr, des amateurs...

Au reste, comment l'opinion aurait-elle pu imaginer l'existence d'un lobby de plusieurs millions de membres rassemblés dans le monde entier autour d'une même obsession : l'enfant comme objet de convoitise sexuelle ?

Comment aurait-elle pu concevoir que ces millions de « déviants » consacrent leurs économies et leurs loisirs à réaliser, acquérir, vendre, échanger, diffuser des recueils de photos, des films, des vidéo-cassettes, des disques, des bandes enregistrées, des romans, des essais, des reportages mettant à contribution des enfants de deux à seize ans dans des situations obscènes ?

Comment aurait-elle pu croire que cette perversion a engendré un véritable marché grâce auquel prospèrent des milliers de profiteurs et qui couvre des secteurs économiques aussi divers que le tourisme, l'édition, la production de films, le commerce, la presse et même le barreau ?

## Nos grands-mères déjà...

Comment l'aurait-elle pu alors que, en 1970 encore, la Commission nationale sur la pornographie et l'obscénité réunie sous l'égide de la Cour suprême des Etats-Unis remettait un rapport qui niait l'existence même de la pornographie utilisant des enfants. « Le tabou contre la pédophilie, soutenaient les membres pourtant fort sérieux de cette commission, est pratiquement resté inviolé et l'utilisation d'enfants impubères est presque inexistante. »

Malgré plusieurs mois d'investigations, les enquêteurs de cette commission assuraient n'avoir rien trouvé qui permette d'établir un rapport entre la pédophilie et la pornographie.

Même en 1970, c'était pour le moins de l'aveuglement, ainsi que l'écrit Florence Rush dans un remarquable essai (1).

« ... Depuis les années soixante — les années du début de la « libération » — et jusqu'à nos jours, on voit toutes sortes de publications vanter les attraits de films comme « Amours enfantines », « Les enfants et le sexe », « Petites filles » et ainsi de suite. On peut y voir entre autres des enfants ayant entre six et treize ans pratiquer le cunnilingus. »

Au demeurant, la période des années soixante retenue par Florence Rush comme An I du « baby-porno » paraît bien tardive.

Il n'y a pas si longtemps, en France, Robert Beauvais publiait un recueil de photographies de la... Belle Epoque intitulé « Photos inconvenantes » où l'on découvrait des gamines de dix ans contemporaines de nos arrières-grands-mères immortalisées par le bromure d'argent dans des postures carrément obscènes.

De même l'éditrice Régine Desforges proposait voilà quelques années, le fac-similé d'un catalogue édité au début du siècle et offrant aux messieurs en guêtres, « huit-reflets » et fixe-chaussettes, des livres et des tableaux photographiques obscènes dont les personnages étaient des enfants.

D'ailleurs la très prude époque victorienne où l'on mettait des « pudeurs » de dentelle aux pieds trop galbés des pianos à queue ne vit-elle pas fleurir les « erotica », ces collections où de riches amateurs trouvaient de quoi assouvir leurs fantasmes ?

L'un d'eux, James Campbell Reddie, campa dans « Les expériences érotiques d'un chirurgien » un praticien amoureux de sa très jeune patiente qu'il aimait « caresser et sucer ».

Un autre auteur victorien proposait dans « The Romance of

Lust » l'histoire d'un inceste entre un homme et sa propre fillette de dix ans.

Quant à Audrey Beardsley, il décrit une orgie infantile dans « Vénus et Tannhäuser » pendant que Joséphine Mutzenbacher donne dans ses « Mémoires » la parole à une prostituée impubère. Enfin, Maupassant lui-même s'étend complaisamment dans « Les nièces du colonel » sur le viol d'une enfant par un homme.

D'ailleurs l'Histoire n'est pas avare de célébrations de la pédophilie. Ce « Crapouillot » évoque par ailleurs l'ancêtre des auteurs du genre qu'est Pétrone et son licencieux « Satiricon » où le jeune éphèbe Giton apparaît sans doute comme le premier héros adolescent de la littérature pornographique.

A dire vrai, le problème du baby-porno, ou si l'on préfère de l'exploitation commerciale de la déviation sexuelle qu'est la pédophilie, se voit gravement « occulté », comme l'on dit maintenant, par une formidable hypocrisie.

La pornographie, prétendent certains, c'est l'érotisme des autres. Rien n'est plus vrai dans le domaine très particulier du baby-porno.

Car les mêmes qui se déclarent prêts à envoyer un Dugué à l'échafaud, fredonnent sans sourciller « Annie aime les sucettes », premier succès authentiquement pornographique de la chanson française où Gainsbourg faisait célébrer, par la voix infantile de France Gall encore adolescente, les délices de la fellation.

Les mêmes, encore, s'extasiaient devant les cartes postales de David Hamilton présentant des nudités homosexuelles et à peine pubères ; admirent les pages splendides du « Lolita » de Nabokov ; se pressent devant les salles projetant « Beau-Père », film grand public dont l'affiche montrait un adulte tenant enlacée une fillette exhibant sa poitrine naissante ; ou offrent à leurs enfants le dernier succès du chanteur Philippe Chatel déclarant son amour à sa « Lycéenne », lui qui « n'est plus lycéen ».

Dans le même temps, des médias porteurs des mêmes préoccupations mais d'une façon moins sophistiquée sont poursuivis par la justice, traqués par la police, condamnés par l'opinion et rejetés dans les enfers des bibliothèques, sur les quatrièmes rayons des meubles de rangement et même sous le comptoir des sex-shops.

Encore une fois, l'honnêteté commande de reconnaître qu'il n'y a pas de différence de nature d'inspiration ou de pulsion d'achat entre une photo signée Hamilton où l'on voit deux gamines de seize ans en conversation tendre au milieu de lingeries éparées et un cliché anonyme de fillette de quatorze ans maladroïtement dénudée par l'objectif du photographe de revues comme « Children Love » ou « Bambina Sex ».

La seule différence est technique (Hamilton utilise des filtres conférant un halo « romantique » à ses clichés).

Il s'agit donc, très précisément, d'un alibi esthétique. Et c'est justement ce qui permet au réseau du baby-porno de prospérer.

## Un viol silencieux

Le plaisir esthétique s'ajoute en effet à la panoplie de « bonnes raisons » qui, du portrait freudien de l'enfant « pervers polymorphe » aux arguments modernistes et libéraux de la « Charte des enfants » (il faut supprimer le délit de détournement de mineur, laisser l'enfant choisir ses relations et lui reconnaître le droit de consentement pour tout acte sexuel à partir de 14 ans), constituent la ligne de défense principale des pédophiles.

C'est sur ce terreau, on pourrait dire sur ce fumier, que prospère le commerce du baby-porno.

(1) « Le secret le mieux gardé. L'exploitation sexuelle des enfants », éditions Denoël, Paris, 1983.



Y a-t-il un pédophile dans la salle ? La publicité racoleuse n'inceste jamais trop...

Un marché qui n'est pas sans ressemblance avec celui de la drogue, au moins dans ses structures puisque les clients sont des malades, les fournisseurs des délinquants et les circuits commerciaux des réseaux secrets.

Avec tout de même une différence considérable qui rend d'autant plus inexplicable l'indulgence dont bénéficie la mafia du baby-porno comparée à la rigueur avec laquelle la justice frappe les trafiquants de drogue : alors que les drogués, finalement ne font souffrir qu'eux-mêmes, les pédophiles asservissent et souillent des enfants !

En outre, ces deux marchés s'appuient sur des lobbies qui, au nom de la libération des mœurs et en brandissant des arguments

politiques fondés sur une conception « libertaire » des relations sociales, prônent la dépénalisation.

Curieusement, d'ailleurs, les arguments et les animateurs de ces deux lobbies, celui de la drogue et celui de la pédophilie, se recoupent souvent.

Quant à leur puissance et à leur arrogance, elles croissent chaque jour.

Comment pourrait-il en être autrement, d'ailleurs, puisqu'aujourd'hui deux ministres au moins peuvent être désignés comme membres du lobby favorable aux pédophiles : Jack Lang qui, en 1977, signait une pétition en faveur de trois pédophiles poursuivis pour attentat à la pudeur sur mineurs de moins de

**GRAFFITI**  
écriture du désir

Grégory Williams

De tous jeunes garçons, des petites filles,  
des adultes, se rencontrent,  
réalisent sans scrupules violemment  
tous les fantasmes.

BON DE COMMANDE à retourner à  
Jean-Manuel Vuillaume - 5 rue de Médicis - 75006 Paris

- ☐ Les Petits Modèles tome 1 : 140 F .....
- ☐ Graffiti 70 F .....
- ☐ Poursuite des Petits Modèles  
vidéo 30 mn 650 F .....

Total de la commande

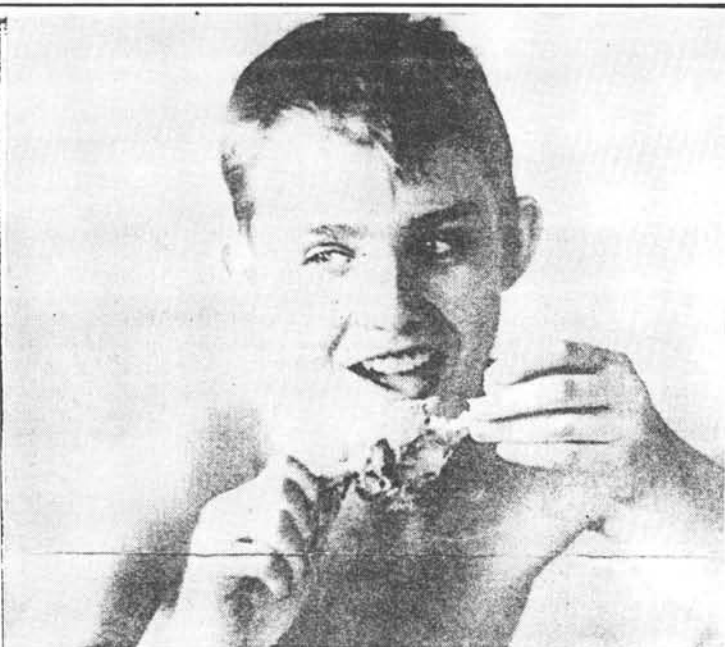
**W.G. COLBER**  
**CLÉO**



Cléo gamine de 12 ans qui joue dans son grenier découvre son père en train de sodomiser sa jeune bonne, ceci éveille sa curiosité enfantine et le soir venu, elle observe ses parents qui font l'amour dans la chambre conjugale d'une singulière façon.

Puis elle découvre le sexe des garçons en s'amusant avec son cousin de 20 ans qui est venu en vacances chez elle et qui ensuite en échange de glaces à la fraise l'emmène chez Monsieur Blandin le notaire du village... (à suivre)

CLEO 1er épisode 45F



Bonjour,

Je m'appelle Ludo, j'ai 13 ans.  
Je suis blond, j'ai les yeux bleus.

Je suis un des «Petits Modèles» avec d'autres garçons  
et filles, enfants et adolescents sains et beaux,  
sur de belles photos que vous aimerez,  
comme moi.

Ludo.

De la photo « artistique » semi-clandestine — « Les petits modèles » — à la bande dessinée grand public — « Cléo » — le baby-porno se banalise chaque jour un peu plus.

quinze ans, et Huguette Bouchardeau qui, en 1980, exigeait l'abrogation de l'article 331 condamnant les relations homosexuelles avec un mineur.

Quant à Raymond Forni, député socialiste aujourd'hui président de la Commission informatique et liberté, il prônait en 1980 l'adaptation de la loi aux mœurs en se référant à l'exemple des armées grecques où l'homosexualité était admise. Beau progrès, en vérité ! La Grèce antique, aurait-on pu lui opposer, admettait l'esclavage. Faut-il aujourd'hui se référer à ce précédent pour régler le problème de l'immigration ?

L'argument massue des pédophiles et de leurs supporters est constant : les enfants sont consentants. Pour un peu, les adultes porteraient plainte pour « détournement de majeur » suivant l'expression de l'écrivain Jacques de Brethmas.

Une position indéfendable pour quiconque a pu voir les photos qui font les délices de ces gens. Dans le stock de plusieurs milliers de clichés détenus par Jacques Dugué, l'animateur du réseau de baby-porno de Saint-Ouen, on pouvait reconnaître Dugué en train de sodomiser un enfant de trois ans au plus, le visage tordu par la douleur. Une autre photo montrait le même individu urinant dans la bouche d'un gamin d'une douzaine d'années !

Peut-on vraiment croire, devant de pareils spectacles, à la théorie du consentement ?

D'ailleurs, dans leur livre « La vie sexuelle et amoureuse des Françaises » paru en 1980 aux éditions de Trévise, le docteur Solignac et la psychologue Anne Serrero établissent, à la suite d'une enquête portant sur trente mille questionnaires, que « 52 % des femmes ont été, dans leur enfance, l'objet d'agressions sexuelles » allant du simple mot obscène au viol. Et les auteurs de noter : « Les agressions sexuelles dont l'enfant est victime ont souvent un retentissement dans sa vie sexuelle d'adulte... Le « viol silencieux » est plus fréquent qu'on ne le pense car l'enfant apeuré et culpabilisé n'en parle à personne... (Même) quand l'enfant connaît et aime bien son agresseur, il est atteint à la fois dans son corps et dans son affection... l'agresseur familial ébranle l'enfant dans sa confiance en l'entourage. Désormais le danger peut venir de partout. »

En réalité, les enfants victimes des réseaux de pédophiles obéissent à deux catégories de mobiles : la peur et la misère.

La peur parce qu'elle interdit à l'enfant de repousser les avances d'un adulte plus fort que lui tant sur le plan psychologique que sur le plan physique. Parce qu'en outre elle dissuade la petite victime de se confier à ses parents dont elle



craint la réaction : « Après cela, je croyais que mon père ne m'aimerait plus » est l'explication qu'entendent tous les policiers qui interrogent des enfants victimes de viols ou de simples attouchements.

La misère, quant à elle, peut seule expliquer des situations comme celle qui existe « sur les trottoirs de Manille » ou à New York.

Aux Philippines, ainsi qu'un reportage de François Debré le montra en décembre 1981 sur TF1, des milliers de gosses des bidonvilles ont, pour survivre, le choix entre un travail d'éboueur payé 3 F la nuit et la prostitution. Chaque jour, des centaines d'amateurs de chair fraîche débarquent sur Manila International Airport pour s'offrir, moyennant une poignée de dollars, des gosses affamés de huit à quatorze ans.

Imagine-t-on les retombées économiques de ces « charters pour l'enfer » ? Des agences de voyages, des hôtels, des restaurants, des taxis, des compagnies aériennes, bref, toute une chaîne économique vit littéralement des séquelles financières de cette prostitution. C'est si vrai que certaines agences allemandes proposent des « Sex Tours » et que les Philippines appellent la manne qui en découle le « sperm-dollar ».

A New-York, selon Florence Rush, « un couple vivant dans un appartement à la mode de Long Island fit passer une petite annonce dans « Screw » (magazine pornographique) : il offrait deux cents dollars à des fillettes entre 8 et 14 ans, pour une séance de photos nues d'une journée. Ensemble ou séparément les pères et les mères se précipitèrent avec leurs filles. C'est du bon argent, facilement gagné et c'est ainsi que la pornographie devient un commerce comme les autres avec ses routines ».

Et l'auteur américain ajoute que certains sex-shops de la 42e rue (près de Times Square) utilisent des enfants dans des spectacles pornographiques au cachet de 25 dollars la séance.

Dans le numéro de « Forum d'idées » publié par l'UNICEF en janvier 82, Densen-Gerber et Hutchinson écrivaient : « Aux Etats-Unis, l'enfant prostitué, outre l'abus des drogues et de l'alcool, est souvent battu par les proxénètes, en butte aux violences des clients et soumis à des conditions d'esclavage. »

Dans une conférence au congrès en 1977, l'un de ces deux auteurs, le docteur Densen-Gerber, estimait à six cent mille le nombre des enfants des deux sexes prostitués aux Etats-Unis.

Le rédacteur en chef de « Forum d'idées », Peter David, rapportait, quant à lui, à Isabelle Vichniac, du « Monde », le cas d'une fillette thaïlandaise de 12 ans prostituée par sa mère depuis l'âge de 10 ans et qui évaluait à quatre mille le nombre de ses clients !

En tout, l'UNICEF estimait en janvier 1982 à deux millions le nombre des enfants victimes d'une exploitation sexuelle dans le monde et plus précisément dans le tiers monde.

## Trois milliards de chiffre d'affaires

Il ne faudrait pourtant pas se donner bonne conscience à trop bon compte : la France n'est pas à l'abri, il s'en faut.

En février 1979, Bertrand Legendre écrivait dans « Le Monde » sous le titre « La France n'est plus épargnée par le baby-porno » :

« Cette vague est alimentée par des revues et des films qui trouvent en France un public qui, sans s'élargir particulièrement, devient de moins en moins inhibé. Face à cette commercialisation, dont il est difficile de mesurer l'ampleur, l'arsenal juridique et répressif dont disposent les policiers reste



« Votre enfant m'intéresse. »  
On ne saurait mieux dire...

assez limité. Lorsqu'elles sont découvertes à la frontière, ces revues sont interdites à la vente par le ministre de l'Intérieur, sur la base de l'article 14 de la loi de 1881 sur la liberté de la presse. Lorsqu'il s'agit de revues françaises (elles sont rares), le ministre prononce la triple interdiction de vente aux mineurs, d'exposition au public et de publicité, en vertu de l'article 14 de la loi de 1949 sur les publications destinées à l'enfance et à l'adolescence, celle qui a permis de frapper l'hebdomadaire « Détective » (« Le Monde » du 5 décembre 1978). Aussi les revues françaises peuvent-elles être achetées librement par des adultes. Quant aux publications étrangères, elles sont interdites pour autant qu'elles sont contrôlées à la frontière. La revue « Lover Boys », par exemple, pour laquelle ont posé les visiteurs de M. Dugué, ne fait l'objet d'aucune interdiction.

Les policiers peuvent, de toute manière, quelles que soient les interdictions prononcées, poursuivre les propriétaires de sex-shops sur la base de l'article 330 du Code pénal, qui prévoit la répression de « l'outrage public aux bonnes mœurs ». Mais le manque d'effectifs rend le contrôle et les poursuites assez théoriques. Il suffit d'entrer dans les sex-shops parisiennes pour trouver assez rapidement des revues comme « Lolita » ou « Children Love ». Sur un ton très commercial, le propriétaire de l'une d'entre elles nous a même tendu sa carte de visite, le représentant comme « sexologue consultant », pour que nous puissions nous renseigner téléphoniquement sur les prochains « arrivages ».

Au mois d'avril de la même année, SOS Enfants diffusait un dossier sur la prostitution et la pornographie enfantines, estimant à huit mille pour la France seule le nombre de prostitués des deux sexes de moins de 18 ans.

Une estimation raisonnable de ce marché (voir notre encadré) permet de situer le chiffre d'affaires du baby-porno en France aux alentours de trois milliards de centimes (contre cinq cents millions de dollars aux USA !)

Il s'agit d'une mode en pleine extension, d'une perversion dont les adeptes se découvrent chaque jour plus nombreux et d'un marché florissant qui s'intéresse à tous les domaines de « l'expression artistique », depuis la littérature pornographique jusqu'au film en passant par la photo et le disque. L'aboutissement logique étant naturellement la prostitution enfantine puisqu'il faut bien que les amateurs assouvissent les besoins que ce commerce éveille.

Le vendredi 19 janvier 1979, un reportage choc de la télé anglaise était diffusé dans le cadre de l'émission de Jean-Marie Cavada, sur FR3 « Le nouveau vendredi ». On y voyait un homme avouer tranquillement qu'il vivait des photos et films pornographiques à vedettes enfantines. Et les téléspectateurs découvrirent un univers qui a ses lois, ses règles, ses habitudes, ses codes, ses lieux de rencontre, sa presse, son cinéma, ses avocats, ses porte-parole et même ses relations publiques.

Le « gibier » de ces gens a généralement de 8 à 18 ans, âge

## NEW SCHOOL ACTION GIRLS & BOYS



Avec des revues pareilles, inutile  
de faire la sortie des écoles.

**64 PAGES TRUE PEDOPHILIA !**

## Le « Lolita complex »

**L**A pornographie infantine couvre un vaste marché dont il est difficile de tracer les limites. Les photos de David Hamilton ou celles d'Irina Ionesco, les films tels que « Pretty Baby » ou « Taxi Driver », nous ont habitués à une image érotisée de l'enfant ou de l'adolescent.

Au Japon, la photographie des poils pubiens étant interdite, il est devenu habituel de remplacer les modèles féminins par des fillettes impubères. Le succès a d'ailleurs été tel qu'il s'est créé une véritable industrie de la photo érotique des fillettes : le « Lolita complex », abrégé en « lolicom ». Ce nom de Lolita désigne d'ailleurs de manière internationale la fillette acceptant les rapports sexuels. En Hollande, le journal « Lolita » montre des photos de rapports sexuels entre mineures et adultes. Il offre, de plus, des petites annonces rédigées dans toutes les langues du Marché commun. Il s'agit en général d'« échanges d'enfants » entre familles pratiquant l'inceste et jugeant que ce type de rapport est utile, voire nécessaire à l'épanouissement de l'enfant. D'autres annonces émanent de clients potentiels cherchant à obtenir des rapports sexuels avec des mineures. En ce cas, le demandeur n'hésite pas à se déplacer pour rencontrer la famille et à payer, au minimum, de 3 000 à 5 000 F pour un rapport. La vente de ces revues est officiellement interdite en France. Mais le fait que de nombreuses annonces soient rédigées en

français laisse penser qu'il existe dans notre pays un clientèle intéressée par ce type de sexualité.

La vente de films et de vidéo-cassettes ayant pour thème le baby-porno ou kiddi-porno, c'est-à-dire les rapports sexuels entre ou avec des mineurs, est également interdite en France. Mais il suffit de feuilleter un catalogue de films vidéo pour y trouver la description de films mettant en scène des « enfants ». Les acteurs de ce type de films pornographiques « hard » (l'acte sexuel n'y est pas mimé mais réellement effectué) auraient tous dix-huit ans révolus, même s'ils n'en paraissent que douze ou quatorze. Cela permet, en toute légalité, de montrer des scènes de viol, de sodomie et de pénétrations à l'aide de divers objets. Et d'axer la publicité sur l'appât des amours enfantines. La plupart de ces films sont tournés aux Etats-Unis, mais d'autres, tournés en Asie du Sud-Est ou en Amérique du Sud mettent en scène des enfants très jeunes (de trois à dix ans). Des médecins ayant porté plainte contre les familles à la suite de déchirures vaginales ou anales, il a paru plus simple de tuer l'enfant à la fin du film. C'est la « snuff film » montrant des tortures sexuelles entraînant la mort. Ce type de film est évidemment interdit dans le monde entier, mais il est possible de s'en procurer pour des sommes très élevées (de l'offre de dix mille francs). En cas de plainte, le vendeur déclare qu'il s'agit de simulation.

de la nouvelle majorité. Mais certains amateurs s'intéressent à de plus jeunes enfants encore. Certaines revues de pédophilie font la vedette à des mouflets de deux à trois ans que l'on exhibe, que l'on contraint à la fellation ou que l'on sodomise !

Afin que nul ne s'y trompe, une véritable nomenclature a été fabriquée. Les amateurs de petites filles font ainsi des différences très importantes entre les « Bambinas » de... zéro à sept ans ; les « Nymphettes » de huit à douze ans, les « Muppets » de treize à quinze ans et les « Lolitas » de quinze à dix-huit ans.

Les homosexuels pédophiles, quant à eux, séparent leurs proies en « Kids » de six à dix ans ; « School Boys » de dix à treize ans et « Lover Boys » pour les plus de treize ans. On n'a pas osé officialiser l'utilisation des moins de six ans en leur donnant un nom. Pas encore, en tout cas !

## « Cherche jeunes filles vicieuses »

Ces catégories standardisées et qui permettent aux amateurs de s'y retrouver dans les boutiques spécialisées ont chacune leurs partisans, leurs revues ou leurs films spécifiques. En France, on trouve ces publications dans trente à quarante pour cent des sex-shops. Leurs prix s'étagent, selon la qualité de cent à cinq cents francs pour un imprimé et de mille francs à beaucoup plus pour les films. Certaines superproductions en couleur sonorisées peuvent atteindre, voire dépasser dix mille francs. Le prix des disques et des bandes enregistrées va de deux cents à cinq cents francs.

Bien évidemment, ce genre de commerce est officiellement interdit mais il suffit de s'expliquer clairement au tenancier de la boutique pour le voir plonger sous son comptoir et en retirer le matériel demandé. Une journaliste du « Nouvel Observateur » raconte qu'elle n'a pas eu à visiter plus de trois sex-shops pour obtenir satisfaction. D'ailleurs, Norbert Abhid, le président de la section basket du club sportif de Saint-Ouen, a déjà été plusieurs fois inculpé d'outrage à la pudeur parce qu'il vendait, dans les sex-shops qu'il exploite, les productions de son collaborateur Jacques Dugué, luxueusement imprimées en couleur sur papier glacé.

Il faut croire que le commerce est florissant puisque les titres se comptent par dizaines. « Lolita spécial » dont la couverture annonce : « Des tas de photos de Barbara, la sex-bombe de dix ans ! » voisine avec « Children Love », « Fucking Children », « Nympho Lover », « Bambina sex », « School Children » ou même « Liza, dix ans et son chien ».

Une précision à propos de ce dernier titre. Dans l'enquête diffusée par « Le nouveau vendredi », la journaliste anglaise qui avait dirigé le film indiquait : « La seule chose que nous n'ayons pas trouvée, ce sont des photos présentant un enfant en compagnie d'un animal ». Elle n'avait pas suffisamment cherché.

Contairement à ce qu'elle semblait croire, l'ignominie des industriels du baby-porno ne connaît pas de limites. Dugué, quant à lui, fournissait le matériel photographique de la plupart de ces revues. On peut ainsi, au fil des couvertures, reconnaître à la une de « Incest 2 », ou de « School Girls and Boys », le visage de la fillette dont « Minute » avait publié la photo prise lors d'une réunion amicale, sur les genoux de Dugué ; ou celui



d'un gamin de onze ans qui, comme ses deux frères, a été victime du maniaque de Saint-Ouen.

Le réseau des amateurs est fort étendu lui aussi. On sait aujourd'hui que l'affaire de Saint-Ouen a été découverte sur les indications de la police californienne qui avait saisi chez un pédophile de Los Angeles un lot de publications dont les petits banlieusards de Saint-Ouen étaient les vedettes !

Mais on a découvert, depuis, que l'impression des revues et le tirage des films et des disques se faisaient au Danemark. On sait également que les ventes sont particulièrement florissantes en Angleterre, en Allemagne, aux USA et... en France. Là, les amateurs se recrutent à Paris, bien sûr, mais aussi à Lille, Chartres, Troyes, Lyon, Caen, Grenoble, Marseille, Metz et Strasbourg.

Lorsqu'ils ne peuvent pas trouver satisfaction dans les sex-shops de leur ville, les pédophiles ont recours à des agences spécialisées qui distribuent leur matériel sous pli discret. Véritables clubs par correspondance, ces chaînes proposent des « contrats », des rencontres et publient des petites annonces. Dans un livre hallucinant publié par Stock « On tue les petites filles », Leila Sebbar recense ainsi le contenu d'un de ces plis confidentiels. On y trouve des petites annonces : « Metz, Monsieur, 37 ans, libéré tabous, cadre, grand, sportif, élégant, pouvant se déplacer Paris, Strasbourg, Besançon, Dijon, cherche jeunes filles vicieuses soumises ». On y trouve des propositions commerciales. Un abonné vend aux « amateurs de cyprine de pucelle » des sous-vêtements « longuement portés ». On y trouve aussi des photos. Leila Sebbar décrit ainsi le portrait d'une fillette de huit à neuf ans juchée, nue, sur le capot d'une voiture.

Tout cela, tout ce mouvement, conduit inévitablement à la prostitution. Il ne faut pas imaginer que l'amateur se contente d'images. On voit donc se développer un véritable marché de prostituées mineurs, dirigé par des proxénètes qui organisent les rencontres, perçoivent l'argent et « désintéressent » le gosse avec quelques cadeaux ou de petits billets.

Une petite victime de Dugué a ainsi révélé qu'elle recevait dix francs quand elle rencontrait un vieux monsieur dans un hôtel. Une autre a montré le tourne-disque qu'elle avait reçu en récompense de ses services.

Une troisième a décrit, dans le quartier de Clichy, une boîte où les clients se voient proposer, moyennant le versement de 1 000 à 3 000 F, des gosses recrutés dans les quartiers pauvres.

Mais le réseau « normal » de la pornographie ne constitue pas le seul circuit de mise en circulation des ouvrages pédophiles.

En raison même du caractère politique du lobby, les

organisations marginales sont très actives dans ce domaine. Associations antipsychiatriques, écoles « différentes », presse parallèle contribuent largement à diffuser les mots d'ordre et le matériel du lobby.

La librairie « Alternative », haut lieu de la contestation à Paris, propose par exemple un important rayon consacré à la pédophilie, dans ses aspects « philosophiques, sociologiques, juridiques, politiques, etc. »

Comme la mafia de la drogue, la mafia du baby-porno utilise les clients eux-mêmes comme revendeurs. L'enquête sur le cas Dugué a ainsi permis d'établir l'existence d'une véritable société commerciale.

Dugué lui-même assurait le recrutement des gosses, l'organisation des séances, la prise de vues et la livraison des petites proies aux amateurs fortunés prêts à payer de cinq mille à dix mille francs pour une rencontre dans un hôtel parisien ou à leur domicile.

Sokolowsky assurait l'exportation des documents photographiques, films et enregistrements en direction du Danemark où ils étaient tirés par une firme spécialisée et introduits dans le réseau commercial.

Dhumé, inspecteur des douanes à Lille, facilitait l'exportation des documents bruts, la réimportation des ouvrages terminés et, pense-t-on, la circulation des gosses lorsqu'ils étaient réclamés par des clients étrangers.

Enfin les autres comparses étaient soit représentants, soit acteurs de complément dans les petits films réalisés dans le studio que l'entraîneur de basket de l'Union sportive de Saint-Ouen avait installé rue Helbronner.

Autre exemple : l'auteur du livre pédophile « Desert Patrol, une aventure exotique », un certain Guido Franco, ne dissimule pas que son œuvre n'est qu'un moyen de rentabiliser ses passions. Un moyen rémunérateur, d'ailleurs, puisque ce livre, abrité par l'alibi journalistique, était vendu entre autres par la FNAC jusqu'à ce que l'ambassade des Philippines en France en demande la saisie...

Tout cela est dans la logique d'un système de moins en moins clandestin : la permissivité favorise le trafic, les « amateurs » s'organisent et agissent sur les pouvoirs publics et, à mesure que croît leur puissance, sont récupérés — de gré ou de force — par le milieu. La trilogie classique se reforme : pornographie, prostitution, drogue, chaque circuit finançant l'autre. Aux Etats-Unis, la Mafia fait déjà son profit — et quel profit ! — du « libre choix de leur sexualité » par des gosses impubères.

L'argent, décidément, peut avoir une odeur...



Lang et Bouchardeau : le lobby pédophile peut compter sur eux.



# AFFAIRE DUGUÉ : LES ENFANTS PROSTITUÉS

par Frédéric BRÉMONT

**C'**EST en juillet 1978 que les services de police de Los Angeles, enquêtant sur des attentats aux mœurs commis par un Américain, découvraient que celui-ci avait pour correspondant un certain Jacques Dugué, entraîneur de basket-ball à Saint-Ouen.

Dans deux lettres que ce dernier avait expédiées aux Etats-Unis, il racontait ses exploits érotiques en compagnie d'une fillette, de jeunes garçons et d'ébats de même nature avec la participation d'un couple d'adultes échangistes, les époux L..., qui avaient fait participer à ses séances leurs propres enfants... âgés de 2 à 6 ans.

Dugué fut appréhendé le 27 septembre 1978.

« Dans son logement, selon l'arrêt de renvoi en cour d'appel, furent découverts en quantité considérable des photographies, dessins, films, revues et écrits pornographiques, ces derniers faisant, par exemple, l'apologie de la « libre copulation avec des fillettes et des garçonnets, avec tortures et perversités ». Dans une lettre datée du jour même de son arrestation, Dugué lui-même évoqua « les efforts qu'il faisait pour pervertir les enfants, afin qu'une nouvelle génération de pervers nous succède »...

Déjà condamné le 6 mai 1974 à 18 mois d'emprisonnement, dont 12 avec sursis, pour actes impudiques ou contre nature sur des mineurs de son sexe, Dugué reprit son activité pernicieuse dès sa sortie de prison. Les choses lui furent grandement facilitées par sa nomination d'entraîneur bénévole de l'équipe minimales de basket-ball de la municipalité de Saint-Ouen. Il put ainsi bénéficier d'un véritable « vivier » dans lequel il n'avait qu'à puiser les jeunes garçons qu'il destinait aux séances très spéciales organisées dans son pavillon.

Pour y attirer ses victimes, il avait aménagé chez lui une salle de loisirs attrayante, avec table de ping-pong, chaîne stéréophonique, jeux et distractions divers apparemment fort anodins. Une telle installation qui ne laissait pas présumer l'existence, au sous-sol, d'une pièce destinée à des distractions moins innocentes, avait le double avantage de susciter la confiance des parents, et d'attirer les mineurs qui ne pouvaient évidemment pas soupçonner les véritables desseins de Dugué.

Cette constatation ôte toute valeur aux dires de Dugué selon lesquels ses victimes étaient parfaitement consentantes, et ne furent jamais l'objet de contrainte physique ou morale ; car, si la réalité de violences physiques n'a été que rarement établie, il apparaît clairement que cet inculpé, pour parvenir à ses fins, a délibérément commencé par tromper les enfants qu'il attirait chez lui, pour ensuite surprendre leur naïveté et leur innocence. »

## « Ils aiment ça »

De sa prison, Dugué, « refusant le concours de tout avocat » selon « Libération », décidait de « se défendre seul ». Il écrivait une première lettre ouverte à son juge d'instruction que publiait le quotidien de Serge July avec un court texte de présentation, signé G.H., c'est-à-dire Guy Hocquenghem.

Le journaliste de « Libération » expliquait notamment :

« ...Dugué écrit en effet des « thèses sur la pédophilie » comme en témoigne cette lettre. Son univers, celui des couples échangistes qui se passent des photos d'enfants, sa franchise quant à la sodomie sont d'un langage différent de la pédérastie plus intellectuelle ou artistique. Mais cet homme, voué pendant trois jours à la vindicte publique comme le monstre absolu par les plus puissants médias sur la base d'informations parfaitement erronées, a bien gagné le droit à l'expression depuis sa prison ».

Dans sa lettre ouverte, Dugué expliquait notamment :

« Tous les garçons que j'ai connus m'ont aimé. Ils ont toujours aimé, et voulu, tout ce que nous avons fait ensemble. Ils ont participé non seulement librement, mais avec plaisir et amour... »

Pourquoi toujours considérer les enfants comme des demi-hommes, dépendants et irresponsables ? Ils aiment ça. Ils font comme tout le monde. Leur corps leur appartient. Ça ne leur fait aucun mal. Ce ne leur fait que du bien et ça ne porte préjudice à personne.

On peut faire l'hypocrite. Mais on ne changera pas la nature humaine.

Pourquoi n'auraient-ils pas le droit aux plaisirs sexuels, puisque la nature leur en a donné la possibilité ?

Plutôt que d'entretenir les mystères du sexe on ferait mieux de laisser vivre la réalité sexuelle en respectant les libertés de tous les êtres...

## « Couple cherche amis... »

Je citerai pour exemple ce couple, dont la femme et le mari sont homosexuels, mais aussi hétérosexuels et qui sont un exemple d'entente et d'amour.

Je sais de quoi je parle, j'ai vécu une semaine chez eux et passé des vacances avec eux.

La femme avait déjà deux garçons, quand l'homme a rejoint le foyer. Ils ont eu encore un enfant ensemble et ils n'ont pas décidé de s'arrêter là. Quand je les ai connus, le mari, bien entendu, faisait l'amour avec sa femme, mais aussi avec les garçons et surtout avec celui de 11 ans et pas en catimini : dans le lit conjugal. Car dans l'intimité du foyer, tout se faisait librement au grand jour.

Que les rapports de l'homme avec le garçon comprenaient également la sodomisation.

Que le garçon adorait son beau-père, comme peu d'enfants aiment leur père. Je dirais même comme aucun enfant n'aime son père.

Que le gamin demandait, de lui-même la sodomisation et y prenait un réel plaisir, qui était physique, mais aussi affectif.

Un enfant qui aime un adulte sait très bien qu'il ne peut pas encore donner, aussi il comprend et il accepte très bien de recevoir. C'est un acte d'amour. C'est une de ses façons





Jacques Jekyll et Dugué Hyde : quand un pornographe joue les bons apôtres.

d'aimer et de le prouver. Ce fut le comportement avec moi des quelques garçons que j'ai sodomisés.

...Et des couples comme celui-là il y en a beaucoup. Ils sont généralement échangistes.

Ils sont heureux. Ils ne demandent rien à personne. Qu'on les laisse tranquille. Qu'on abroge les lois qui les oppriment et les enferment dans un ghetto culpabilisant. Ils ont le droit de vivre. »

Le couple auquel fait allusion Dugué a été inculpé en même temps que lui. Il s'agit d'Alain et Monique L., de Courtoimer (S.-et-M.). Voici comment l'arrêt de renvoi de la cour d'appel présente cet épisode.

« M. et Mme L... s'étaient adonnés, jusqu'en 1978, à l'« échangisme » ; c'est-à-dire à la pratique des ébats sexuels en commun avec d'autres couples. A court de partenaires, ils avaient fait paraître, début 1978 dans une revue érotique, l'annonce suivante : « Couple cherche amis pour relations intimes. » Cette annonce tomba sous les yeux de Dugué, qui ne laissa pas passer une telle occasion : d'emblée il proposa aux époux L... de se livrer à des ébats avec des mineurs, et de participer ainsi à la constitution d'une collection de photographies pornographiques.

Dès la première rencontre, au cours de laquelle lui furent présentés Zoran et Goran B... (17 et 14 ans) ainsi que Pascal M. (16 ans), Monique L. se livra, en présence de Dugué, de son mari et des trois mineurs, tout le monde s'étant entièrement dévêtu, à la masturbation de chacun d'eux, avant de leur sucer la verge. Puis elle eut successivement avec les trois adolescents

des relations sexuelles complètes, relations au demeurant fort particulières, puisque Dugué y présidait en indiquant les positions que devaient prendre les partenaires et, avec L... les photographiait.

Quelques semaines plus tard, avant Pâques, Dugué revint avec les mêmes adolescents à Courtoimer, y amenant en outre les trois plus jeunes enfants D..., Pierre (16 ans), Christine (11 ans) et Jean-Sébastien (6 ans). Là encore, la scène de débauche fut collective, tous se retrouvant nus dans la chambre des L... ; L., pour sa part, s'occupa de la petite Christine, lui caressant et lui léchant le sexe avant de se faire lui-même masturber et sucer. Il tenta également, ainsi que Goran B..., de la pénétrer, mais sans succès en raison du jeune âge de la victime.

Monique L., quant à elle, après s'être livrée aux habituelles fellations et masturbations sur tous les adolescents présents, se livra au coït avec quatre d'entre eux ; seul y échappa Jean-Sébastien D..., âgé, il est vrai, de 6 ans. Non contente de cela, Monique L... initia la petite Christine aux pratiques de l'homosexualité féminine, à la demande de Dugué qui photographiait leurs caresses impudiques.

Ces scènes eurent lieu, il faut le préciser, en présence des propres enfants des époux L... Thierry, âgé de 6 ans, et Cyril, âgé de 2 ans ; Dugué n'allait pas tarder à tirer profit de leur présence. »

Nous reproduisons plus loin l'enveloppe d'une lettre envoyée à un certain Henry Johnson à Sacramento (Etats-Unis) et récupérée par la police américaine au début de l'enquête. Dugué, en anglais, y décrit dans le détail ce que suggère cette

dernière phrase. La traduction est impubliable. Il raconte les fellations qu'il a pratiquées sur les enfants L..., âgés, rappelons-le, de 6 et 2 ans et annonce qu'il « espère » prochainement réussir à les sodomiser, « même le plus jeune », assurant qu'il fera prendre « évidemment » des photos.

Cela n'empêche pas cet expert en « thèses pédophiles » de publier à nouveau dans le courrier de « Libération », le 5 décembre 1979, une nouvelle lettre sans doute adressée, bien que cela ne soit pas précisé, également à son juge.

En voici quelques extraits :

*« Une récente étude française a démontré que un cas sur 100 000 rapports sexuels entre enfants et adultes était connu de la police !*

*Avouez que je n'ai vraiment pas de chance. Que c'est une réelle injustice et qu'en plus les peines énormes encourues sont lourdes, vraiment démesurées pour des actes qui ne font que du bien aux intéressés et ne porte préjudice à personne. Qu'on supprime ces lois inhumaines.*

*Qu'on laisse vivre l'amour...*

*Qu'on arrête de persécuter ceux qui aiment les enfants, même s'ils les aiment aussi avec leur corps. A force de toujours les humilier, de les pousser dans leurs derniers retranchements, de toujours les obliger à renoncer, on finit par les enfermer dans un ghetto sexuel, qu'ils ne veulent plus. Et pour les enfants, c'est pareil...*

*Moi, je les ai aimés, et c'est pour cela que j'ai eu des relations sexuelles avec eux.*

*Ce n'était pas de l'homosexualité.*

*Ce n'était pas de l'hétérosexualité.*

*Tout cela, après tout, ce ne sont que des mots. Ce n'était que de l'amour. L'amour d'un homme pour les jeunes.*

*Des femmes peuvent aussi bien aimer sexuellement des enfants. D'ailleurs, cela existe et se fait, heureusement...*

*L'enfant a besoin et aura toujours besoin de compréhension et d'affection. Et s'il le désire, la réaction sexuelle est une partie de la concrétisation de cette affection, soudée dans le plaisir et la complicité. Il ira toujours vers la personne qui lui*

*apporte cet épanouissement et cet affranchissement. Les mentalités changent, mais pas les lois !*

*Ce n'est pas normal, il faut cesser la répression sexuelle. Il faut libérer les esprits. Les lois n'ont pas à aller à contresens.*

*Il faut le droit pour tous aux plaisirs et à la différence.*

*Peut-être n'en êtes-vous pas conscient, je ne le sais pas. Mais je dois vous le dire, que vous avez (enfin la police et vous) détruit une belle et forte amitié entre les garçons et moi. Quelque chose qui était très important pour eux, et que rien ne remplacera. »*

## « Il me donnait 100 F »

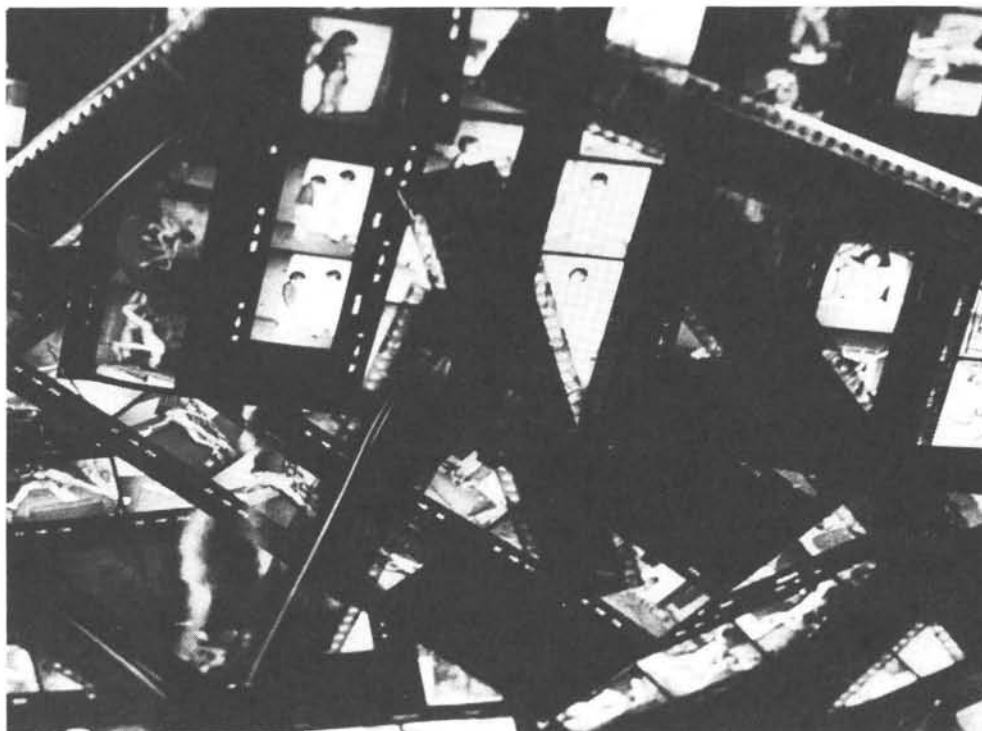
Voici maintenant comment le petit Antonio D.B..., 13 ans, sur interrogation de l'inspecteur divisionnaire Palis, décrit ses premières relations avec Dugué, dans un procès-verbal en date du 11 octobre 1978 :

*« La première fois, c'est Jacques qui m'a sodomisé. C'était au début du mois d'août, chez Jacques Dugué, à Saint-Ouen, avant de partir en vacances sur la Côte d'Azur. Jacques m'a conduit en bas dans sa cave, sur le canapé, il m'a déshabillé aussi, il m'a sucé le sexe, il m'a mis de la pommade dans l'anus, il a glissé le doigt, il m'a fait mettre sur le dos au bord du canapé, les cuisses écartées. Il s'est mis à genoux entre mes cuisses, et dans cette position il m'a enfoncé son sexe dans l'anus, jusqu'au fond. J'ai eu très mal. Pendant ce temps Daniel M... ou Pascal M... prenaient des photographies.*

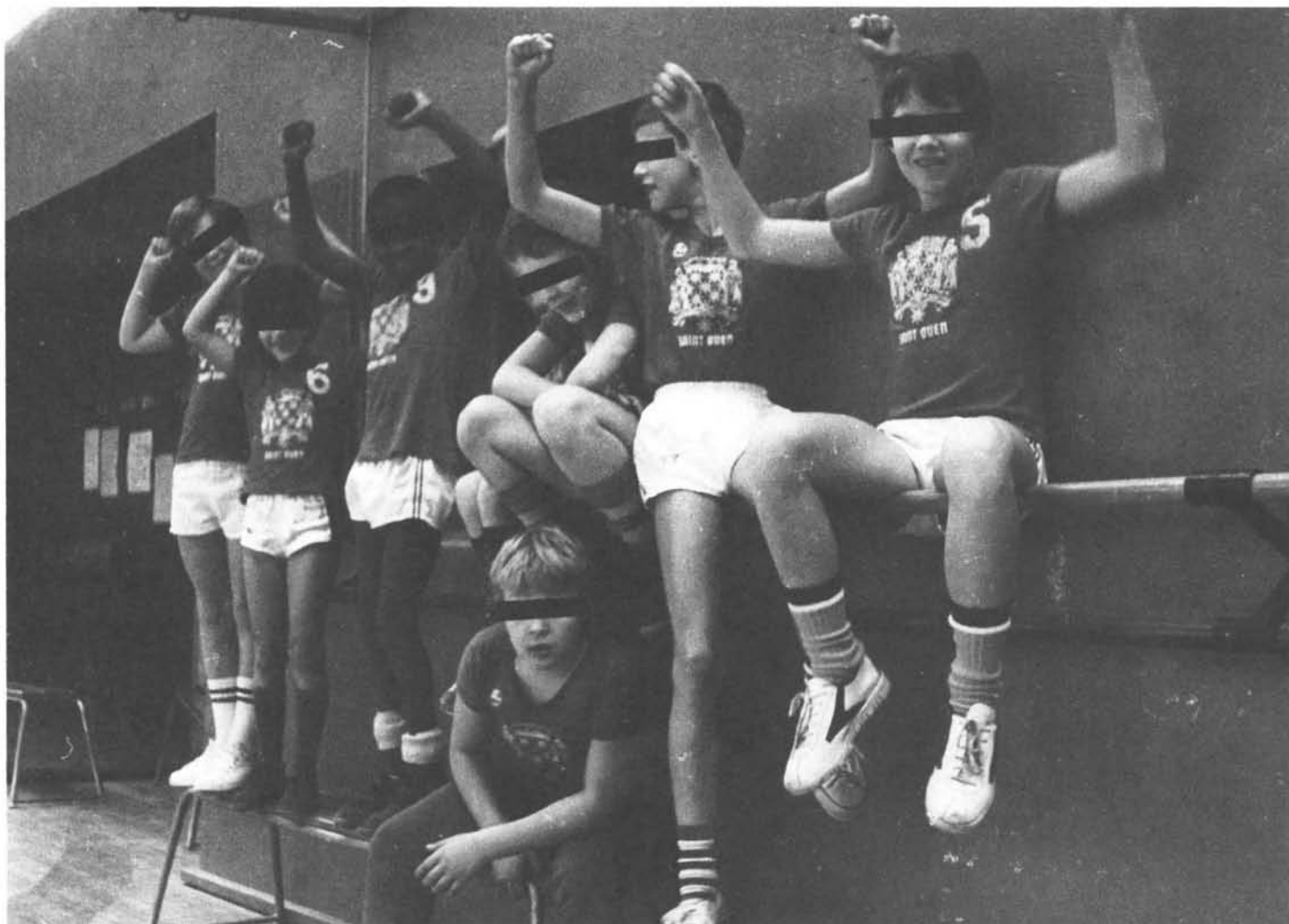
*Ensuite Jacques m'a donné 100 F. Il m'a par la suite sodomisé plusieurs fois, en vacances sous la tente.*

*A Saint-Ouen Jacques m'a aussi fait sodomiser par Daniel M... Ce dernier m'a également donné 100 F. Chaque fois que Jacques me sodomisait il me donnait 100 F.*

*Jacques a également sodomisé mes deux frères Vincent et Martin, plusieurs fois, à chaque fois il leur donnait 100 F. Pascal M... m'a aussi sodomisé chez Jacques, lui ne m'a rien donné. Jacques Dugué est venu nous chercher pour aller en vacances et il nous a ramené en voiture à Wattrelos. »*



Quelques-unes des photos pornographiques trouvées chez Dugué. Difficile d'aller plus loin dans l'abjection.



**A Dugué — déjà condamné pour attentat aux mœurs — on confia les gamins d'une équipe de basket ! Il en fit son « vivier »...**

C'est à Wattrelos, en effet, que résidait un correspondant de Dugué, Jean-Marie Dhumé qui lui procurait, ou échangeait avec lui de jeunes recrues. Dans le courrier de « Libération », toujours, le 5 décembre 1979, on trouve une lettre de Dhumé sous le titre : « Depuis un an à Fleury, pour pédophilie ». Le co-inculpé de Dugué s'explique lui aussi longuement sur ses aventures particulières et précise notamment :

« Tout comme Jacques Dugué, que j'avais connu par l'intermédiaire d'un journal hollandais pédophile, je vivais avec une bande de jeunes garçons de Wattrelos dans le Nord, à proximité de la frontière belge, où j'avais été affecté comme inspecteur des douanes (sic) en 1975, alors que je revenais de l'armée. J'avais alors 26 ans. J'ai eu des relations sexuelles avec une dizaine d'adolescents de 13 à 16 ans qui venaient régulièrement chez moi au vu et su de leurs parents et qui, tous, sans exception, avaient demandé à venir chez moi. Il n'a jamais été question d'attirer les petits enfants avec de l'argent ou des tartines de confitures, comme les magistrats vont tenter de le faire croire, incapables d'imaginer une histoire d'amour et d'amitié. »

Toujours interrogé par l'inspecteur Palis, le jeune Frédéric C., 12 ans, donne une version légèrement différente des faits. Au procès-verbal de son audition, le 29 septembre 1978, sont consignées les déclarations suivantes :

« J'ai connu Jean-Marie Dhumé par l'intermédiaire de Jean-Pierre B., il y a environ deux ans ; à cette époque, je me

trouvais en compagnie de mon copain Vincent F. et Jean-Pierre nous a proposé d'aller chez Jean-Marie qu'il avait connu au judo.

Au début, j'ai trouvé ce monsieur très gentil, il nous donnait du « Coca-cola » et, plus tard, il y rajoutait du « whisky », également il nous offrait des cigarettes et des cigares.

Au début également, il nous prêtait des livres pornographiques et nous prenait en photo en train de les lire.

Toujours au début, je n'ai jamais assisté à des scènes pornographiques entre mes camarades et Jean-Marie. Par contre, il prenait toujours des photos.

C'est au bout de quelques semaines que je connaissais Jean-Marie, que celui-ci nous a projeté des films pornographiques, entre adultes, il ne se passait rien d'autre.

Plus tard, alors que je me trouvais en compagnie de Vincent, Jean-Marie m'a obligé à me déshabiller « de force » en nous disant : « Si vous ne le faites pas, vous allez voir ce qui va vous arriver », et il verrouillait la porte. Alors, on avait peur. »

## 500 F pour la petite sœur

On retrouve toujours les mêmes arguments dans les thèses pédophiles de Dhumé et Dugué. D'abord, ils affirment que les parents étaient au courant de leurs relations avec les enfants. Dans « Libération », Dhumé écrit :





jeunes garçons qu'il avait pervertis, et parfois des adultes de rencontre. Parmi ces derniers, un Hollandais, nommé Wilhelmus, était en réalité un professionnel de la pornographie ; muni d'un matériel perfectionné, il photographia et filma des séances érotiques qu'il mettait en scène lui-même, indiquant en anglais les postures que devaient prendre les mineurs, assisté de Dugué qui traduisait ses directives.

Les photographies ainsi prises furent commercialisées ; elles furent publiées dans diverses revues pornographiques éditées en Hollande et au Danemark : « Lolita », « New School Action », « Incest », « Lover Boys », « Nature Lovers ». Quant aux films, ils furent vendus à des chaînes de sex-shops, certains exemplaires en ont été retrouvés à Paris même.

## Dans une chambre au Hilton

Une première séance de cet ordre eut lieu en 1975 chez Dugué. Les photographies ainsi prises montrent, par exemple, Christine simulant un coït avec Jean-Michel L.-G. (15 ans) ; Christine pratiquant une fellation sur Jean-Luc R. (12 ans), sur L.-G., et sur Dugué lui-même ; Dugué en position d'acte sexuel sur Christine ; on y voit aussi Jean-Marc D. (15 ans) portant sa petite sœur pendant que Jean-Michel L.G. lèche le sexe de la fillette. D'autres photographies représentent des actes impudiques commis entre garçons allant jusqu'à la sodomisation. Dugué y joue un rôle essentiel, puisqu'on le voit en train d'éjaculer dans la bouche de Daniel L.-G. (10 ans), uriner dans la bouche de Jean-Michel (15 ans), et sodomiser Christophe T. (10 ans).

Peu après, toujours sous la direction de Wilhelmus et de Dugué, une autre série de poses fut prise dans une chambre de l'hôtel Hilton, avenue de Suffren à Paris ; Dugué n'avait pas hésité, à cette occasion, à y réunir les quatre enfants D., Jean-Marc, Pierre, Christine et Jean-Sébastien, ce dernier n'étant âgé que de quatre ans. Les films qui furent alors pris des ébats auxquels se livrèrent frères et sœur paraissent atteindre les limites de ce qu'il est possible de faire dans le domaine de la pornographie : on y voit en effet Christine masturbant son frère

Pierre ; Christine faisant une fellation au tout petit, Jean-Sébastien, et se faisant lécher le sexe par ce dernier ; Christine faisant une autre fellation à son frère Jean-Marc pendant que Pierre lui lèche l'anus ; Jean-Marc et Pierre simulant l'acte sexuel avec leur sœur et, pour couronner le tout, Jean-Marc éjaculant dans la bouche de sa petite sœur.

Pour prix de leurs « services », Wilhelmus remit à chacun des enfants la somme de 500 F, Dugué recevant pour sa part, selon certaines déclarations figurant au dossier, mais contestées par cet inculpé, 3 000 ou 6 000 F. Wilhelmus, réfugié à l'étranger, n'a pas été retrouvé.

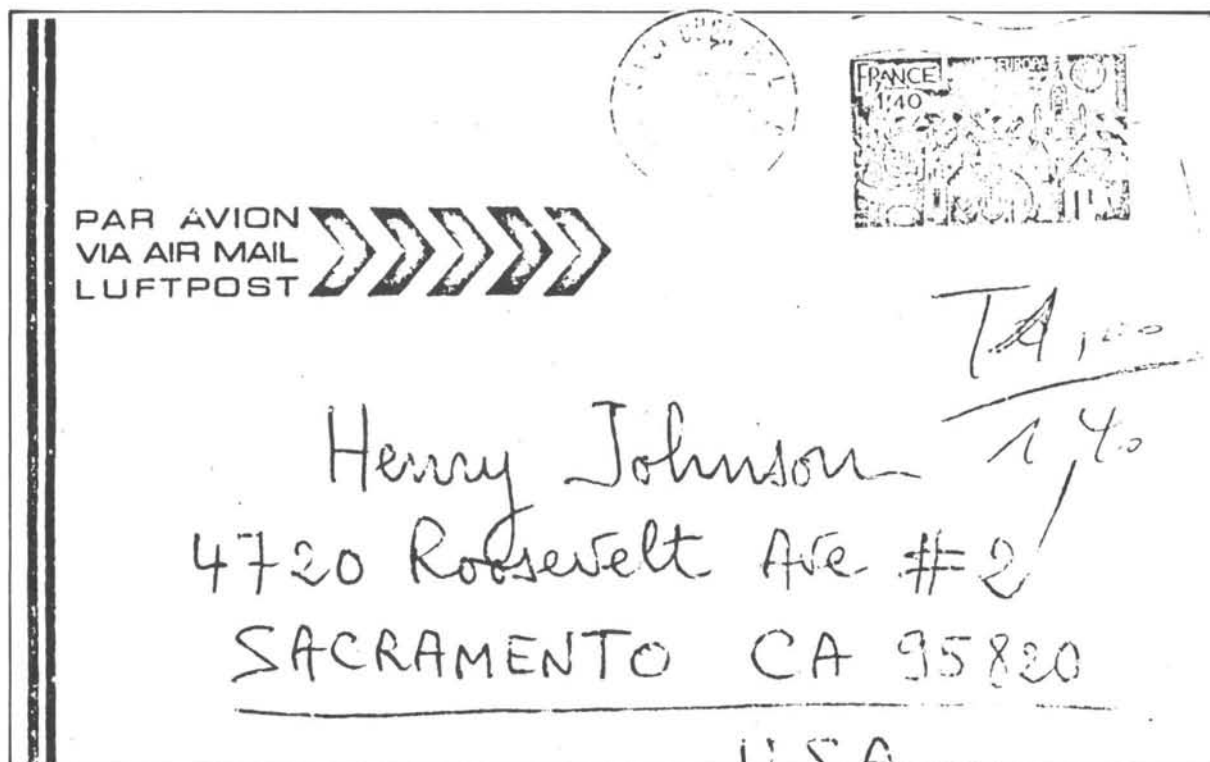
En 1977, Dugué emmena Jean-Marc et Christine D., à Chartres et livra les deux enfants à un couple d'adultes. L'homme, qui n'a pu être identifié avec certitude, se livra à des attouchements manuels et buccaux sur le corps et le sexe de la petite Christine (alors âgée de 10 ans), et se fit masturber et sucer la verge par la fillette. La femme se contenta d'ébats sexuels avec l'adolescent. Ces actes furent pratiqués moyennant rémunération, Dugué s'étant fait remettre 1 000 F par les deux inconnus, après que l'homme eut refusé de payer 1 500 F pour avoir des relations sexuelles complètes avec Christine D. »

## Les photos les plus obscènes

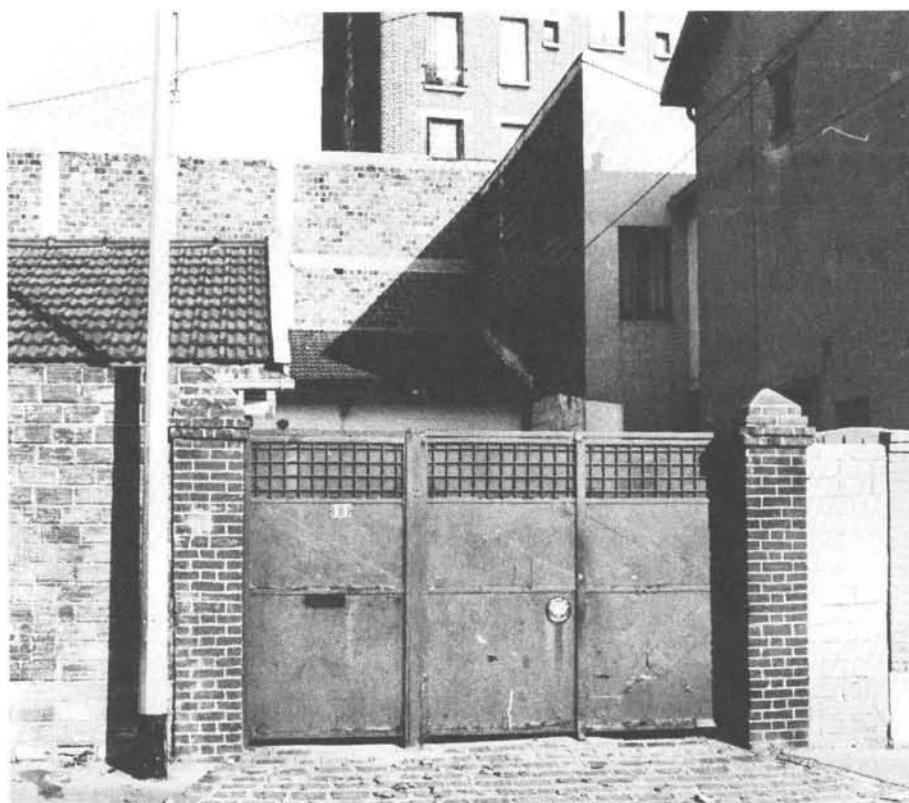
Une autre constante des thèses pédophiles soutenues par Dugué est le caractère de tendresse, voire de pureté des relations qu'il entretenait avec les enfants. Voici pourtant, dans leur sécheresse, les commentaires qu'il fit le 28 septembre 1978, lorsque l'inspecteur divisionnaire Menezo lui présenta un certain nombre de documents mis sous scellés par la justice :

« Le scellé n° 32 contient des photos de scènes de scatologie entre moi et les autres. Sur ces photos, les enfants ne prenaient pas d'excréments dans la bouche. Ils se retiraient à temps. »

« Les scellés n° 33 à 60 représentent toujours des scènes de sodomisation entre les jeunes, entre moi et les



Ce courrier saisi  
par la police  
californienne  
permet de  
remonter la filière  
du baby porno  
jusqu'à Dugué.



**La maison de Dugué : une véritable usine pornographique.**

*jeunes, des scènes de scatologie vraies ou simulées, des fellations. »*

Et il déclare plus loin :

*« Je reconnais que ces photos sont d'une obscénité poussée à l'extrême, mais quand je les ai faites, je recherchais des photos les plus obscènes possible. Toutes les scènes qui ont été faites l'ont été uniquement pour prendre des photos et, les photos terminées, nous avions d'autres rapports amicaux (...). Les enfants ont toujours été consentants et je ne les ai jamais brutalisés, même pendant les sodomisations que je faisais doucement et avec beaucoup de précaution (...).*

*« Beaucoup de scènes ont été simulées afin d'augmenter l'obscénité. »*

On est bien évidemment là très loin de la version présentée à « Libération ». Dugué reconnaît une recherche dans l'obscénité des photos qui s'explique évidemment par leur but commercial ; mais il tente d'atténuer l'ignominie de ses mises en scène scatologiques en revenant toujours sur les rapports amicaux qui le lie aux enfants.

## **Un sadique plaisir à les étrangler**

Les lettres saisies chez les correspondants de Dugué donnent une autre image de sa personnalité. Voici quelques extraits des propos qu'il tenait dans cette correspondance impossible à reproduire in extenso :

*« L'été est pour moi une période de chasse intensive de nouvelles petites victimes et je veux garder tout mon temps et toutes mes forces pour les satisfaire et surtout les violer... »*

*Vive les violeurs d'enfants, vive les souilleurs d'enfants, vive les sadiques d'enfants...*

*Je souhaite aussi vivement que certains petits enfants soient torturés, mutilés, dans d'horribles souffrances, puis assassinés,*

*afin que jouissent les hommes. Il faut aussi des sacrifices à notre culte phallique !*

*...J'apprécie énormément tes goûts pervers et dépravés, car ce sont exactement les miens. Moi aussi, j'ai dû soumettre aux vices des très jeunes enfants innocents et sans défense, les avilir et surtout les souiller... jouir dans leur avilissement et de leurs souffrances, quel régal !*

*...Il y a une chose que je n'ai pas encore faite et ce n'est pourtant pas l'envie qui me manque, mais les bonnes circonstances ne se sont pas encore présentées. C'est de violer sauvagement un très jeune enfant... Un enfant très jeune, c'est meilleur, entre 2 et 6 ans, c'est plus monstrueux, donc plus excitant. Et puis vraiment l'abîmer, qu'il soit mutilé à vie, marqué par son viol, souillé à vie...*

*...Le gosse qui hurle et qui pleure, j'en garde un souvenir intarissable...*

*...Je les ai violés et ils chialaient et hurlaient à la mort et cela m'excitait davantage...*

*...Et si je n'avais pas eu à les rendre à leur foyer, j'aurais trouvé un sadique plaisir à les étrangler...*

*...Il ne faudrait pas me confier la garde d'un bébé d'un an pendant une journée...*

*...Oui, je suis d'accord avec toi, on peut, on doit tout faire avec les enfants. Bien entraînés, on en fait de vraies petites salopes, des ignobles dégueulasses. Moi, c'est ce que je fais... »*

## **Le scellé n° 117**

On aura compris que les points de suspension ne sont pas là pour dénaturer le sens des textes mais par respect du lecteur. Dugué, lors de son procès (1) assura que les horreurs qu'il racontait dans ses lettres n'avaient aucune réalité et qu'il ne les

(1) Il fut condamné à six ans de prison et 250 000 F d'amendes.



imaginait que pour s'exciter et provoquer le même état chez ses correspondants.

Ce n'est probablement pas entièrement faux. Il reste que j'ai eu entre les mains, comme on a pu le deviner par les nombreuses citations et les reproductions qui illustrent ce document, la totalité du dossier Dugué, tel que la justice en a eu connaissance. Il n'en a été reproduit ici que les passages les moins choquants et je peux affirmer que l'ensemble est accablant pour Dugué.

D'autre part, j'ai eu l'occasion de rencontrer des victimes ou les parents de victimes de Dugué. Pour les premières, l'état de délabrement physique et moral dans lequel les avaient laissés les expériences pratiquées sur eux par le pédophile de Saint-Ouen n'avait aucun rapport avec ce que leur initiateur prônait dans les colonnes de « Libération ». Pour les seconds, n'en parlons pas. Il s'agissait de pauvres gens, inconscients dans le meilleur des cas, complètement traumatisés lorsqu'ils étaient lucides.

J'ai vu également toute la collection des photos prises par Dugué. Elles lèvent le cœur.

Enfin, j'ajouterai deux précisions à ce dossier. Elles donnent une assez sinistre résonance aux fragments de lettres publiées plus haut.

On a retrouvé dans le jardin de S., l'un des comparses de Dugué, le cadavre d'un enfant qui n'a jamais été identifié et dont l'état de décomposition n'a jamais permis que l'on établisse les causes de sa mort.

Dans le carnet du même S., figurait une liste de correspondants faisant partie du réseau de baby-porno. Ce carnet a été placé sous le scellé n° 117.

Souvenez-vous maintenant d'un livre qui eut son heure de célébrité puisqu'il inspira même le tournage d'un film. Son titre : « Le pull-over rouge ». L'auteur, Gilles Perrault, tentait de démonter l'innocence d'un jeune homme, Christian Ranucci, accusé d'avoir enlevé une fillette près de Marseille, puis, surpris par des témoins alors qu'il l'entraînait dans les bois, de l'avoir poignardée. Condamné à mort, il avait été guillotiné, sous Giscard d'Estaing.

Autour de ce livre, de ce film et du fait divers qui les avait inspirés s'organisa une campagne des partisans de l'abolition de la peine de mort. L'un des meilleurs arguments des abolitionnistes était que l'application du châtiment suprême ne laisse aucune possibilité, sinon à titre posthume, de rétablir une erreur judiciaire. Il s'agissait de faire de Ranucci un cas exemplaire.

Le livre de Perrault était fort habilement monté. Ne prenant dans le dossier d'instruction que les éléments qui servaient sa thèse, il démontrait aisément aux lecteurs, puis aux spectateurs des salles de cinéma mal informés, que l'on avait guillotiné un innocent.

L'objet de cet article n'est pas de prendre parti dans ce débat. Mais il existe un élément qui n'a jamais été évoqué, ni lors du procès où l'on cherchait à établir ce qui avait pu pousser Ranucci à commettre son crime, ni par ceux qui prirent ensuite la défense du condamné et tracèrent de lui un portrait psychologique plaçant pour leur cause.

Sur la liste des pédophiles abonnés au réseau de baby-porno, consignée dans l'agenda de S., et figurant dans le procès Dugué au titre des pièces à conviction sous le scellé n° 117 figure un nom. Celui de Christian Ranucci.

REPUBLIQUE FRANÇAISE PREFECTURE DE POLICE DIRECTION de la POLICE JUDICIAIRE SERVICE B.J.P.	L'an mil neuf cent soixante dix-huit le quatorze octobre à _____ heure Nous, Jean MARHIN Inspecteur Principal Officier de Police Judiciaire, en fonction à la _____ Agissant en vertu et pour l'exécution de la commission rogatoire dont il est fait état au premier procès-verbal Mentionnons qu'après examen des documents décollés sur SOKOLVSKY Walter et ceux contenus dans la serviette, il apparaît que certains d'entre-eux nous ressemblent l'enquête en cours. Saisissons et plaçons sous <u>SCELLE n° 117</u> un carnet à ressort avec index supportant de nombreux noms et adresses; différents petits papiers supportant des adresses, un petit répertoire téléphonique; d'autres morceaux de papiers supportant des noms et adresses : MERCIER II, rue Clément Marot, Jean Ranucci, Gaultier etc.... une feuille d'encaissement de chèque sur la Banque Crédit Lyonnais, compte n° 59073K de M. Walter Sokolovsky dont le tireur est DHUME. Le montant du chèque est de 300fr. Une feuille blanche manuscrite commençant par Cher Walter et supportant de nombreuses ratures de lignes entières, une lettre au nom de M. Walter, datée du 22.8.78 dont le cachet postal a été en partie raturé; une lettre dactylographiée sur papier vert et son enveloppe manuscrite au nom de Walter Sokolovsky; une carte postale de Berlin et trois lettres manuscrites de langue allemande. Après lecture faite, il signe avec nous ainsi que les fiches descriptives de scellés. l'intéressé _____ l'O.P.J. _____ M. Sokolovsky _____
--	---

SCELLE n° 117  
 PROCÈS-VERBAL  
 Rep. N° \_\_\_\_\_  
 SCELLE n° 118

Le scellé n° 117, l'un des éléments du dossier Dugué. Parmi les noms cités, celui d'un certain Ranucci.

## Pédophilie et prostitution

# LA BELLE ÉPOQUE DES VIEUX MARCHEURS

par ROMI

**E**N 1903, Mayol lançait une chanson intitulée « La polka des trottins », dans laquelle il faisait allusion aux vieux messieurs amateurs de fruits vers :

« Gentils trottins ouvrez les yeux  
Prenez bien garde aux vieux messieurs... »

Ce n'était déjà plus une nouveauté, « la gamine » avait depuis longtemps sa place dans la prostitution parisienne.

Le docteur Alexandre-Jean-Baptiste Parent-Duchatelet, membre du conseil de salubrité de la Ville de Paris, de l'Académie royale de médecine, de la Légion d'honneur et médecin de l'hôpital de la Pitié, a publié, en 1836, une « Histoire de la prostitution dans la ville de Paris ». On y trouve de curieuses statistiques concernant l'âge d'inscription sur les registres de police des « filles de joie ».

Dans un dossier comprenant 3 517 filles en carte « exerçant » en décembre 1831, le docteur Parent-Duchatelet a découvert que deux demoiselles ont été inscrites à l'âge de dix ans, trois à l'âge de onze ans, trois autres à douze ans, six à treize ans, vingt à quatorze ans, cinquante et une à quinze ans, cent onze à seize ans et cent quarante-neuf à dix-sept ans.

Donc, sur l'ensemble, 1 355 ont été à cette époque *enrôlées officiellement* dans l'armée de la prostitution à un âge non autorisé par les textes de loi.

Interrogé à ce propos, le chef de la police des mœurs a répondu : « Ce sont ces enfants qui viennent l'offrir... qui demandent leur inscription ! »

En 1884, Léo Taxil a protesté contre cette affirmation, précisant, après enquête, que « les mineures étaient, pour la plupart, *inscrites de force* ! ».

Peu importe, d'ailleurs, ce qu'il faut retenir c'est que ces fillettes aient pu trouver des clients à cette époque.

Elles vont en trouver un si grand nombre que l'on va voir à Paris une armée de ces « fruits verts » pendant plus d'un quart de siècle.

## Détournement de vieillards

G. Macé, ancien chef de la police de sûreté, a écrit et publié plusieurs ouvrages de souvenirs à la fin du siècle.

Dans l'un d'eux, intitulé « La police parisienne », il étudie le racolage dans les différents quartiers de la capitale, vers 1880.

A propos de la « prostitution précoce, immonde et pénible des enfants », M. Macé précise que les endroits les plus souvent signalés par ses inspecteurs sont le boulevard Montmartre, le boulevard des Italiens, le boulevard Saint-Michel, la porte Saint-Denis, la route de Longchamp à Neuilly, etc.

Il a établi que : « de dix heures du soir à minuit, vingt-trois

bouquetières, âgées de huit à douze ans, offraient des fleurs fanées aux passants... ».

Le lendemain, onze de ces petites marchandes, prises en flagrant délit de racolage, se trouvaient réunies dans le bureau du chef de la police... Examinées médicalement, toutes ont été reconnues vierges !

Interrogées « paternellement », elles ont donné quelques détails sur leur technique : « ces marchandes de fleurs », très avancées pour leur âge, joignent à leurs petits talents l'art d'entraîner surtout les vieillards vicieux dans de sottes et vilaines aventures. Elles ont, ou plutôt *on a* organisé pour elles un système de chantage des plus simples...

« En présentant des roses volées dans les cimetières, elles sollicitent une promenade en fiacre. Celui-ci à peine en marche, les stores encore baissés, ces jeunes fleurs de péché réclament de cinq à vingt francs selon l'âge et la mise de l'individu.

» En cas de refus, et avant de permettre la moindre privauté, elles déclarent qu'étant mineures, au moindre cri, leurs pères, qui suivent la voiture, vont venir les délivrer...

» La peur s'empare du monsieur, il s'exécute, arrête le cocher et, la portière ouverte, les gamines sautent dans les bras de jeunes gens aux allures de souteneurs auxquels, en riant, elles remettent le résultat d'un séjour de cinq minutes en fiacre... »

Il est évident que les victimes de ces petites effrontées n'osent jamais porter plainte !

Il y avait, curieusement, une sorte d'uniforme chez ces futures « gibiers de Saint-Lazare » : cheveux étalés dans le dos ou nattes ornées d'un ruban ponceau... tablier d'écolière... ou blouse d'ouvrière...

M. Macé, très mécontent de voir évoluer toutes ces fillettes dressées au vol, au chantage et à la prostitution par des *parents infects*, conclut par une sorte d'appel qui ne sera pas entendu :

« Il serait urgent de prendre des mesures pour anéantir une bonne fois la plaie de la jeunesse mendicante et impudique. Il faut frapper ferme ! »

A cette époque déjà, le goût d'une certaine clientèle pour les gamines a poussé plusieurs patronnes de « maison » à proposer des fausses mineures.

Le problème des fillettes racoleuses provoqua des interpellations, des plaintes et des messieurs très dignes firent des beaux discours... en vain, d'ailleurs !

Voir un fragment d'un compte rendu de la séance d'un conseil général, daté du 26 décembre 1882 :

« Nulle protection jusqu'ici n'a été accordée à ces enfants initiées de bonne heure par la promiscuité familiale, les conversations et les gestes obscènes, à tous les détails de la vie et du vice sexuel... Telles sont ces petites marchandes de bouquets



— Excusez-moi, mon enfant, je suis sénateur...  
— J'la connais, celle-là, on me l'a déjà faite. (Dessin de Poulbot pour « l'Assiette au beurre ».)

du boulevard des Italiens, du boulevard Saint-Michel, des places de la République et de la Bastille, vraies racoleuses qu'on voit souvent monter en fiacre ou dans les hôtels garnis avec des hommes d'un certain âge... »

En 1888, Pierre Veron, chroniqueur parisien qui fut directeur du « Charivari », s'intéressa, lui aussi, au problème de ces petites racoleuses à qui il a réservé tout un chapitre de son livre : « Propos d'un boulevardier » :

« Il paraît, écrit-il, que l'on excite énormément les mineures à la débauche pour le quart d'heure. C'est la « Gazette des tribunaux » qui le constate. Il ne se passe guère de jour, en effet, sans qu'elle enregistre quelque nouveau procès où des demoiselles d'un âge plus ou moins tendre ont cédé à l'entraînement avec une facilité déplorable.

» Je me suis toujours demandé pourquoi le Code ne contient pas un paragraphe pour le « détournement de vieillards »...

« (...) Il serait temps de rompre avec ce privilège burlesque de l'extrait de naissance... »

Malheureusement, la police se montra peu efficace et les vieux messieurs ne tardèrent pas à devenir dangereux.

Au mois de juillet 1890, toute la France se passionna pour une affaire sordide, la mort de la jeune Alice Neut. Le 23 juillet, à deux heures du matin, un douanier du service des Abattoirs découvrait, flottant sur l'eau du canal de l'Ourcq, le corps d'une fillette de neuf ans, les bras attachés par un cordon de rideau, qui faisait trois fois le tour de son buste.

La police arrêta un suspect, un certain Antoine G., dont la culpabilité ne put être prouvée. Il mourut en prison.

C'est seulement cinq ans plus tard qu'une dénonciation permit de retrouver l'homme qui avait étranglé la petite Alice.

Un jeune délinquant de dix-huit ans, impliqué dans une



affaire de vol, demanda à faire des révélations importantes concernant l'affaire Neut. Il nomma le coupable : M. Voignier, âgé de soixante-dix ans, dont il était devenu le pourvoyeur attitré.

Le jeune homme avoua avoir conduit chez Voignier plus d'une douzaine de petites filles.

Il avait alors l'habitude de jouer près de l'église Notre-Dame-de-la-Croix avec les garçons et les filles qui sortaient de l'école, parmi lesquels se trouvait Alice Neut.

Voignier, l'ayant distinguée, dit à son fournisseur : « Celle-là, la petite blonde... Je la veux ! Je te donnerai cent sous si tu me l'amènes... »

C'était une jolie somme ! Il tenta d'inviter Alice à goûter mais l'enfant, timide, refusa catégoriquement d'aller manger des gâteaux chez un inconnu.

Le soir du crime, le petit voyou croisa Alice qui sortait de chez sa grand-mère pour aller chercher un pain.

— Viens avec moi, lui dit-il, il y a un bonhomme qui doit me donner dix sous pour faire une commission. On partagera !..

Alice accepta et il la déposa chez Voignier. Comme d'habitude, l'apprenti truand attendit patiemment dans la rue. Après deux heures d'attente, il alla frapper à la porte de Voignier. Il découvrit le vieillard en larmes devant le cadavre d'Alice.

« Je l'ai étranglée... C'est affreux... sans le faire exprès... Tu vas m'aider à porter le corps... »

Effrayé, le gamin préféra prendre la fuite et il n'osa pas dénoncer l'assassin, craignant d'être accusé de complicité.

La police retrouva la plupart des fillettes amenées chez Voignier par le jeune pourvoyeur.

Certaines, mariées et mères de famille avaient oublié l'aventure avec « le vieux cochon ». Seules comparurent au procès quatre malheureuses qui avaient « mal tourné » et qui étaient encore internées en maison de correction.

Voignier, déjà condamné deux fois pour attentat à la pudeur, fut confondu par la police : elle avait retrouvé les restes du cordon qui avait servi à étrangler la victime.

Le petit vieillard, malingre, sourd, à l'œil éteint, à la moustache tombante, fut condamné à mort, mais, en raison de son âge, sa peine fut commuée.

Il s'éteignit tranquillement dans la cellule de la Grande-Roquette...

## « Papa... monte le premier ! »

Un autre ancien chef de la police de sûreté, M. Goron, a écrit ses souvenirs (c'est une manie dans la police !).

Lui aussi a évoqué la vogue extraordinaire des fillettes à louer vers 1895.

Un matin, à la suite d'une rafle effectuée la veille dans les allées et les fourrés du bois de Boulogne, on amena dans son bureau une fillette de treize ans, aux grands yeux rieurs.

Elle avait été prise en flagrant délit, à l'instant où elle entraînait un vieux monsieur dans un taillis épais où l'attendaient, pour le dévaliser, trois jeunes vauriens.

Son truc était simple : dès qu'elle voyait apparaître, dans l'allée des Acacias, un promeneur bien mis, elle s'avavançait, un bouquet à la main.

— Mon bon Monsieur, achetez-moi un petit bouquet... je n'ai pas mangé depuis hier !

Si l'interpellé la regardait avec un sourire coquin, s'il lui parlait de ses beaux yeux ou de ses jolis cheveux, elle lui glissait dans l'oreille :

# Les fausses mineures

**A**MELIE Hélie, devenue pour la postérité « Casque d'Or », la célèbre gigolette, la Reine des Apaches, vedette d'un procès de truands, publia en 1905 ses « mémoires racontés par elle-même, recueillis par Henri Frémont et illustrés par la photographie » (1).

« Dans une maison située non loin de la gare Saint-Lazare, je jouais le rôle de gosse sage... On m'habillait de robes courtes, on laissait mes mollets nus, on mettait dans mes cheveux des nœuds bleus et roses et je répondais au joli nom de Fanfan.

« C'est inimaginable comme les vieux de la Société bien pensante mordent à ça !... Je me tenais de préférence dans le voisinage de la caisse où je montais même quelquefois et, avec un peu d'inspiration, on pouvait me prendre soit pour une fille soit pour la mère de la sous-maîtresse.

« Un beau vieillard qui, à l'heure où j'écris, doit joliment pencher du côté où il va tomber, mais qui, cependant, fait encore courir sur les hippodromes, marchait extraordinairement dans la combinaison.

« Il venait le mardi, il venait le samedi et m'apportait, à chacune de ses visites, un petit seau et une petite pelle pour faire joujou dans le sable. Il commençait par me demander des nouvelles de ma poupée et me causait chiffons, quatre règles et règne de saint Louis pendant un bon quart d'heure. Puis, à voix basse, on le voyait murmurer quelques mots à la caisse et il revenait alors sur moi comme un loup sur un agneau... Immédiatement, je m'enfuyais et lui faisais faire dix fois le tour des tables. Toutes les femmes présentes riaient, battaient des mains, cependant que je donnais les signes de la plus grande frayeur. Chaque fois que le beau vieillard saisissait un coin de ma robe, je criais et me débattais comme une jeune biche aux abois.

« Enfin, et lui toujours à mes trousses, je quittais le salon et je défendais si mal la porte de ma chambre que le sacrifiant la forçait, m'attrapait et me renversait là ou là, après une courte lutte... On le voyait bientôt redescendre, titubant comme un ivrogne, réapparaître dans le salon, débraillé, abominable.

« — Oh ! la jolie gosse ! s'écriait-il... la jolie gosse ».

(1) Casque d'Or, Mes jours et mes nuits.



Les « petites filles » de la rue de Châteaudun. Lithographie de Marcel Vertès.

Marcel Vertès qui avait failli travailler dans une usine en Hongrie, est devenu, en 1925, l'un des peintres chroniqueurs les plus parisiens de Paris, croquant les mannequins dans la rue de la Paix, les girls des Folies-Bergère et les gigolos des dancings à la mode.

Il croqua également les élégantes faisandées et les filles perdues.

A ses débuts, il connaissait mal les temples du plaisir de la capitale. Il m'a raconté une bonne histoire de fausses mineures : « Je ne connaissais pas ce genre d'établissement lorsqu'un gros bourgeois de Budapest, un industriel riche et respectable, vint me voir à Paris avec sa femme et me demanda avec le clin d'œil significatif de le conduire dans un de ces endroits très... très... parisiens.

» Pour mon prestige, je ne pouvais pas les ignorer, un chasseur me donna l'adresse de Madame Blanche, rue de Châteaudun, où nous entrâmes la nuit suivante...

» ...Je me souviens encore de la chambre

mauresque avec son énorme lit au centre de la pièce, on nous avait fait asseoir au centre de la pièce dans de gros fauteuils pour assister au spectacle... Je ne m'amusais pas beaucoup lorsque brusquement entrèrent dans la lumière tamisée les deux petites filles... bien sages avec des nœuds dans leurs cheveux nattés, des chaussettes et des corps tout frêles... Elles plièrent soigneusement leurs vêtements... J'essayais de prendre quelques croquis. C'était vraiment très gracieux et très joli...

» Le lendemain après-midi, je suis retourné tout seul rue de Châteaudun et j'ai demandé à la sous-maîtresse de revoir les deux petites filles.

» J'ai ouvert une porte et j'ai vu, dans un salon rococo deux poitrinaires d'une trentaine d'années qui attendaient le client, l'une d'elles tricotait et l'autre lisait « Le Petit Parisien »...

— » Les voilà, Monsieur !...

» Heureusement que j'avais fait quelques croquis !... »

Romi

— Venez par ici, Monsieur... Je connais un petit coin tranquille ! Et elle le conduisait vers ses trois complices...

La recrudescence sur le pavé parisien de ces gamines perverses en quête de vieux marcheurs inspira à Jean Lorrain un roman curieux intitulé « Mostrillon », dans lequel il a raconté la vie de l'une d'elles :

« ...Fausse écolière aux doigts intentionnellement tachés d'encre, à l'unique et chaste natte fleurie d'un ruban... l'horrible petite prostituée, élevée de sa mère, celle qui charrie par la ville l'air empesté de la luxure et, titillante et frôleuse cantharide, va, sollicitant de la hanche et du coude les mains tâtonnantes et séniles... »

Bon observateur, Lorrain décrit la jeune « Mostrillon » :

« Douze ou treize ans au plus, un sarreau de serge noire sur une petite robe de percale, la poitrine plate, un paillason de quinze sous sur un front obstiné et bombé de petite femme, et, sur le dos, l'inévitable natte avec un bout de ruban, irrésistible hameçon, paraît-il, tendu à la salacité des vieux ; sous le bras, un cartable... tenue de petite fille allant à l'école. »

Ce n'est pas la seule catégorie que l'on pouvait observer dans Paris. En 1895, Georges Brandinbourg publiait un ouvrage intitulé « Croquis du vice » dans lequel il a classé ces jeunes personnes en quatre groupes distincts.

« 1) *La petite mendicante*, sale, dégoûtante, exploitant les boulevards extérieurs, les environs des Buttes-Chaumont, les



Alice Lidell fut l'une des nombreuses « petites amies » que photographia le professeur Dodgson, alias Lewis Carroll. Jamais on ne suspecta l'intérêt qu'il leur portait. Il est vrai que sa passion resta toute platonique et qu'il mourut vierge. Mais auparavant, il avait rendu Alice Lidell immortelle en lui faisant « traverser le miroir ».

fortifications, principalement entre les portes de Vitry et de Gentilly, les carrières de Vincennes, etc.

» Elles sont, en général, exploitées directement par leurs parents.

» 2) *La petite bouquetière*. Voyage dans tous les quartiers, le meilleur terreau pour le faire éclore se trouve dans les endroits où fleurissent les brasseries de femmes.

» 3) *La petite nymphe*. Choisit les beaux quartiers. On la rencontre, le jour, sur les grands boulevards, aux Champs-Élysées, dans les avenues conduisant au bois, près des gares du Nord et de l'Est, sur la place faisant face au Trocadéro.

» Signe particulier : jupe courte, cheveux tombant dans le dos et noués, près de la nuque, d'un ruban de couleur voyante, nœud de la même couleur sur la tête, presque toujours bas et rubans de même nuance. Sa mise est propre, sa démarche est celle d'une petite femme.

» Elle est plus rapide sur les grands boulevards où elle ne s'arrête devant les magasins que lorsqu'elle croit avoir, derrière elle, « un michet à faire ».

» Elle va à domicile et dans certains hôtels ou bien elle « fait la voiture » pour deux ou trois louis...

» En fiacre, elle monte en disant, à voix haute, pour le cocher : « Papa... monte le premier !... »

» Elle ne se donne pas la peine de proposer un bouquet de fleurs, d'un coup d'œil rapide, elle juge la valeur du « michet », elle le suit ou bien elle s'en fait suivre sans échanger un mot. Son âge est de treize à quinze ans.

» Des industriels les exploitent, à moins qu'elles n'appartiennent à des vieilles grues plusieurs fois retraitées...

» 4) *La pierreuse*. D'une mise qui tient le milieu entre la mendicante et la bouquetière, elle ne travaille que la nuit. Pour ne pas attirer l'attention des agents, elle ne porte aucun signe apparent ; la même raison la fait souvent accompagner par une vieille femme.

» Elle court toutes les maisons de nuit, tous les tripots et ne confond jamais un honnête citoyen avec un agent des mœurs. Le jour, elle promène sa petite sœur, ce qui ne l'empêche pas de « turbiner », le cas échéant, pour s'acheter des gâteaux. On pose la petite sœur à terre, dans un coin... et l'affaire est faite !... »

## Des Claudines à toutes les sauces

Lorsque Willy, à trente-cinq ans, épousa Colette qui en avait à peine vingt, il écouta attentivement ses souvenirs d'écolière. Il lui conseilla de les écrire, devinant le parti commercial qu'on pouvait en tirer en les « mettant au point ». Willy, qui avait beaucoup vécu, n'ignorait pas que des milliers de vieux marcheurs couraient après les petites bouquetières et les écolières... Il savait qu'il y avait une clientèle pour des histoires de fillettes un peu perverses.

Il arrangea à sa façon les textes de Colette et dès qu'il les eut rendus assez croustillants, il les publia sous sa signature puis sous la signature de Colette Willy. « Claudine à l'école » parut en 1900, « Claudine à Paris », en 1901, « Claudine en ménage » en 1902 et « Claudine s'en va » en 1903.

Claudine c'était déjà Lolita, la gamine impubère qui attire les hommes mûrs...

Le succès de Claudine fut tel que l'on voyait à Paris des affiches et des annonces pour différents produits :

*Le parfum de Claudine* (Theric, parfumeur, Marseille).

*Le chapeau Claudine* (chez Lewis, rue Saint-Honoré).

*Le Claudinet* (col rabattu pour femmes et enfants).

*La lotion de Claudine* (Boyer, La Plaine-Saint-Denis).



*Le corset Claudine* (qui fait la taille fine !..).

Et, bien entendu, dans les « bordels » bien tenus, la sous-maîtresse propose aux clients raffinés sa toute dernière recrue, une toute jeune... La petite Claudine... qui porte le tablier noir d'écolière, le col rabattu et la cravate lavallière... Pour l'âge, il suffit d'éteindre une ou deux lampes !

Devant le succès, Willy tire de « Claudine à l'école » une comédie en trois actes où Polaire, fausse mineure, remporte un succès triomphal. Elle a dix-huit ans. Ecolière aux cheveux courts, au tablier noir découvrant une jupe écossaise, au col blanc avec la large lavallière, Polaire reçoit des centaines de lettres signées par des vieux messieurs généreux, des lycéens timides... et des lesbiennes déchaînées.

Claudine était l'article à la mode, alors on lança des ersatz ! Les boîtes de nuit, les lieux de rendez-vous, les bouges mêmes, jusqu'aux plus misérables, eurent leur Claudine... en costume ! M. Henri Albert écrivait à ce sujet : « Le type de Claudine s'est popularisé, la chanson, les dessins, les modes propagèrent par le monde l'image de l'héroïne de Willy. Au bal public d'abord, dans la rue ensuite, nous avons croisé le tablier noir, les cheveux de petit pâtre bouclés, les jambes nues d'innombrables Claudines... »

En juin 1904, un manager de music-hall anglais présentait à Paris un ballet de gamines qui fit la joie des vieux marcheurs.

Le 20 juin de cette année, « *Le Figaro* » publiait un article élogieux sur ce spectacle : « Le charme de ce ballet pour les vieux Parisiens est, je crois, l'apparition de huit petites filles d'une douzaine d'années jouant avec leurs poupées, vêtues comme des amours de petites filles qui, cependant, lèvent la jambe comme des grandes... » Hélas ! le ministre de l'Instruction publique ordonna par une circulaire de restreindre ce genre d'exhibitions.

Le retroussage des fillettes sur scène fut suspendu !

Toujours en 1904, Antonin Reschal, voulant dépasser Willy, publia « *Pierrette en pension* » où l'on retrouvait des petites écolières plus perverses que Claudine :

« Un soir, alors que, couchées, Laure et moi nous causions doucement, les mains entrelacées, je m'enhardis à lui faire le long du bras des « pattes d'araignée ». Laure étouffa un cri, puis, à demi pâmée, me rendit la pareille. A mon tour, je ressentis un frisson qui s'égara jusqu'à mon intimité. Aussi, de longs soirs, les « pattes d'araignée » cheminèrent... »

Evidemment, « *Pierrette en pension* » se vendit fort bien !

Les petites marchandes de bouquets continuaient à attirer les messieurs dans les fiacres et dans les coins noirs.

La police se montrait toujours aussi incapable de faire cesser cette triste habitude.

En 1910, Octave Uzaune, le grand spécialiste de la Parisienne, publiait un gros ouvrage de sociologie féminine :

« Parisiennes de ce temps »... étude pour servir à l'histoire des femmes... des mœurs contemporaines et de l'égoïsme masculin...

Après avoir étudié minutieusement les ouvrières, les employées de grands magasins, les sportives, les comédiennes, les domestiques et les femmes peintres, Octave Uzaune s'est penché sur le problème des prostituées et, bien entendu, il parle de ces mineures qui continuent à troubler les vieillards vicieux...

« Il n'est pas rare que l'on soit abordé par une gamine de douze à treize ans qui offre un petit bouquet de fleurs fanées, simple invite au passant que ses goûts portent à désirer ces petits corps maigriots, dépravés, dégagant une inquiétante perversité, mais aussi d'une douteuse propreté... On les trouve partout, ces petites bouquetières mendiantes ; elles sont une plaie et une honte ; elles vont le long des terrasses des cafés, s'arrêtent devant le consommateur qu'un flair déjà développé leur désigne comme susceptibles de céder à leurs invites.

» Elles tournent autour des vieux messieurs, plus portés, comme on sait, à cette sorte de débauche. Elles ont les yeux luisant de vice, des tortillements du buste significatifs, des gestes frôleurs. Si le monsieur cède et les emmène, soit chez lui, soit à l'hôtel, soit dans un fiacre, elles le suivent docilement, le subissent, passives, à moins qu'elles ne se mettent à crier afin d'attirer les individus qui les dressent à cette manœuvre ; c'est le coup du chantage, préparé souvent par les propres parents de ces petites racoleuses.

» Généralement, elles sont fort laides, étant presque toutes dans cette période que l'on a baptisée « l'âge ingrat ».

» D'autres, au lieu d'offrir des bouquets, ont imaginé de se faire passer pour ouvrières.

» Vous rencontrez ces faux trottins avenue de l'Opéra, rue du Quatre-Septembre, ou sur le boulevard. Elles flânent, deux par deux, un carton ou un panier à la main, l'œil aux aguets, et contrairement à l'habitude des vraies ouvrières qui rient volontiers au nez des amateurs, elles se montrent peu farouches aux invités, acceptent volontiers une consommation et ne se font guère prier pour monter dans un de ces fiacres providentiels dont les coussins en ont tant vu... et dont les cochers ne s'étonnent plus de rien... »

La guerre de 1914 devait mettre fin à cette mode et dès 1918, les petites marchandes de fleurs n'arpentaient plus les boulevards... les fiacres avaient commencé à céder la place aux voitures sans chevaux...

Dans le domaine de la sexualité comme dans tous les autres, les traditions se perdent !



Une pensionnaire de « maison » de la Belle Epoque, grmée en « fausse mineure ».

Pédophilie et prostitution

# LES TROTTOIRS DE PARIS

par Marie-Laure Winkler



Pour la police, le « tapin » est réservé aux adultes. Mais, dans certains quartiers — ici, aux Champs-Élysées — les minettes tiennent le haut du pavé.

**S**I l'on en croit l'Administration, toutes les fleurs du pavé sont épanouies : ni la préfecture de police — brigade des mineurs ou de lutte contre le proxénétisme —, ni la police judiciaire, ni le ministère de la Santé, ni même la direction des Affaires sanitaires et sociales n'ont eu à connaître de prostitué(e)s mineur(e)s.

Paris n'est pas Manille...

Pourtant, rien n'est plus facile aux grands méchants loups que de s'offrir un peu de chair fraîche. Selon Bertrand Boulin, directeur de SOS enfants, cinq mille garçonnettes et trois mille fillettes sont disponibles actuellement sur ce marché moins voyant que le tapin adulte, mais florissant, et dont profitent les « industries » annexes, revues et films pornos.

Il est vrai qu'aucune disposition légale ne vient encadrer — et

donc circonscrire — cette forme de prostitution : juridiquement, l'enfant prostitué est une victime et son client un violeur.

Les choses paraissent moins simples dès que l'on écoute ces gosses qui se vendent, ou sont vendus.

**« J'ai dix-sept ans,  
il faut que je me range... »**

Il n'y a pas d'âge pour débiter : on commence dès que l'on est désirable. La moitié des enfants des grands ensembles regroupant des familles défavorisées ont eu leur premier rapport sexuel avant l'âge de douze ans (1). Rapports imposés par un camarade plus âgé, par le chef de la bande, par un membre de la

famille ou par un ami. Il est difficile de parler déjà de prostitution, mais il est tout aussi difficile de parler de choix librement consenti.

Mais il n'y a pas que dans les grands ensembles que l'on commence tôt. A la campagne aussi les enfants sont convoités. « Ma mère a quinze enfants », raconte Solange, prostituée à quinze ans. « Nous vivions à la campagne, elle a eu successivement trois amis, tous ouvriers agricoles de la même ferme. Au début, ça allait bien, puis ça n'allait plus. Alors, maman me demandait d'être gentille pour qu'ils restent... Mais ils partaient quand même. » Les milieux « aisés » ne sont pas épargnés non plus : j'ai, au cours de mon enquête, rencontré la fille d'un médecin et d'une psychologue et le fils d'un notaire de province. Dans ces deux derniers cas, les enfants disaient se prostituer pour s'opposer à leur milieu d'origine. « A chaque passe, résumait crûment le garçon, je pense que je fais chier mes parents. »

Tous les enfants se livrant à la prostitution ont cependant un point commun : ils ne vont pas ou très peu à l'école.

Loin d'être idiots, ils savent lire, écrire, compter surtout, et 40 % d'entre eux parviendraient au niveau des classes terminales s'ils étaient régulièrement scolarisés. Ce sont donc des enfants normaux, souvent doués d'une imagination débordante. J'ai transcrit leurs témoignages tels qu'ils me les ont confiés. Il est évident qu'ils ont souvent menti, affabulé : qu'elle aubaine qu'une journaliste qui les écoute, les enregistre, prend des notes ! La mythomanie est l'un des traits de leur personnalité.

J'ai eu droit à un père ministre (sous Giscard : ça fait plus sérieux !) qui « venait régulièrement, la nuit, voir maman dans sa belle voiture » ; à un client « grand cheik arabe » qui « m'emmène en vacances en Concorde et me paye du caviar et du rosbif » ; à la description de casses ou d'escroqueries rocambolesques : « On vole une voiture, une grosse, une BM (W), et on se lance sur le mur antibruit du périphérique, côté terrain vague. Le dernier qui saute a gagné. »

Les auteurs de ces mauvais contes de fées jouaient à « touche-pipi » dès l'âge de six ans. Qui n'en a pas fait autant ? Mais, dans un environnement aussi défavorable — le quartier des Minguettes, à Lyon — les jeux innocents ont mal tourné. Rachid et Christelle, mes deux « rêveurs éveillés », se prostituent aujourd'hui.

Autre constante chez l'enfant prostitué : la faim. Non que ces enfants soient maigres ou sous-alimentés, mais ils ont faim, ils dévorent, ils avalent, ils se droguent... Ils cherchent à recevoir et à engloutir. Un psychiatre parlerait de stade oral. Au cours de mon enquête, j'ai offert des kilos de nourriture, particulièrement sous la forme de steak haché au ketchup, de banana split, avec une montagne de crème, milk shake et bières en supplément. Tout cela accompagné par mes invités de « joints » gros comme des sucettes. Car si la plupart des enfants prostitués boivent peu, en revanche, ils se droguent. « J'ignorais tout de la drogue, m'avoue Solange. Mais à force d'en entendre parler à la télévision, je m'y suis mise. J'ai commencé par tout piquer chez moi. Mais comme mes parents ne sont pas riches — père livreur, mère caissière dans une grande surface —, ça n'allait pas loin. Alors, j'ai trouvé un autre moyen de me procurer de l'argent. J'ai fait une petite passe en ville. J'ai commencé à douze ans, mais maintenant, je vais arrêter. J'ai dix-sept ans, il faut que je me range. » Solange vit maintenant chez son frère qui est au courant et tente de l'aider. Mais rares sont les enfants prostitués qui habitent chez leurs parents.

« Moi, je suis un débrouillard, raconte Ahmed. A l'école, je branlais bien les copains pour rien, alors pourquoi ne pas le faire pour de l'argent ? La passe, la pipe, c'est cent francs. C'est mon frère — il a dix-huit ans — qui m'a expliqué le truc. Je m'y suis

mis vers quatorze ans, les clients ne manquent pas, il y en a plein la cité. On me connaît dans les immeubles. Quant à mes parents, ils croient que j'aide le marchand de légumes d'en bas pour me faire un peu d'argent de poche. N'empêche que la première fois, ça a été dur. Je me suis bourré la gueule. Et puis, j'ai quand même peur de devenir pédé avec ce truc. Il faudra que j'aie voir une femme... »

Catherine (quinze ans) rentre sagement une fois par semaine à la maison pour apporter son linge sale, et reprendre du linge propre « en évitant de rencontrer mes vieux ».

Très exceptionnel, le cas de cette fillette de quatorze ans qui se prostitue dans la banlieue parisienne sans quitter le foyer maternel. « C'est bien simple, ma mère est standardiste, elle se lève à sept heures et rentre le soir crevée, on ne se voit jamais. Moi, je dors le jour et je sors quand elle rentre. Elle est bien trop fatiguée pour faire des histoires. Quant à l'école, ils ne sont pas pressés de venir me chercher. Vu la pagaille que je mettais dans ses cours, la maîtresse doit être plutôt soulagée de ne plus me voir. Pas de danger qu'elle signale mon absence. »

Car les trois quarts des jeunes qui se livrent à la prostitution n'habitent pas chez eux. Robert (dix-sept ans) est parti, avec l'accord de sa famille, vivre chez « un ami ». Il peut ainsi poursuivre ses études dans un environnement matériel et affectif bien supérieur à celui que pouvaient lui offrir ses parents. C'est du moins ce qu'il affirme. Il « bénéficie » donc, en échange d'un service sexuel (Robert est homosexuel passif), de certains avantages financiers. Mais il nie être un prostitué. « C'est simplement un ami que j'aime et qui m'a aidé à sortir de ma merde. »

Autres débuts « en douceur », ceux de Chriss (seize ans) : « A quatorze ans, je n'étais plus vierge. Un jour, dans un café, on était en groupe et un type vient me parler ; jeune, pas mal. On part ensemble, il me paye à dîner, on va chez lui, et le lendemain il me file trente sacs. Je n'allais pas refuser ! Et chaque fois que l'on se revoyait, c'était pareil. Je ne demandais rien, mais lui me donnait de l'argent. Bientôt, il m'a proposé de coucher avec ses copains. Comme les types me plaisaient moins, j'ai demandé plus. J'ai même été avec un vieux, il me dégoûtait tellement que nous y sommes allées à deux avec une copine. Il nous a donné six cents balles à chacune, mais j'ai vomie après. » Chriss paraît bien installée dans le métier. Elle fait partie d'une bande d'une quinzaine de personnes, pour moitié mineures. Ils vivent en squatt, au dernier étage d'un hôtel promis à la démolition. Il n'y a ni eau ni électricité. Les pièces vides servent de WC. « Mais le toit est encore en état et il y a de la moquette dans les deux pièces que nous occupons à quinze. » Les filles se prostituent « quand il faut de l'argent » pour acheter de la drogue, hasch ou héro. Les squatts se procurent la nourriture dans les supermarchés et consomment sur place sans payer, voyagent en métro (sans payer) ou en taxi (« on descend et on part en courant »). Mais l'argent de la prostitution n'est qu'un appoint. La manche, les petits vols de sacs à main, les « petits coups » rapportent souvent plus.

## Méfiez-vous des « copains »

Les débuts ne sont pas toujours aussi allègres. « Moi, la prostitution m'est tombée dessus bêtement, dit Patricia. J'habitais un pavillon de banlieue avec mes parents. Ma chambre était au rez-de-chaussée. Le soir, depuis l'âge de quatorze ans, je sortais en douce et je rentrais avant que mes parents ne s'éveillent. On allait en boîte avec mon grand frère, puis je suis sortie seule, avec des amis à moi. Une nuit, je décide d'aller les retrouver à Paris. Je prends le RER. On se marre bien. Mais quand j'ai voulu rentrer, à trois heures du matin, il n'y avait plus de métro. Jamais je n'étais rentrée de Paris aussi tard et j'ignorais qu'il n'y avait pas de RER la nuit. Le pire, c'est que





**La petite allumeuse a repéré un client un peu méfiant. Elle lui demande du feu pour le rassurer.**

je devais me lever tôt le lendemain matin : nous étions invités à un mariage. Tu vois le drame ! Du coup, je n'ai pas osé rentrer. Cela paraît bête, à quinze ans, de rester coincée à Paris comme ça, pour des raisons aussi futiles, mais c'est comme ça que je suis devenue fugueuse : je n'ai pas osé rentrer chez moi. Mais où aller ? Tous mes copains avaient mon âge, quatorze-quinze ans, et la plupart du temps ne pouvaient me loger. Quand c'était possible, que leurs vieux dormaient ou étaient au travail, je couchais chez eux mais c'était risqué. Je dormais le jour sur des banquettes, dans le métro, aux Halles, à la Défense... et la nuit je traînais. C'est comme ça que je me suis fait violer par une espèce de fou armé d'un couteau. J'en avais marre. Un jour, j'étais en train de manger des biscuits dans les rayons d'un supermarché quand un type s'approche de moi. J'avais peur que ce ne soit un inspecteur, mais non. Il me dit qu'il est Kabyle, me propose de m'aider. Je lui dis que je cherche une chambre et il me dit que chez lui il y a plein de place. On va en discuter dans un bar. Il me présente à des copains à lui, le temps passe et tout d'un coup, plus de Kabyle ! Je le cherche partout, plus personne. Alors, l'un de ses amis me propose de m'héberger en attendant. Je vais chez lui. J'y suis restée six mois ! Il a commencé par me dire de me déshabiller et il a enfilé mes vêtements dans un placard. Puis il m'a violée. Il a invité ses amis. Quand je n'étais pas « gentille », je prenais des coups de ceinture. Je n'osais pas crier : j'étais venue de mon plein gré. Mais j'en avais marre. Un matin de bonne heure, on sonne à la porte. Du coup, il prend peur et me rend mes affaires, me donne dix francs et me dit : « Va m'attendre au café d'en bas. » C'était la première fois que je sortais depuis six mois. Je me suis enfuie. Peut-être avait-il eu peur que ce soit des flics ? Peut-être

a-t-il craint d'être arrêté parce que j'étais mineure ? Quoi qu'il en soit, je suis retournée au supermarché et dans le bar où j'avais rencontré mon Kabyle pour lui demander des explications. Et c'est comme ça que j'ai appris qu'il m'avait revendue à son copain ! Pour le prix d'un billet d'avion pour Alger. »

## Abus de confiance

La contrainte est parfois plus subtile. C'est Christelle obligée d'être gentille avec l'ami de maman pour que celui-ci ne la quitte pas. C'est le moniteur du foyer d'enfants inadaptés qui « embête » Jean-Pierre : « J'étais son chouchou, j'ai voulu le rester. » Comment refuser ce que réclament les parents, l'éducateur ? Comment même le comprendre si vous êtes un débile mental ?

C'est la prostitution en échange d'un bonbon. Car, fait étrange, l'adulte paie toujours, même d'un bonbon, l'échange sexuel avec un mineur. Pour s'acheter une bonne conscience ? Pour se donner l'illusion qu'il y a eu réellement échange et non viol ?

C'est avec des bonbons et un verre de lait que Gérard Morlet attirait les petits garçons. C'était en novembre 1982, le petit Altaïr (dix ans), après une disparition de plusieurs mois, était retrouvé et racontait à ses parents une étrange histoire de fugue parmi des musiciens « très gentils ». En fait, il vivait chez Gérard Morlet, en compagnie d'autres garçonnetts, Paolo (treize ans) et Franck (quatorze ans) qui servait de rabatteur. A la fois menacés et récompensés, les enfants satisfaisaient les exigences de ce chauffeur-livreur de quarante-deux ans. Ils n'étaient pas séquestrés. « Je n'allais pas à l'école, dira Altaïr

aux policiers. J'écoutais de la musique et je jouais avec les autres enfants. » La contrainte a été plus dure pour Solange. « A seize ans j'étais enceinte. J'ai eu mon gosse à l'hôpital. Là, ils m'ont fait signer un papier comme quoi j'étais d'accord pour l'abandonner. Il paraît que c'était pour mon bien. C'est fou ce que l'on a fait pour mon bien ! Me retirer à mes parents, me piquer mon gosse. Enfin, comme je n'avais plus rien, je suis montée à Paris. Pour voir. C'était beau ! Mais je ne savais pas où aller. Un garçon de café m'a trouvé un hôtel : c'était un hôtel de passe. J'y suis restée. Au début, j'étais d'accord. Je voulais juste gagner un peu d'argent pour me renflouer. Mais quand j'ai voulu partir, j'ai eu des ennuis. Torgnoles, brûlures de cigarettes. Je ne pouvais pas quitter ma chambre, je faisais de l'abattage. Il faut dire que j'avais piqué les papiers d'une copine de vingt ans et que je fais plus que mon âge. Enfin, un jour, je me suis enfuie pour de bon. Maintenant je suis à mon compte et je fais le bois de Boulogne. J'ai dix-huit ans. »

Car il est bien rare qu'un mac oblige un(e) innocent(e) à se prostituer. « Ils ne sont pas fous », me dit un prêtre qui s'occupe de prostitué(e)s mineur(e)s, « ils attendent qu'ils aient l'âge de tapiner, ils les mettent en noviciat en leur faisant du baratin. Une chance pour eux que l'âge de la majorité ait été abaissé à dix-huit ans. Les enfants sont rentables beaucoup plus tôt. » Par contre, en famille, on n'a pas de ces délicatesses. A Parthenay, un brave père de famille, chauffeur de car, prostituait ses cinq enfants, deux filles et trois garçons âgés de sept à quatorze ans. « Ils nous saoulait et nous menaçait. Cela se passait à l'arrière du car ». Après le viol par le père, ce fut au tour des amis. Mais, de ce mode de prostitution quasi familial, personne ne parle jamais. Pourtant il y a bien échange sexuel et échange d'argent.

La contrainte peut aller jusqu'à tuer l'enfant dans un but lucratif. A Marseille, de jeunes Maghrébins ont reçu à partir de l'âge de douze, treize ans, des injections d'hormones femelles afin de satisfaire une clientèle aux goûts ambigus. On ne saura jamais s'il étaient ou non consentants : le dernier garçonnet vient de succomber à une overdose. Incapable d'avoir une sexualité normale et d'éprouver un orgasme, il compensait en se shootant. Il avait dix-huit ans.

On ne peut affirmer qu'il existe chez nous des « bordels d'enfants », bien que les prostituées en parlent souvent pour se plaindre de cette concurrence. Selon certains bruits, un bateau (sous pavillon étranger) mouillé au large de Fos-sur-Mer offrirait un vaste choix d'enfants des deux sexes...

Mineures ou pas, on drague aux mêmes endroits, à condition qu'il y ait de la place pour tout le monde. « Pigalle, la rue Saint-Denis à Paris, il ne vaut mieux pas y penser, on se ferait vider par les vraies putes », dit Chriss. A Paris, à Strasbourg on les rencontre dans le voisinage des Halles. Les jeunes garçons ont leur territoire dans les grandes villes : à Paris, rue Sainte-Anne, au jardin des Tuileries (côté Seine) sur les Champs-Élysées aussi (devant les machines à sous) ; à Marseille, allée Gambetta ; à Grenoble, au parc Mistral... Dragueurs et dragué(e)s se rencontrent le soir, le mercredi après-midi, pendant le week-end. On peut aussi passer une petite annonce ou inscrire directement son message dans les toilettes des restaurants ou des cafés en indiquant le lieu de rendez-vous. Ça marche. Surtout pour les garçons.

Mais les clients savent bien où les trouver. Ils font la sortie des écoles, chassent au cinéma, dans les cafés, dans le métro, dans les piscines, voire au Salon de l'Enfance !

Qui sont ces clients ? Des pervers ? Des fous ? En tout cas, ce sont toujours des hommes. Seul Bachir m'a dit avoir été payé une fois pour faire l'amour à « une grosse vieille de quarante ans » (?).

Les messieurs qui craignent les fruits trop verts s'exposent à

de fâcheuses surprises. « Avec mon maquillage, dit Catherine, quinze ans, on m'en donne facilement vingt. D'ailleurs, aujourd'hui, ce n'est pas facile de savoir l'âge des filles. Et puis, j'ai une carte d'identité volée à une copine plus âgée. Mais parfois, je m'amuse. Quand un type me drague, je me fais payer à dîner et quand j'ai bien bouffé, je dis que j'ai quatorze ans. Tu verrais sa tête ! »

« Moi, je suis trop vieille dit Chriss (seize ans), un type qui aime les gamines, il veut de vraies gamines de douze ans. Pour lui, je suis une femme. Mon seul intérêt, c'est d'être moins chère que les prostituées installées. » Par contre, le garçon est considéré comme un enfant jusqu'à seize, parfois dix-huit ans. Il ne peut se vieillir par le maquillage et si sa silhouette reste frêle, il est très demandé. « Je suis leur giton, leur Jésus », dit Ahmed. Ça va très vite et tout le monde est content. »

« Comment on fait ? Ben, comme tout le monde ». Quelque chose distingue cependant prostituées majeures et mineures : l'enfant ne va pas à l'hôtel. Ce serait trop dangereux pour l'adulte. La passe a donc lieu n'importe où : dehors quand il fait beau, en voiture, dans les toilettes, sur la couchette des routiers et souvent au domicile même du client. « C'est tout bénéfice pour lui ; il nous garde toute une nuit pour le prix d'une passe ; mais il faut faire gaffe parce qu'ils sont capables d'inviter tous leurs copains et de te passer tous sur le corps. »

Aussi les enfants préfèrent-ils venir à deux si le client l'accepte. Ils se sentent moins en danger et « pendant la passe, le copain peut parfois trouver quelque chose à piquer ». C'est la raison pour laquelle le client refuse souvent ces visites en groupe, qui entraînent des transactions interminables.

## Chacun(e) sa « spécialité »

Quant aux privautés sexuelles, elles semblent d'autant plus définies que le (ou la) prostitué(e) est jeune : Patricia accepte d'être pénétrée mais refuse que l'on touche à sa bouche ou à ses seins, « réservés à son fiancé ». Chez les garçons, les homosexuels actifs ont le plus grand mépris pour les passifs. Et parmi les actifs, le dessus du panier regroupe ceux qui ne font que masturber ou usent de godemichés. « De toute façon, comme le client a le dos tourné, il ne voit rien. »

La fellation, l'acte sexuel actif demande un contact plus grand et plus impliquant. Le fait d'introduire un poing, les deux mains ou la tête (c'est possible, cela a même été photographié) dans l'anus du partenaire n'est pas toujours bien accepté par l'enfant, fût-il expérimenté. Le rapport sado-masochiste, lui, est toujours refusé par les mineurs. Mais après avoir été un homosexuel actif (et fier de l'être), l'enfant finit par accepter l'inversion des rôles. « Il n'y a rien à faire, ce n'est pas fatigant. Il faut bien se détendre, c'est tout. » Quitte à se faire désormais traiter de « pédale ».

« Il ne faut pas oublier de se laver après ! », dit un jeune garçon, homosexuel passif. Son conseil ne paraît pas très suivi. Rares sont ceux qui se lavent, par manque de possibilité ou par choix personnel. « Ce serait comme chez mes parents. » Beaucoup de filles mineures n'emploient même pas de méthode contraceptive. « La pilule c'est cher, dit Chriss, et il faut se la faire prescrire par un médecin, ou la piquer, la prendre tous les jours. C'est trop compliqué. » D'où la nécessité de trouver des « trucs ». En cas de grossesse ou de maladie, certes, les mineures peuvent avorter sans le consentement familial et les centres de dépistage de maladies sexuellement transmissibles respectent l'anonymat à partir de quatorze ans. Encore faut-il s'y rendre. Dans la pratique, il faut que la lésion soit très apparente ou la grossesse très avancée pour qu'une prostituée mineure se décide à consulter un médecin.

« Bien sûr... je pourrais en sortir..., rêve Cathy, quinze ans. « Moi, je voudrais être vétérinaire... mais j'ai pas le bac... ou



Mount Lavina, dans l'île de Ceylan, est un haut lieu de la pédophilie tarifiée. Les « amateurs » — Allemands et Hollandais surtout — y louent des garçonnettes pour dix roupies la nuit. Dans plusieurs pays d'Extrême-Orient, ce tourisme lucratif bénéficie de la complaisance des autorités. Toutefois, lorsque TF1 diffusa, en décembre 1981, le reportage de François Debré sur « Les trottoirs de Manille », l'ambassade des Philippines protesta officiellement. Georges Fillioud, le ministre de la Communication, crut bon de sermonner le PDG de la chaîne. A la plus grande satisfaction du lobby pédophile.

alors assistante vétérinaire... enfin, vivre à la campagne... ou en banlieue avec un chien ou un chat... » Tout cela fait partie d'un rêve à peu près irréalisable. Cathy se prostitue épisodiquement sur les Champs-Élysées et vit « tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre ». Le plus souvent, elle passe la nuit sur les marches du Forum des Halles.

« Pour moi, pas de problème, dit Chriss, seize ans. Je m'appelle Christiane de M., mon père est médecin, ma mère psychologue. Je pourrai m'en sortir quand je voudrai, je n'irai jamais en prison ou en foyer. Au pire, j'aurai fait une « grosse bêtise » en me prostituant de temps en temps. Mais c'est une expérience intéressante... »



Nicole, elle, s'en est sortie. Prostituée à quinze ans, elle a rencontré un ami marié qui l'a aidée. Elle a repris ses études et suit aujourd'hui un stage pour devenir éducatrice. « C'est le milieu que je connais bien. » A dix-neuf ans, elle peut considérer son passé avec un certain recul. « On dirait que tout ce qui m'est arrivé à cette période est arrivé à une autre personne. D'ailleurs, à l'époque où je me prostituais, je me dédoublais. Je me faisais appeler Sheila. Je m'étais inventé une autre vie, une autre famille. Quand j'ai arrêté de le faire, j'ai laissé tous mes vêtements dans mon ancienne chambre, avec tous mes objets de maquillage, ma poupée, enfin tout. Sheila était morte. »

Mais l'histoire de Nicole est exceptionnelle. Les prostituées mineures que j'ai rencontrées ne m'ont jamais dit vouloir changer de vie : l'école s'est arrêtée trop tôt, l'avenir est bouché. « D'ailleurs, il y a du chômage. » Préparer un CAP ? Mais il faut travailler le jour et dormir la nuit. « C'est tout le contraire de notre vie », dit Solange (dix-sept ans). Vivre en foyer ? « On n'y apprend rien. Ils se contentent de nous boucler tous les soirs jusqu'à ce que nous ayons dix-huit ans et à dix-huit ans pile, ils te foutent dehors », dit un jeune Vietnamien qui « travaille » rue Sainte-Anne, à Paris. « Tout ce que souhaite un foyer, c'est que tu deviennes majeur sans faire trop de scandale. Après, ils s'en lavent les mains. Moi, en foyer, je n'ai rien appris, même pas le français, car nous restions entre nous, « les citrons », comme ils disaient. Heureusement que j'avais des amis ». Les filles aussi trouvent les foyers débilissants. « Parce qu'ils te bouclent la nuit, ils se sentent tranquilles. Mais ils ne voient pas les macs qui attendent à la porte que tu aies dix-huit ans pour te mettre au tapin. »

Les enfants aussi attendent leurs dix-huit ans, âge qui permet de travailler (sur le trottoir ou ailleurs), de ne plus être un mineur, un fugueur. Age qui leur permettra aussi d'aimer. Car un adulte n'a pas le droit d'avoir de relations homo- ou hétérosexuelles avec un mineur. Ce serait un détournement de mineur. Et si en plus l'enfant se prostitue régulièrement, l'adulte sera accusé de proxénétisme. « Nous ne pouvons même pas aimer un homme de plus de dix-huit ans ! Quelle solitude ! » La bande tient lieu de foyer affectif, mais les bandes se désagrègent vite et le mineur prostitué quitte rapidement ses camarades ; soit qu'il soit amoureux, soit qu'il gagne plus que les autres et qu'il refuse de mettre en commun ses gains. Il se considère souvent comme le seul à travailler et à avoir de bons revenus face à une bande de paresseux qui vit à ses crochets. Tout va bien pendant un an ou deux, puis l'enfant quitte la prostitution ou quitte la bande.

Un événement brutal peut faire basculer l'avenir de ces enfants : la rafle. Ce n'est pas un délit que d'être mineur,

fugueur ou prostitué, seul le racolage sur la voie publique est interdit. Toutefois, lorsque des policiers rencontrent un enfant errant à cinq heures du matin dans les rues, ils l'embarquent pour « complément d'information ». Evidemment, le mineur n'a aucun papier sur lui, ou justement il rentrait à la maison bien sagement après une surbroum. L'enfant est alors amené au poste, et les parents (s'il en a et s'il donne leurs noms) prévenus. Sinon, c'est la nuit au poste de police, au dépôt ou dans un foyer de passage qui accueille les mineurs dans les grandes villes. Puis le petit sermon du juge que l'enfant subit sans un mot. « Et le lendemain, on les retrouve sur le trottoir », dit un policier désabusé.

Pourtant, il s'est passé quelque chose. « Une frontière a été franchie », explique un juge pour enfants de Paris. « Avant d'être arrêté, le mineur n'est pas un(e) prostitué(e). Il est un individu libre qui prête son corps de manière épisodique, quand bon lui semble, pour de l'argent. Après l'arrestation, ce n'est plus pareil. Toute la rue, les amis, les clients ont vu l'enfant monter dans le car de police. Il a côtoyé d'autres délinquants plus âgés, qui font le même métier. Il a été emprisonné, humilié... Rien ne sera plus pareil. »

« J'ai été embarquée », dit Chriss, les flics ont dit : « Par ici, les putes ». Ils m'ont emmenée au commissariat. Là, ils m'ont dit de me déshabiller. Il y avait une table gynécologique. J'avais peur. Une femme m'a fouillée avec un doigtier, je crois qu'ils cherchaient de la drogue. Je n'oublierai jamais. »

Autre fait nouveau : aujourd'hui, en France, des enfants disent se prostituer « librement ». En fait, ils subissent un autre type de contrainte, celle de la consommation. Ce n'est pas le besoin qui les pousse, mais le désir d'accéder par eux-mêmes à la possession ou à la jouissance de biens : logement, vêtements, nourriture, loisirs, drogues... Il est illégal de travailler à seize ans, mais il est permis de se prostituer. C'est donc par ce biais que l'enfant peut trouver son indépendance financière.

La virginité se perdant de plus en plus tôt, pourquoi ne pas faire pour de l'argent ce que l'on fait parfois sans plaisir et pour rien ? C'est une façon d'entrer dans le marché économique qui fait partie des « débrouilles », des « combines » comme les petits jobs ou les petits délits. Tous les petits délinquants ne deviennent pas des gangsters, tous et toutes les prostitué(e)s mineur(e)s ne deviendront pas des professionnel(le)s. Mais que deviendront-ils ? Personne ne peut se prononcer sur l'avenir de ces « nouveaux prostitués ».

(1) Soixante-treize pour cent des enfants se livrant à la prostitution habitent de grands ensembles. Dr Me Moal : « Etude sur la prostitution des mineurs, Editions sociales françaises. »



Dans un coin de Pigalle, des gosses attendent le chaland sous une affiche clin d'œil.

Pédophilie et sadisme

# LA VAMPIRE ET LES JOUVENCELLES

par Robert de LAROCHE



Un monstre en quête de l'éternelle jeunesse... (Paloma Picasso incarnait « Erzsébet Bathory » dans les « Contes immoraux » de W. Borowczyk).

**P**RES de sept cents jeunes filles torturées et mises à mort en six ans : tel fut l'effarant tableau de chasse d'Erzsébet Bathory. Un certain mystère continue de régner autour du personnage de la comtesse hongroise, apparentée à Vlad Tepes, plus connu sous le nom de comte Dracula ! Alors que l'on n'ignore aucun détail de l'affaire Gilles de Rais, grâce aux minutes du procès, conservées aux Archives de Nantes, l'histoire de la comtesse sanglante, bien que postérieure, ne nous est parvenue que par bribes.

Plusieurs raisons à cela : tout d'abord, le compte rendu du

procès fut volontairement égaré. L'affaire fut jugée en janvier 1611, mais ce n'est que cent soixante ans plus tard que le précieux document fut découvert, moisi et rongé à tel point par les rats que certains passages en étaient illisibles. Longtemps entreposé aux Archives de Gran, il se trouve à présent aux Archives nationales de Budapest.

Ces minutes du procès nous donnent une horrible certitude : Erzsébet Bathory sacrifia au moins six cent dix très jeunes filles, avant que le roi Matthias II, alerté par le palatin Thurzo, ne décide de mettre fin à ses coupables activités. On parla

beaucoup de sorcellerie, de magie noire, d'élixir de jeunesse, au moment du procès, mais l'affaire fut promptement étouffée, tout d'abord parce que la comtesse était parente de plusieurs souverains de Hongrie et de Pologne, et enfin parce que cette succession de meurtres abominables devait à tout prix laisser ignorer l'essentiel : le penchant évident d'Erzsébet Bathory pour les très jeunes paysannes de sa contrée...

## Une dynastie de monstres

Quant Erzsébet Bathory naît en 1560, sa famille est alors une des plus illustres de Hongrie. Anna, la mère d'Erzsébet, est la sœur du roi de Pologne, Etienne Bathory. Un de ses cousins, Sigismond Bathory, sera roi de Transylvanie en 1595. Cette famille, originaire de Scythie, avait donné à la Hongrie un bon nombre de héros qui s'étaient distingués sur les champs de bataille par une vaillance sans égale — souvent alliée, d'ailleurs, à une cruauté tout aussi remarquable.

Les monstres ne manquent pas, chez ces Bathory, où les mariages consanguins ont précipité les signes d'une dégénérescence qui se traduit par une propension à l'épilepsie, à la goutte et à la démence. Etienne Bathory s'adonnait à la sorcellerie. Istvan Bathory, palatin de Transylvanie, confondait les saisons et prenait l'été pour l'hiver. Gabor, un des cousins d'Erzsébet, éprouva une passion incestueuse pour sa sœur Anna, dont il eut deux enfants. Quant au propre frère d'Erzsébet, nommé Istvan lui aussi, c'était un véritable satyre qui parvint à défrayer la chronique, malgré la rudesse et la sauvagerie de l'époque. Les raffinements de la Renaissance italienne étaient encore loin d'avoir pénétré jusqu'en Hongrie.

Il serait fastidieux de dresser la liste des Bathory qui sombrèrent dans la folie ou moururent de mort violente. Attardons-nous cependant encore à Klara Bathory, la tante paternelle d'Erzsébet, pour qui la future comtesse sanglante éprouva, semble-t-il, une affection des plus ambiguës. Cette tante eut quatre maris, et on a la certitude qu'elle en tua au moins deux de ses propres mains. L'un des deux malheureux finit étouffé sous ses oreillers par les bons soins de la gente dame, Klara Bathory était insatiable. Hommes d'armes, sentinelles, robustes paysans, tout lui était bon, y compris les jeunes filles qu'elle allait retrouver dans les auberges voisines de ses châteaux, ou les servantes qu'elle lutinait dans ses propres appartements. Il n'est pas impossible que Klara Bathory, travestie en homme et masquée, ait pris part plusieurs fois aux jeux cruels de sa nièce Erzsébet. Klara Bathory finit poignardée, après avoir été violée par toute une garnison d'invasisseurs ; son amant du moment fut mis à la broche et rôti sous ses yeux par un pacha peu compatissant...

Erzsébet regretta beaucoup l'absence de Klara Bathory. Elle préférerait, de loin, sa compagnie enrichissante à celle d'Orsolya Nadasdy, la mère de son fiancé, le très noble Ferencz Nadasdy. Car selon la coutume de l'époque, le mariage d'Erzsébet, qui devait sceller l'alliance entre deux grandes familles hongroises, avait été décidé alors qu'elle n'avait que dix ans.

En 1571 eurent lieu les fiançailles officielles. Ferencz Nadasdy avait dix-sept ans, Erzsébet Bathory onze : de quoi faire chanceler le concept de pédophilie tel que nous l'entendons aujourd'hui ! A compter de cette année-là, la jeune fiancée vécut sous la coupe de sa future belle-mère, qu'elle craignait et exérait, parce que cette femme autoritaire l'obligeait à se comporter en demoiselle studieuse, dans un château éloigné de la brillante cour de Vienne où elle aurait tant aimé vivre.

Le 8 mai 1575, on célébra le mariage de Ferencz Nadasdy et d'Erzsébet Bathory, à Varanno, le seul des nombreux châteaux que possédait le couple qui fût confortable, et d'un aspect souriant. Erzsébet Bathory n'avait pas encore quinze ans. D'une beauté inquiétante, avec ses grands yeux noirs, absents,



**Le seul portrait qui nous reste de la comtesse-vampire, exemple très rare de koréphilie — l'amour lesbien pour les fillettes — associée au sadisme.**

dévorant un visage d'une pâleur encore rehaussée par les bains de plantes et les onguents. Un portrait nous la montre, rigide dans sa robe de cour parsemée de perles, toute blanche, le cou très raide émergeant de la fraise empesée.

Les biographes de la comtesse — et Valentine Penrose en particulier — notent qu'on ne sait que peu de chose de l'union de Nadasdy et d'Erzsébet, bien que l'événement fût d'importance. L'empereur Maximilien II n'avait-il pas envoyé lui-même une lettre d'assentiment et un somptueux cadeau de mariage ? Une fois les festivités achevées, Erzsébet partit s'établir au lugubre château de Csejthe, dans les petites Karpates, aux confins de la Slovaquie, accompagnée de sa belle-mère, et d'un bataillon de demoiselles d'honneur et de servantes. Là, dans la solitude la plus totale, en attendant le retour de son époux, reparti guerroyer, la comtesse n'eut plus qu'une occupation : le souci de sa beauté. Il lui arrivait de changer de robe plusieurs fois par jour, sous l'œil réprobateur d'Orsolya Nadasdy qui, elle, n'attendait qu'une chose de sa bru : qu'elle lui donne des petits-fils. Après chaque visite de Ferencz Nadasdy, cet espoir était déçu, malgré toutes les incantations des sorcières locales. Erzsébet devait cependant avoir quatre enfants ; trois filles : Anna, Kata et Orsolya ; et un garçon, Pal. Mais Orsolya Nadasdy ne les fit jamais sauter sur ses genoux : elle était déjà morte. Erzsébet allait pouvoir régner sans contraintes sur son château...



Sa belle-mère disparue, la comtesse put donner libre cours à ses fantasmes. Ce goût pour la violence, Erzsébet l'avait toujours porté en elle. Son mari, d'ailleurs, qui n'était pas un tendre, lui avait donné sans le vouloir quelques leçons intéressantes. Ferencz Nadasdy lui avait notamment raconté comment, pour faire revenir à eux des soldats victimes de crises d'épilepsie, il leur faisait brûler des morceaux de papier huilé entre les orteils. Erzsébet prit bonne note de la recette, qu'elle expérimenta aussitôt sur les servantes qui s'étaient rendues coupables d'un vol ou d'une maladresse dans leur service.

Il n'empêche que Nadasdy, homme féroce mais juste, fut un peu surpris le jour où, entendant des pleurs dans la cour du château, il vit une des jeunes parentes de la comtesse, attachée, nue, à un arbre, couverte de mouches et de fourmis. Erzsébet l'avait au préalable fait enduire de miel, pour la punir d'une vétille.

Ferencz Nadasdy mourut en 1604. Jusque là, Erzsébet s'en était tenue à ce que l'on pourrait appeler d'aimable badinages avec ses servantes. Souffrait-elle d'une violente migraine ? On lui amenait auprès de son lit une jolie fille dont elle mordait cruellement le bras, mâchant la chair qu'elle avait arrachée avec ses dents. Les hurlements de souffrance de la malheureuse calmaient magiquement sa propre douleur... Une de ses couturières avait-elle fait grossièrement l'ourlet d'une de ses robes ? La comtesse la piquait au moyen de longues épingles.

Mais ces jeux cruels ne servaient qu'à calmer les nerfs d'Erzsébet Bathory. L'événement déterminant, celui qui devait ouvrir les vannes de son insatiable cruauté, fut celui-ci. Un jour qu'elle se contemplait dans son miroir tandis qu'on la coiffait, la comtesse s'aperçut que la demoiselle d'honneur, chargée de passer ses tresses de cheveux à travers une résille de perles, s'y prenait mal. D'un revers de la main, elle lui asséna une gifle qui la fit saigner. Du sang jaillit sur Erzsébet, souillant sa robe, ses bras et une de ses mains. Avant que l'on ait eu le temps de faire disparaître le sang, la comtesse se mit à regarder fixement le liquide rouge qui se figeait déjà sur sa main. Quand ses servantes l'eurent nettoyée, Erzsébet s'aperçut que la peau, à l'endroit qui avait été recouvert de sang, avait une élasticité, un éclat nouveaux. Le sang des très jeunes filles possédait-il donc des vertus magiques ?

C'est ce que lui affirma Darvulia, sorcière vivant dans la forêt, dont l'emprise sur Erzsébet fut totale dès 1604 — date de la mort de Ferencz Nadasdy. Pour rester jeune et belle, la comtesse devait se baigner dans le sang de jeunes filles. Celles-ci devaient être jolies, vigoureuses, saines et très jeunes, suffisamment en tout cas pour n'avoir point encore été souillées par l'homme. Il est certain, d'après les carnets intimes d'Erzsébet Bathory, que la comtesse tenait avant tout à la beauté de ses victimes. Les paysannes aux yeux bleus et aux cheveux blonds que lui amenaient ses sinistres « rabatteuses », Jo Ilona et Dorko, devaient être grandes, solides et bien faites. L'attrait sexuel n'est jamais absent du délire de la comtesse. Ainsi, son plaisir, les jours où la frénésie érotique ne la prenait que modérément, consistait à punir les servantes ou les couturières en les faisant mettre complètement nues. Mortes de honte, les filles devaient continuer à faire leur travail, sous le regard de tous les familiers du château — et sous celui de la comtesse, impassible.

Pour mettre à exécution ses noirs desseins, Erzsébet Bathory avait besoin d'aide. Elle la trouva dans son entourage, sous la forme d'une monstrueuse trinité composé d'Ujvary Janos — dit Ficzkó — un nain difforme, homme à tout faire d'une rare brutalité, de Jo Ilona, la nourrice des enfants d'Erzsébet, restée auprès de sa maîtresse ; et de Dorotya Szentes, que l'on appelait Dorko. Cette grande femme à l'énergie colossale, aux dents gâtées, mauvaise comme le diable, était venue à l'origine

pour s'occuper du ménage d'Anna Bathory, une des filles d'Erzsébet. La comtesse, toujours somptueusement vêtue, coiffée, et délicatement parfumée, se complaisait dans la compagnie de ces deux mégères puantes et vociférantes, chargées d'aller « engager », toujours plus loin dans les campagnes, de nouvelles jeunes servantes, convainquant leurs mères en offrant en échange un manteau ou une robe. Ce sont elles qui se chargeaient également de l'organisation des troubles plaisirs d'Erzsébet, du nettoyage incessant des mares de sang, et de l'enterrement des cadavres...

## Un nécessaire de tortures

Sous l'impulsion de la sorcière Darvulia, les meurtres commencent. La légende nous montre Erzsébet donnant un banquet auquel assistent plus de soixante jeunes et belles demoiselles d'honneur. A la fin du repas, sur un signe de la comtesse, on ferme les portes, et les affreuses gouvernantes égorgent une à une toutes les filles qui hurlent et supplient. Insensible à ces appels, Erzsébet se dépouille de ses habits d'apparat, et va se plonger dans une cuve remplie du sang des malheureuses.

Portant toujours sur elle un talisman confectionné par Darvulia — la « coiffe » d'un nouveau-né sur laquelle sont griffonnées des incantations — Erzsébet Bathory se sait protégée par les puissances infernales. Que se soit à Csejthe ou dans l'un de ses autres châteaux, elle se livre en toute impunité à son vice. L'éventail des supplices qu'elle inflige à ces filles, dont certaines n'ont pas douze ans, est effarant. Son « nécessaire de tortures » la suit partout : épingles et fers, tenailles d'argent avec lesquelles elle mutile à plaisir les seins de ses victimes. L'invention de la comtesse sanglante dépasse les bornes. Pour faire sourire une fille un peu revêche, elle lui écarte les coins de la bouche avec les mains jusqu'à ce que la chair se déchire. A une autre qui a mal nettoyé une paire de bottes, elle applique un fer à repasser chauffé à blanc sur la plante des pieds, et lui lance : « Maintenant, toi aussi, tu as de jolis souliers rouges ! »

Dans les caves de Csejthe, on ne compte plus les filles vidées de leur sang, fouettées à mort, piquées de centaines de trous d'épingles, les veines des bras coupées à la tenaille, quand les pauvres servantes ne sont pas mortes, le fond de la gorge marqué au fer, à moins que ce ne soit le sexe. Ces séances de torture laissent Erzsébet Bathory dans un état de pâmoison aux très évidentes allures d'orgasme.

Quand elle se rend à Vienne, dans l'ancienne demeure des Templiers, située sur la bien nommée Blutgasse (la rue du sang), Erzsébet ne se gêne pas et ne cherche pas la discrétion. En pleine nuit, les moines, qui habitent à proximité de la « maison des Hongrois », entendent des hurlements, et se plaignent en vain. Dans les caves, la comtesse, assistée par Dorko et Jo Ilona, étrenne un nouvel instrument de plaisir et de torture. C'est une cage métallique, doublée de pointes acérées, dans laquelle on fait pénétrer une fille nue. Puis la cage est hissée sous les voûtes de la cave. Tandis que la comtesse, vêtue d'une longue chasuble de lin blanc, vient s'asseoir sur une chaise, sous ce redoutable engin, Dorko commence à piquer la fille enfermée. La douleur et la peur l'obligent à faire des gestes brusques, désespérés, qui la précipitent contre les pointes métalliques. En un instant, le corps entièrement lacéré, la pauvre fille s'affaîssera, vidée de son sang, qui aura dégoutté sur la comtesse, immobile, le regard perdu, sa chemise à présent écarlate, poisseuse, collée contre son corps. Le lendemain matin, la Blutgasse charrie des ruisselets de sang, pour la plus grande terreur des voisins...

A Csejthe, la comtesse Bathory perfectionne encore le



Prendre des bains de sang n'empêche pas de se rincer l'œil

cérémonial du plaisir sanglant grâce à un accessoire plus sophistiqué que la cage : une vierge de fer. Installée dans les souterrains du château, cette idole est faite à l'image d'une jolie fille, et coiffée d'une longue et soyeuse chevelure blonde, sans doute prélevée sur une jeune paysanne slovaque. Un mécanisme déclenché en appuyant sur une des pierreries qui ornent son cou lui fait écarquiller les yeux. Sa bouche s'ouvre sur un sourire méchant, découvrant deux rangées de dents humaines. Il suffit d'appuyer sur une seconde pierre précieuse pour que les bras de la vierge se lèvent, puis serrent contre des seins ronds et fardés la proie que les aides de la comtesse auront installée sur la poitrine. Rien ne pouvait délivrer la servante affolée de cette étreinte mécanique. Un nouveau déclic, un hurlement : la fille vient d'être transpercée par cinq pointes acérées, surgies de l'idole. Comble de raffinement, le sang de la victime, capté par une rigole, est recueilli dans un vase, qui sera déversé sur l'insatiable comtesse.

Mais ce jouet n'aura pas longtemps les faveurs d'Erzsébet. D'abord, les mécanismes rouilleront très vite et, personne n'étant capable de la réparer, la vierge finira sa carrière, à jamais assoiffée, dans un recoin des caves du château de Csejthe.

L'inquiétante Erzsébet, toujours en quête d'inédit, revient alors aux « travaux manuels », hurlant « encore, encore plus, encore plus fort » à Jo Ilona, quand celle-ci ne met pas assez de cœur à l'ouvrage, avant de sombrer dans la torpeur qui suit ses débordements.

Même lorsqu'elle voyage en carrosse, Erzsébet continue d'assouvir ses instincts pervers. Quand elle s'ennuie, Dorko fait monter dans la voiture une des servantes qui suivent le cortège, en l'accusant d'une faute qui n'a en général jamais été commise.

Allongée sur ses coussins, la comtesse écoute le récit de la mégère, tandis qu'une demoiselle d'honneur lui passe avec complaisance, mais sans un mot, une longue épingle. Un mouvement rapide : la fille, piquée, se débat et, solidement maintenue par Dorko, hurle de terreur et de douleur. Un certain jour, en plein hiver, une servante parvient à s'enfuir du carrosse. Mais elle est rattrapée, et cette incartade stimule une fois encore l'imagination érotique d'Erzsébet. On se trouve à proximité d'un ruisseau, dont les eaux sont prises par la glace. En un instant, les duègnes monstrueuses ont déshabillé la fugitive, sur laquelle on verse un seau d'eau puisé au milieu des glaçons brisés à coup de pic. Il fait si froid que l'eau se fige sur sa peau. Les yeux agrandis d'épouvante, la fille tente de bouger. Trop tard... la voilà transformée en une stalagmite humaine, étouffée par la glace.

## La mort lente... entre quatre murs

Comment Erzsébet Bathory a-t-elle pu massacrer en toute impunité six cent et quelques filles en six ans ? Sans doute parce que, au début, personne ne voulut croire les témoignages qui commençaient à affluer auprès du palatin Thurzo, et même du roi Matthias. Ensuite, il s'agissait de paysannes disparues. Qui se souciait de savoir ce qu'il était advenu de filles du peuple en pleine société féodale ? Seul Megyery le Rouge, précepteur de Pal, le fils d'Erzsébet, était persuadé dès le début de la véracité des accusations portées contre la comtesse Nadasdy.

En 1610 survint un événement qui devait hâter le dénouement de l'affaire. Pour soigner sa goutte et ses rhumatismes, Erzsébet Bathory se rendit à Pistyan, pour prendre des bains de boue :

Afin d'assurer sa distraction, elle y était venue avec une cohorte de paysannes — une vingtaine — trouvées comme d'habitude par ses fidèles entremetteuses. Or, en arrivant à Pistyan, la comtesse apprit que sa fille Anna venait la retrouver, avec son mari Miklos Zrinyi. Cette nouvelle l'emplit de fureur. Elle donna l'ordre à Dorko de cacher dans une partie éloignée du château les malheureuses filles qui, privées de nourriture, moururent les unes après les autres.

Quant Erzsébet Bathory quitta Pistyan pour Csejthe, il n'en restait plus qu'une, moribonde, qui s'éteignit pendant le voyage. Dorko fut laissée à Pistyan, avec l'ordre de faire disparaître les corps. Certains furent couverts de chaux vive, d'autres enterrés à la hâte dans un potager. Or, Miklos Zrinyi se trouvait encore à Pistyan. Un jour qu'il se promenait avec son chien, le molosse revint, tenant dans sa gueule une main humaine. Dans le potager, Zrinyi eut la preuve définitive des exactions de sa belle-mère. L'étau se resserrait.

Cette année 1610, Erzsébet s'est acoquinée avec une nouvelle sorcière, Majorova, qui a remplacé auprès d'elle Darvulia, morte de vieillesse. Comme la comtesse entraînait, un jour, dans une rage folle, parce que, disait-elle, son corps vieillissait inéluctablement malgré les bains de sang, Majorova lui expliqua ceci : le sang des paysannes ne pouvait rien pour une femme de haute lignée comme elle ; ce qu'il fallait, c'était du sang bleu. Aussitôt dit, Erzsébet Bathory lança ses mégères à la recherche de filles de zémans, les petits barons hongrois, faisant dire qu'elle cherchait des demoiselles d'honneur pour passer l'hiver en moins rude compagnie. On en trouva vingt-cinq : elles furent très vite saignées à blanc ! Il en fallut d'autres. Jo Ilona et Dorko ne trouvèrent que des paysannes, qu'elles habillèrent comme des jeunes filles de bonne famille. Elles firent illusion.

C'est alors que le palatin Thurzo — qui avait été autrefois l'amant d'Erzsébet — annonça qu'il viendrait, avec d'autres représentants de la famille et de la cour, passer Noël à Csejthe. Cette nouvelle courrouça fort Erzsébet, qui fit malgré tout préparer son château pour recevoir ses hôtes comme il le fallait. Mais elle fit également confectionner par Majorova un gâteau magique qui devait la débarrasser de Thurzo, de Megyery et du roi Matthias. Posé ostensiblement devant ces derniers lors du banquet de la Noël, le gâteau maléfique resta intact. On en fit

manger à quelques « cobayes » qui furent atrocement malades. Erzsébet venait de signer sa condamnation.

Quelques jours après Noël, Thurzo fit irruption dans le château de Csejthe. Or, la veille, Erzsébet venait de sacrifier trois filles, lors d'une séance particulièrement démoniaque. Jo Ilona et Dorko en étaient sorties si exténuées qu'elle avaient remis à plus tard le sempiternel nettoyage des lieux. Thurzo découvrit donc les cadavres, affreusement mutilés, de deux des filles, baignant dans des flots de sang. La troisième, agonisante, était criblée de trous, sa peau noircie par le sang coagulé. Les murs, le plafond de la cave, étaient éclaboussés. Ecœuré par les vestiges de cette macabre bacchanale, Thurzo en fit part au roi Matthias, qui convoqua aussitôt le parlement, lequel s'émut surtout du fait que la comtesse, non contente de s'en prendre aux paysannes de la région, eût fait subir le même sort funeste à des filles de gentilshommes hongrois...

On décida tout d'abord de placer la comtesse Nadasdy dans un monastère, mais l'accumulation des horreurs perpétrées par Erzsébet « contre le sang féminin » rendit cette sentence irréalisable. En raison de la grandeur du nom des Bathory, et du nombre de héros nés de cette illustre famille, le silence se fit très vite autour du procès, où la comtesse ne parut point. Tout fut rondement mené, entre le 2 et le 7 janvier 1611.

Ficzko fut décapité ; Dorko et Jo Ilona furent condamnées au bûcher, après qu'on leur eût arraché tous les doigts ; quant à Erzsébet Bathory, elle fut emmurée vivante dans une pièce de son château de Csejthe. Elle ne voyait le passage des jours et des nuits que par une mince bande de lumière qui filtrait du mur de briques placé devant une des fenêtres. Par un guichet situé dans la porte, murée elle aussi, on venait de temps à autre lui porter un peu de nourriture.

Par testament, la comtesse, qui continua à percevoir la dîme des paysans de Csejthe, laissait quasiment tout à son fils. Contrairement à Gilles de Rais, elle refusa avec violence le secours de la religion, maudit copieusement ceux qui avaient osé la faire incarcérer, et ne se repentit jamais. Elle survécut trois ans et demi dans cette solitude totale. Le 21 août 1614, au milieu d'un orage épouvantable, Erzsébet Bathory s'éteignit au château de Csejthe. Seule, au milieu des cris des fantômes de toutes celles qu'elle avait torturées...



Tête  
d'Hérode  
par  
Arcimboldo.



LES  
HORS-  
SÉRIES  
DU

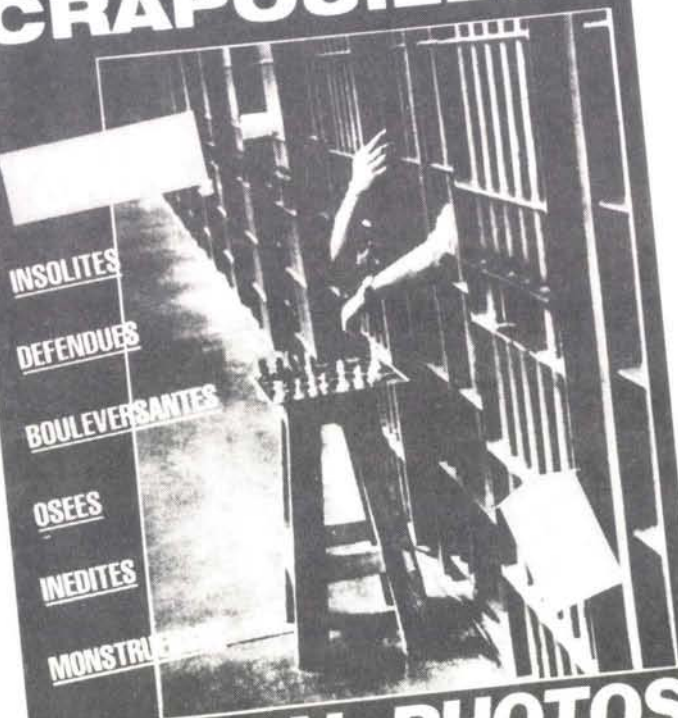
# CRAPOUILLOT

Offre spéciale

**20 F L'UNITÉ OU  
50 F LES TROIS**  
(Frais d'expédition compris)

LE  
**CRAPOUILLOT**

HORS SÉRIE - N° 1  
AOÛT-SEPTEMBRE 1981



**SPECIAL PHOTOS**

POUR COMMANDER CES  
NUMEROS HORS SERIE,  
UTILISER LE BULLETIN  
ENCARTÉ DANS CET  
EXEMPLAIRE

HORS SÉRIE - N° 2

NOVEMBRE-DECEMBRE 1981

**LE CRAPOUILLOT**  
*Magazine non conformiste*

REEDITION

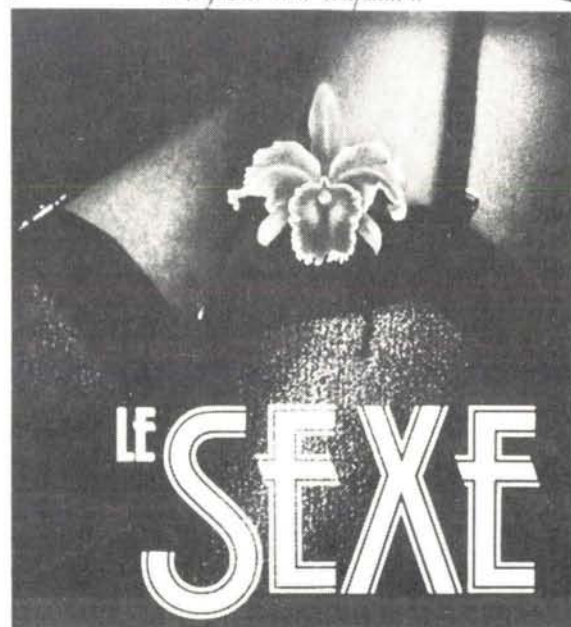


**PETITE HISTOIRE DES  
MAISONS CLOSES**

HORS SÉRIE - N° 3

1981 - 1982 - 20 F

**LE CRAPOUILLOT**  
*Magazine non conformiste*



LE  
**SEXE**

BOUDARD • DESPROGES • DORMANN •  
GRAINVILLE • PAUVERT • PAUWELS • ROMI •  
ROYER • SAN ANTONIO • SIMOEN • VIAN • ZWANG



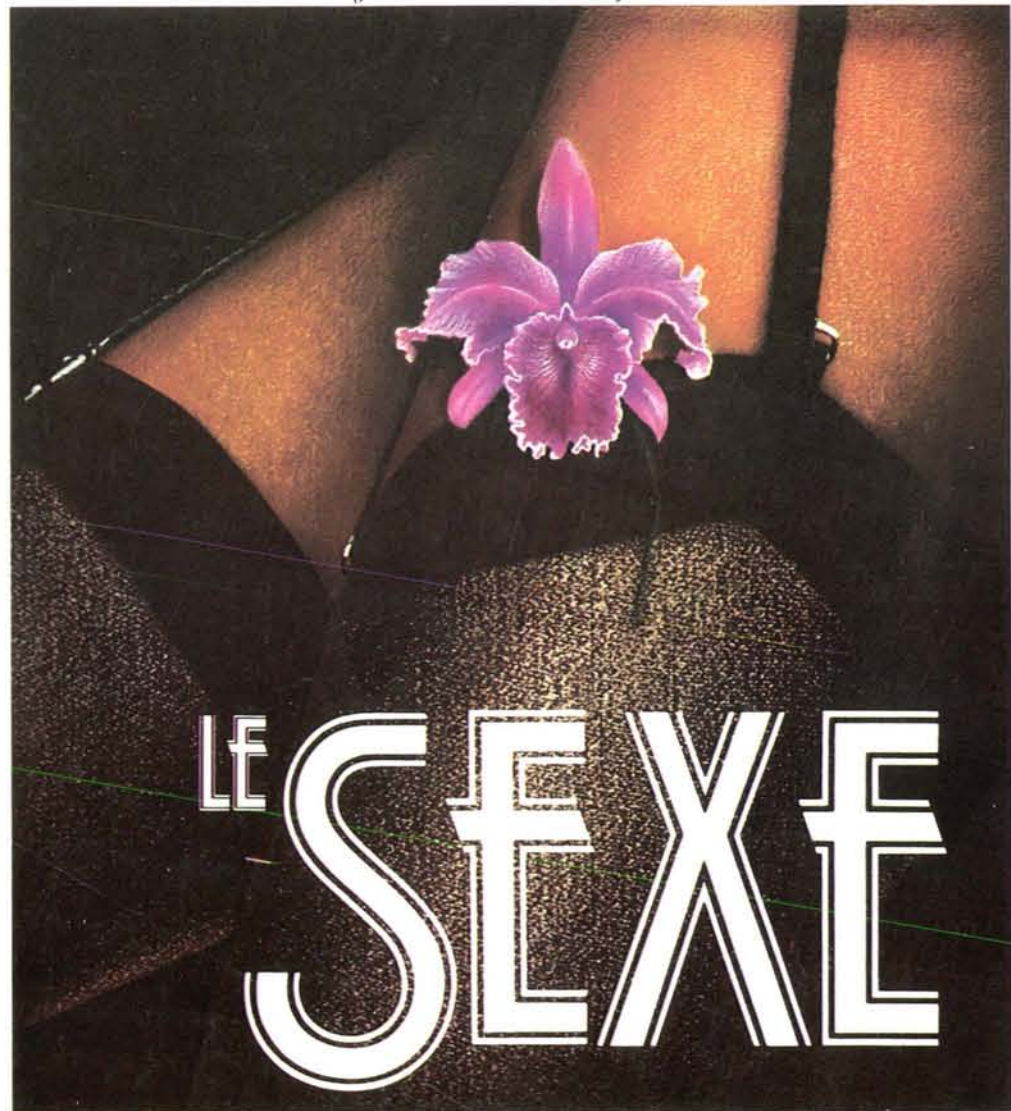
# UN NUMERO HORS SERIE

HORS-SERIE N° 3

ETE 1983 ● 20 F

## LE CRAPOUILLOT

*Magazine non conformiste*



**BOUDARD ● DESPROGES ● DORMANN ●  
GRAINVILLE ● PAUVERT ● PAUWELS ● ROMI ●  
ROYER ● SAN ANTONIO ● SIMOEN ● VIAN ● ZWANG**

**COMMANDEZ-LE A VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX  
HABITUEL OU DIRECTEMENT A NOS BUREAUX**